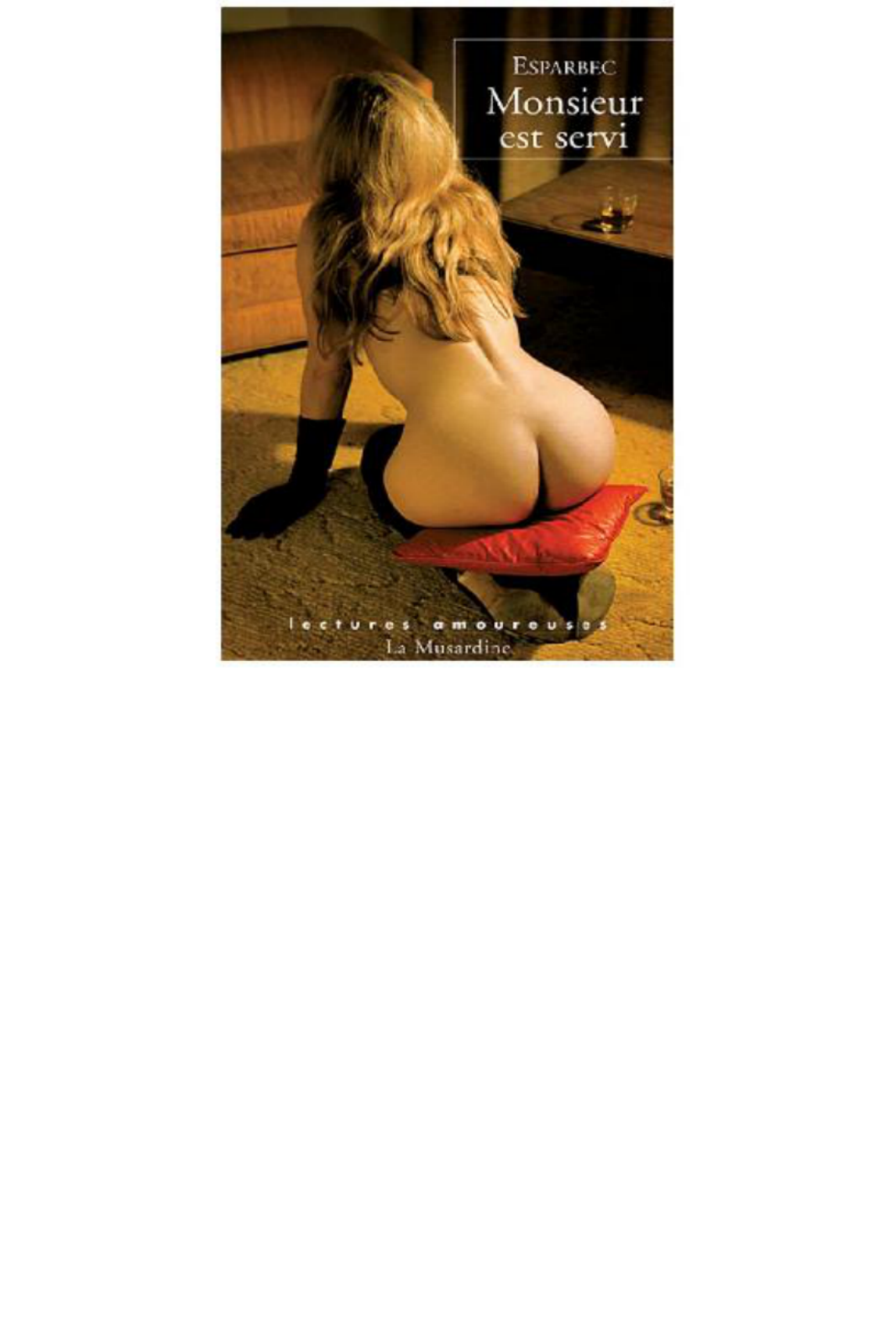


Monsieur est servi

Esparbec

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



ESPARBEC
Monsieur
est servi

lectures amoureuses
La Musardine

ESPARBEC
Monsieur
est servi

lectures amoureuses
La Musardine

Table des matières

Couverture

Page de copyright

Chapitres

I. Le contrat

- 1. Manon*
- 2. La Bonne*
- 3. Monsieur et sa bonne*
- 4. La Purée Mousseline*
- 5. Première fessée*
- 6. La Culotte de Jersey*
- 7. La Rose et le Papillon*
- 8. Le Facteur*
- 9. Le Bain de Monsieur*
- 10. Monsieur punit sa bonne*
- 11. « La Scène du soir »*
- 12. Amours ancillaires*
- 13. Monsieur viole sa bonne*
- 14. L'inspection*
- 15. La Règle*
- 16. La Cravache*
- 17. Toni boude*
- 18. Toni se rebiffe*
- 19. Le Contrat*

II. Le piège à bécasse

- 1. Sans vaseline !*

2. *On prépare la bécasse*
3. *On consomme la bécasse*
4. *Devine qui va t'enculer ce soir ?*

Interlude : Toni

III. L'hypothèque

1. *L'Escabeau*
2. *Les Mots croisés*
3. *Le Martini*
4. *Quelque chose de sale*
5. *La Règle d'ébène*
6. *L'Hypothèque*

Du même auteur

Copyright © La Musardine, 2007
ISBN 2842712686

Première Partie

LE CONTRAT

Manon

Quelle heure pouvait-il être ? Trois heures ? Trois heures et demie ? Et j'étais là, moi, Pierre Fournier, éditeur du dimanche et poète à mes heures, à me demander une fois de plus ce que j'allais bien pouvoir faire de ma peau avant d'aller m'occuper de celle de Toni.

Je venais de signer chez mon notaire diverses paperasses concernant mon divorce ; en sortant de chez lui, comme il faisait soleil, j'ai descendu la rue Sainte-Catherine, et l'envie m'a pris de m'attabler avec *Le Monde* à la terrasse du Café de Paris. A peine y avais-je posé mes fesses que Manon débouchait d'une boutique de la place Lafayette et remontait le trottoir. Vêtue de son ensemble de tweed parme, elle portait des escarpins de lézard à talons aiguille sur lesquelles elle s'avavançait d'un long pas conquérant en balançant ses hanches de jument. En toute objectivité, je reconnais que la garce jetait du jus. A en juger par son allure, notre séparation lui réussissait mieux qu'à moi.

En voyant dépasser le goulot d'une bouteille de champagne de la sacoche de cuir qu'elle portait en bandoulière, je sus qu'elle allait à quelque rendez-vous galant. Sans doute au « Piège à Bécasses », pour y fêter notre séparation avec le premier versement de la pension alimentaire que son escroc d'avocat m'avait extorquée.

A son habitude, tout en marchant, elle regardait à droite et à gauche pour juger de l'effet qu'elle produisait. C'est ainsi qu'elle m'aperçut, solitaire à la terrasse; tout d'abord elle n'en manifesta rien ; après m'avoir survolé sans changer d'expression ses yeux atterrirent sur la vitrine de bagages de luxe d'Anita. Au bout de quelques pas (elle n'est quand même pas si conne), prenant conscience de la mesquinerie d'un tel comportement, elle se retourna pour m'expédier de la main un petit salut désinvolte (auquel je répondis mollement en élevant mon demi), avant de s'engouffrer, en exhibant généreusement ses cuisses, dans la décapotable japonaise de Charly Garnier qui venait de s'arrêter au ras du trottoir.

J'avalai une gorgée de Pelforth, exaspéré de sentir mon estomac se nouer. Bon Dieu, j'étais enfin débarrassé de cette hystérique, pourquoi diable me rendais-je malade chaque fois que je la croisais en ville ? La Subaru cerise de Charly, suivant le sens giratoire, fit le tour de la place (le fumier a toujours aimé étaler ses bonnes fortunes). Renversée sur le siège, Manon,

qui possède toute une panoplie d'attitudes destinées à mettre en valeur sa plastique irréprochable, se peignait des deux mains devant le rétro, les coudes bien écartés, les seins braqués devant elle. Quand la décapotable passa devant le Café de Paris, l'ombre d'un sourire effleura les lèvres de Charly et Manon, tournant la tête, m'accorda un coup d'œil distrait.

Longtemps après qu'ils eurent disparu derrière Sainte-Catherine, j'ai ruminé ma bile. Si encore, après m'avoir ridiculisé, la chienne avait eu la décence de retourner à Paris ! Mais non, il a fallu qu'elle s'établisse à Villeneuve, un patelin où tout le monde est au courant de ses frasques et où nous sommes à tout instant amenés à nous retrouver nez à nez.

Je me souvenais de ma dernière engueulade avec Charly, au club :

– C'est une femme qui vit sa sensualité sans entraves, m'avait-il lancé, pas la poupée gonflable d'un attardé sexuel !

Nous avions failli en venir aux mains ; si Hugo ne s'était pas interposé, je lui mettais mon poing dans les gencives. Un attardé sexuel !

Il n'en fallait pas davantage pour me gâcher mon après-midi. J'avais beau me répéter que Charly n'était qu'une canaille sans envergure que Manon plaquerait dès qu'elle aurait trouvé mieux, j'en avais gros sur la patate. Après avoir bu ma Pelforth, je suis descendu ronger mon frein au bord du Lot. Comme par un fait exprès, tous les bancs étaient réquisitionnés par des amoureux qui se pelotaient (des fillettes de quinze ans se faisaient tripoter les seins par de pâles morveux boutonneux !), aussi j'ai fini par reprendre le chemin de la maison.

Je ne vous cache pas que j'étais d'une humeur exécrable.

La Bonne

Mes premiers pas dans le vestibule ne firent rien pour l'améliorer. Cinq heures venaient de sonner, et la poussière n'était pas encore faite ! Toni cherchait-elle exprès à me contrarier ? Par moments, je me posais sérieusement la question. Depuis que nous couchions ensemble, la garce se la coulait douce. Hugo a raison, je suis trop faible avec les femmes, elles en profitent. La preuve, bien qu'elle m'eût entendu rentrer, croirez-vous (c'est la bonne, non ?) qu'elle serait accourue m'accueillir, m'aider à ôter mon raglan, comme elle le faisait avant de m'accorder ses faveurs ? Je t'en fiche ! Je pouvais sentir du couloir la puanteur sucrée de l'acétone, à croire qu'elle passait le plus clair de son temps à se vernir les ongles en écoutant N.R.J.

Naturellement, dès que je me pointe à la cuisine, Mademoiselle fait son affolée ; elle a été à bonne école avec Manon, on peut dire qu'elle le possède, son personnage d'écervelée ! Repoussant son *Paris Match*, elle écrase fébrilement sa cigarette dans le cendrier, recule sa chaise et me montre ses ongles lilas avec une moue désolée :

– Monsieur est déjà de retour ? Avec ce beau soleil, je ne l'attendais pas avant ce soir !

Une hypocrite rougeur monte à ses joues quand elle voit mon regard s'abaisser sur ses genoux potelés, et elle fait mine de tirer vers le bas son indécent jupon de soubrette de vaudeville. A-t-elle une culotte, là-dessous ? Un de ces sages slips en pilou rose qu'il est si amusant de lui retirer ? Ou est-elle cul nu, comme souvent, en fin d'après-midi, après le passage du postier ? Je remarque qu'elle s'est lavé les cheveux. Tout son corps dégage une fraîche odeur de jeune animal sain. Je lui montre le doigt poussiéreux que j'ai passé sur le meuble à journaux du vestibule.

– J'allais justement faire la poussière, Monsieur ! ment-elle avec son aplomb habituel.

Daignant décrocher son joufflu de son siège, elle m'expédie à tout hasard une œillade assassine. Mais j'ai encore sur l'estomac le sourire plein de morgue de Charly, aussi, pointant mon doigt sur la photo d'une quelconque princesse de pacotille que les paparazzi ont surprise en monokini, je lui décoche à bout portant :

– Croyez-vous, Toni, que je vous paye (et grassement !) pour vous

documenter sur la vie amoureuse de Lady Di ?

– C'est Caroline de Monaco, Monsieur, pas Lady Di ! s'indigne Toni en allant prendre le plumeau dans le placard à balais.

Comme si ça faisait une différence !

– Elle a pris un nouvel amant ! m'informe-t-elle. Vraiment, ces princesses n'ont aucune tenue !

Hors de moi (rien ne m'exaspère comme de la voir se passionner pour de telles conneries), je quitte la cuisine en lui claquant la porte au nez.

– Moi, me crie-t-elle rageusement, quand je change de copain, toute la ville me traite de salope !

Au diable mon taux de triglycérides ! Je fonce au living me verser un Glenffidich bien tassé, puis je me laisse choir dans un fauteuil. Je sais, j'ai tort de me mettre dans des états pareils, c'est mauvais pour ma tension, mais cette petite conne a l'art de me faire sortir de mes gonds.

– Et depuis que Monsieur et moi on baise ensemble, marmonne-t-elle en passant dans le couloir, la charcutière ne me dit plus bonjour !

Parce qu'en plus, elle le raconte à tout le monde ! Mon ex et Charly doivent bien se marrer à l'idée que j'en suis réduit à sauter la bonne ! J'entends cette dernière déplacer bruyamment le portemanteau du vestibule. Je me la peins, courroucée, distribuant comme un chef d'orchestre de véhéments coups de plumeau à droite et à gauche, juchée en équilibre précaire sur un escabeau bancal, avec cette jupe si courte, si moulante... Un langoureux élan de concupiscence anime ma verge qui remonte dans mon aine et ma colère reflue. Là-bas, Toni poursuit son monologue. Je tends l'oreille, malgré moi.

– Pas plus tard que ce matin, à la boucherie, un type que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam m'a carrément mis la main aux fesses ! En plein jour ! Vous imaginez ce culot ? Je voudrais voir qu'on essaie de leur toucher le cul quand elles font leurs courses, à Stéphanie, ou Lady Di !

A mon corps défendant, je sens un sourire m'étirer les lèvres. Elle est trop, vous avouerez !

– Il vaut mieux être princesse que boniche, ça c'est certain !

– Je n'attrape que des bribes de ce qu'elle maugrée ensuite, mais assez pour savoir que j'en prends pour mon grade, j'ai nettement perçu les mots de « fessée » et de « vieux maniaque ». Du coup, ma rage se rallume, je suis à deux doigts de foncer dans le vestibule pour la jeter en travers de mon genou et lui flanquer la correction qu'elle mérite. Je me ravise à temps, la soirée est encore jeune, le programme de la télé guère alléchant, réservons ces friandises pour plus tard. Sans oublier que nos petites fantaisies m'ont déjà coûté assez cher, ce mois-ci ; après ce que viennent de m'escroquer Manon et son avocat marron, il serait grand temps que je restreigne mes dépenses.

(Autant que les lecteurs le sachent tout de suite : Toni tient à jour notre comptabilité amoureuse, chaque fessée est notée sur son carnet de comptes, elle n'en omet aucune et le trente du mois, elle me présente l'addition :

– Finie la rigolade, passez la monnaie ! Nous disons donc pour le mois de février, vingt-trois fessées sans culotte suivies de pénétrations sexuelles ou anales, ce qui fait, à raison de cinq cents francs chacune, la somme de onze mille cinq cents francs ; il y a eu aussi douze fessées avec culotte accompagnées d'attouchements sexuels et suivies de fellations ou de minettes, que je ne compterai pas à Monsieur, parce que je suis bonne fille. Mais trois séances de martinet, à mille francs chacune (je ne suis quand même pas une poire !), une de coups de canne, à mille cinq cents francs, et deux de flagellation avec la cravache de Madame dans le cabinet de Barbe-Bleue*, à trois mille francs. Trois mille balles, c'est donné : souvenez-vous qu'après la dernière, j'ai dû garder le lit deux jours ! Ça nous fait donc en tout vingt-deux mille cinq cents francs. Si ça ne dérange pas Monsieur, je préfère qu'il me règle en espèces, à cause des impôts. Je ne tiens pas à en payer sur ces rentrées exceptionnelles.

*[Note * : C'est ainsi qu'elle appelle le débarras que j'ai aménagé en « donjon » pour la punir ; il est insonorisé pour que les voisins n'entendent pas ses cris et il y a une poulie au plafond qui permet de la suspendre par les pieds.]*

(En somme, c'est du travail au noir.)

– Je ferai remarquer en passant à Monsieur que je n'ai pas compté les onze fois où il m'a sonnée dans ma chambre en pleine nuit pour que je descende lui en tailler une parce que ses angoisses l'empêchaient de dormir.

(Mon médecin avait refusé de renouveler mon ordonnance de Luminal, craignant - l'imbécile ! - que je ne me suicide après que Manon m'eut quitté !)

– Je n'ai pas non plus compté (c'est surprenant, car cette fille a une âme de comptable !) toutes les fois où Monsieur m'oblige à faire des cochonneries devant lui, comme de passer l'aspirateur toute nue, au risque de m'enrhumer dans les courants d'air ! Et je n'ai pas facturé non plus, bien sûr, vu que je suis amoureuse de Monsieur (faut-il être conne !), toutes les fois où il m'a fait l'amour, que ce soit dans son lit ou sur la table de la cuisine, parmi les épluchures, car je ne suis pas une putain ordinaire, je ne me fais pas payer pour ça ! Pourtant, quand Monsieur vient m'enculer à la cuisine pendant que je fais la vaisselle, et que je dois continuer comme si de rien n'était (vous parlez comme c'est commode !), ce n'est pas toujours très agréable ! Mais ce qui est dit est dit, mes fesses appartiennent à Monsieur, comme toute ma personne, il en fait l'usage qui lui convient. Seulement, minute papillon, dès qu'il s'agit de fessées, Monsieur est averti, il devra passer à la caisse !)

En dépit de la chaleur d'étuve qui règne dans la pièce (Toni qui s'y met souvent en petite tenue pousse les convecteurs à fond), je sens mes pieds

devenir glacés en pensant à ce que j'aurai à casquer ce mois-ci. Pourtant, ma rencontre avec Manon m'a perturbé à un tel point que je me tâte. Dieu du ciel, m'abandonner un bon coup à la rage qui me dévore, et quelles qu'en soient les conséquences pécuniaires, emmener manu militari Toni dans le cabinet de Barbe-Bleue. Après l'avoir mise nue, l'accrocher à la poulie, et me servir à satiété de la longue badine noire, si souple et si fantasque, dont elle redoute tant les morsures...

Mais soyons raisonnable ! Mon notaire m'a bien mis en garde, je ne pourrai pas indéfiniment vivre au-dessus de mes moyens. Or, c'est bien ce que je fais depuis que ma bonne et moi avons signé notre foutu contrat.

Alors que je remâche mon fiel, Toni qui a fini d'épousseter le vestibule pousse doucement la porte du living.

– Monsieur verrait-il un inconvénient à ce que je fasse les étagères ?

Tout en m'adressant son timide sourire d'orpheline, elle brandit son plumeau, la peau de chamois et le bidon d'O'Cedar.

– Je promets à Monsieur que je me ferai toute petite, je ne l'empêcherai pas de lire son journal !

La petite salope s'est remaquillée ! Voilà pourquoi je ne l'entendais plus. A grand renfort de rouge aux lèvres, de bleu aux paupières, elle s'est fabriqué le minois bariolé de poupée putain dont elle connaît si bien les pouvoirs sur moi. Mademoiselle a donc des vues sur ma personne ? De voir qu'elle me manipule avec un tel cynisme réveille ma fureur ; quelque chose doit en transparaître, car une angoisse soudaine convulse les traits pouspins de Toni :

– Monsieur m'a manqué ! crie-t-elle, jouant son va-tout. Je m'ennuie, moi, toute seule, l'après-midi, quand Monsieur n'est pas là ! Si Monsieur croit que c'est marrant de ne penser qu'à la poussière !

Que répondre à ça ? Me sentant fléchir, elle reprend d'une voix boudeuse :

– Je n'ai pas envie de travailler, quand je suis toute seule, ça me fiche le cafard ! Tenez, je préfère encore que Monsieur me donne la fessée, au moins on n'a pas le temps de réfléchir !

Quand je suis toute seule, j'ai des idées noires !

Elle me lance un regard rusé et accorde l'aumône d'un coup de plumeau nonchalant à la chaise la plus proche.

– Alors, poursuit-elle, je m'assois dans la cuisine, avec un verre de vin, comme une vieille fille qui a perdu son chat, et j'attends le retour de Monsieur en écoutant la radio.

Baissant encore davantage la tête, ce qui fait descendre une mèche couleur paille devant son front, elle triture entre ses doigts l'ourlet de sa courte jupe et me confie :

– Des fois, je m'ennuie tellement à attendre Monsieur...

D'un geste explicite elle agite son index replié et ne peut retenir un gloussement idiot.

– Je pense à tout ce que Monsieur me fait... et forcément (soupir) ça me monte à la tête... Après, se lamente-t-elle, c'est encore pire ! J'ai les yeux cernés et Monsieur me punit parce que je me traîne comme une limace !

Ne dirait-on pas une gamine de douze ans que révolte l'injustice du sort ? Or Toni en a vingt-deux bien sonnés ! Chaque fois qu'elle bêtifie ainsi, je m'interroge : y a-t-il en moi quelque chose qui attire les femmes désaxées ? A croire que je les collectionne. Manon n'était pas mal dans son genre (hystérique castratrice), mais Toni, dans le sien (idiote vicieuse et geignarde), lui rendrait encore des points.

Comme je ne me suis pas opposé à sa requête, elle s'aventure dans le living avec la prudence d'une mouche qui cherche à apprivoiser une araignée. Cramponné à mon journal, je perçois les effluves que dégage son corps généreux.

– Monsieur a tort de se mettre dans des états pareils, gazouille-t-elle.

Ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse, vu qu'elle me tourne le dos, mais au portrait de ma défunte mère qui trône sur la cheminée. Maman est son interlocutrice privilégiée, chaque fois que Toni a une dent contre moi. Tout en promenant son plumbeau dessus, elle me surveille dans le miroir.

– Le docteur le lui a dit ! Par moments, il se conduit comme un énergumène !

Comme je lève un regard outragé, elle prend les devants :

– Qu'est-ce que je deviendrai, moi, crie-t-elle, si Monsieur a une attaque ? Il n'est plus tout jeune, il devrait se surveiller ! C'est très mauvais pour les artères de se mettre en colère comme il fait quand on a du cholestérol !

Elle s'en prend à un candélabre qu'elle gifle dédaigneusement de son chiffon.

– Je me suis habituée à Monsieur, m'informe-t-elle, je n'ai pas envie de refaire ma vie si jeune !

Ne croirait-on pas qu'elle parle d'un vieillard ? Je ne suis tout de même pas centenaire. Je n'ai que quarante-quatre ans, et je surveille ma forme. On n'est pas sénile, à mon âge. Le double du sien, certes ; mais j'ai encore le temps de voir venir ! Je me sens tout à fait apte à lui tanner la peau des fesses pendant encore vingt ans ! Dans vingt ans, Toni en aura quarante-deux ! Ce n'est plus tout jeune, pour une femme ; tandis qu'un homme, même à soixante balais, s'il s'entretient, peut encore tromper son monde.

J'essaie d'imaginer Toni dans vingt ans. Elle a un de ces physiques de blonde poupline qui vieillissent bien, mais elle s'alourdira, gourmande et paresseuse comme elle l'est ; ses fesses ne sont déjà pas succintes, elles deviendront encore plus bavardes. Pour que son petit bedon ne suive pas le

mouvement, sans doute serai-je obligé de lui faire porter un corset. Un corset très serré, avec une armature en acier, qui lui étranglera la taille... Et rien d'autre ! Nue avec un corset ! Ou peut-être un soutien-gorge, rien qu'un soutien-gorge (surtout pas de culotte, grand ciel !), mais pas n'importe quel modèle, un « spécial », en cuir verni noir, dont les bonnets trop étroits compriment les seins et dont les bouts découpés laissent dépasser les tétones. Je fais un effort mental pour visualiser Toni poussant l'aspirateur dans cet attirail, avec dix ou douze kilos de plus, principalement répartis sur la croupe et le poitrail...

A-t-elle deviné quelle pente ont suivi mes pensées ? Levant les yeux du journal, je croise son regard perspicace. Elle ricane :

– Je parie que Monsieur se raconte encore des cochonneries !

Elle est en train de fourbir un chandelier d'argent massif, qu'elle étreint de façon suggestive entre ses cuisses plébéiennes.

– Quand il ne me crie pas après, marmotte-t-elle, il s'excite tout seul en pensant à des saletés !

– Je croyais vous avoir entendue me promettre, Toni, que vous me laisseriez lire mon journal en paix ? Faut-il que je vous cède la place et que j'aille me réfugier au bureau ?

– Non, Monsieur ! s'écrie Toni, alarmée. Surtout pas ! Que Monsieur m'excuse, je ne me rendais pas compte que je pensais à voix haute ! Je ne dirai plus rien, c'est promis... mais que Monsieur ne me laisse pas toute seule !

Bon prince, je redéploie *Le Monde* et j'allonge mes jambes devant moi ; les yeux de Toni tombent alors sur mes mocassins.

– Voilà pourquoi Monsieur est de mauvais poil ! s'écrie-t-elle. Il a mis ses souliers de gigolo qui lui compriment les pieds !

Elle n'a peut-être pas tort ; ces souliers neufs sont en effet trop étroits.

– Je vais chercher les pantoufles de Monsieur, m'annonce-t-elle, en balançant le plumeau sur le canapé. J'en ai pour trois secondes !

Et de foncer dans ma chambre avec la grâce légère d'une petite fée. L'instant d'après, agenouillée devant moi, elle sort mes mules marocaines, mes chaussettes d'intérieur en laine douce et le talc parfumé de ma sacoche de nuit. D'où j'induis qu'elle a l'intention de me masser les orteils pour me détendre. Me détendre ? Les attouchements sur les pieds ont sur moi un pouvoir érotique qu'elle n'ignore pas. Caché derrière mon journal, je la regarde dénouer mes lacets. Elle s'est accroupie de biais, les genoux pudiquement joints. L'instant d'après, délivrés de mes mocassins italiens et de mes socquettes en fil d'Ecosse, mes pieds nus reposent dans ses mains tièdes. Comme un oiseau qui change de position dans son nid, mon pénis s'étire paresseusement sous mon pantalon ; modeste érection qui n'attire pas encore l'attention de Toni, trop occupée à me pétrir les doigts de pied en me soufflant doucement dessus. Ce faisant, elle les examine scrupuleusement

pour vérifier que je n'ai pas d'ampoules.

– On dirait qu'il n'y a pas de bobo, constate-t-elle.

Monsieur n'a pas beaucoup marché. Il faisait pourtant un temps à se promener au bord du Lot.

Elle lève les yeux sur moi en me tirant sur les orteils pour faire craquer les articulations.

– Monsieur est tout noué... aurait-il fait une mauvaise rencontre ? Est-ce pour cela qu'il est rentré plus tôt ? Dans cette humeur de chien ?

Sa perspicacité, en ce qui me concerne, confine à la divination.

– Monsieur aurait-il rencontré Madame, avec son dernier gigolo, cette espèce de pédé qui a une voiture rouge ? Le neveu du maire ? J'ai une copine qui a couché avec lui ! Monsieur ne peut pas savoir comme il est vicieux. Il oblige ses nanas à s'envoyer d'autres types devant lui et les photographie en pleine action ! Ma copine (pourtant ce n'est pas une oie blanche, elle est femme de chambre chez le président de la chambre de commerce, c'est vous dire) en était sens dessus dessous. Elle m'a montré une de ces photos, je vous garantis que c'est autre chose que *Playboy* !

J'imagine des photos pornos de Manon vendues sous le manteau à la sortie des collèges, cette fois le soubresaut de ma queue ne passe pas inaperçu de Toni que je vois rire sous cape ; elle porte mon pied à sa bouche et s'y fourre le gros orteil. Tandis qu'elle avance et recule la tête, ses yeux narquois surveillent mon visage comme lorsqu'elle m'en taille une.

– J'aime le goût de Monsieur, dit-elle, quand elle consent enfin à libérer mon pouce, tout luisant de salive, rosi par sa succion. Surtout quand il a marché... qu'il est un peu sale...

Tenant mon pied à deux mains, Toni m'écarte les orteils et faufile sa langue dans leurs interstices ; l'effet est prodigieux, les avant-bras appuyés sur les accoudoirs cramoisis du vieux fauteuil Louis XVIII je m'y cramponne en m'efforçant d'afficher un masque serein.

– Monsieur peut faire ses yeux de dragon chinois, glousse Toni (entre deux lichettes), je sais qu'il aime ça !

Elle gobe le petit orteil qu'elle croque délicatement. Puis sa langue, grosse limace tiède, longe la plante du pied jusqu'au talon, remonte dans un frémissement onctueux. Quand elle atteint le creux (si chatouilleux !) de la voûte plantaire, je me vois contraint d'appuyer ma nuque contre le dossier et mes ongles lacèrent le velours des accoudoirs. Une onde de chaleur, nourrie d'un voluptueux chatouillement électrique grimpe en crépitant le long de ma jambe. Quand elle arrive dans l'aîne, ma queue se cabre, et comme je suis assis sur la peau de mes couilles, ça fait reculer celle du prépuce. Une énervante démangeaison irrite alors la muqueuse au contact du tissu anglais. Impitoyable, la langue de Toni me titille la plante du pied, et sa main, avec un sans-gêne effarant, s'empare de mes parties. S'étant assurée que je bande, Toni engloutit mon gros orteil tout en exerçant de sa

paume une sagace friction à la base du prépuce pour finir d'éplucher le gland. M'entendant gémir, elle laisse fuser par ses narines un petit rire satisfait. Passant d'un pied à l'autre pour ne pas faire de jaloux, sa langue déploie des trésors de perfidie, si bien que lorsqu'elle a fini de les pourlécher, je ne sais plus si je suis au bord du plaisir ou au paroxysme de l'exaspération.

– Voilà, conclut-elle, en me posant un bécot sur la cheville, les petits petons de Monsieur sont bien propres ! Avouez que vous avez une gentille bonne ! Elle vous lave les pieds avec sa langue ! Et pourtant vous ne le méritez pas, à faire votre vilain comme tout à l'heure !

En s'adonnant à son babil enfantin, elle m'a essuyé les pieds avec sa jupe, puis me les a talqués. Mais comme elle déploie une chaussette de mohair, avant qu'elle n'ait le temps de me l'enfiler, je la repousse en arrière de l'autre pied pour la faire choir sur son postérieur. Pas dupe de cette rebuffade, elle m'adresse un coup d'œil impudent.

– Je commençais à me demander si Monsieur était malade, marmonne-t-elle. Voilà bien près de six heures qu'il ne m'a pas demandé de « le » lui montrer !

Laissant rosir ses pommettes, ses yeux attachés aux miens, elle ramène ses talons sous ses fesses en ouvrant ses cuisses comme des ailes pour bien l'offrir à ma vue.

Monsieur et sa bonne

Ça ne rate pas, - chaque fois qu'elle me « le » montre, c'est pareil ! - dès que mes yeux l'effleurent, mon poulx bondit comme celui d'un camé qui va s'envoyer sa dose. Il ne faudrait pas alors prendre ma tension ! Pourtant, ce soir, je ne fais encore que le deviner. Une fois n'est pas coutume, Toni porte aujourd'hui une culotte ! (Le postier serait-il en grève ?) Une des trois culottes de collégienne anglaise que Manon a oubliées (un de ses amants devait avoir des fantasmes pédophiles). Trop serrée pour ma robuste servante, elle lui moule si étroitement la motte que le sillon labial y dessine une encoche verticale d'où suinte une discrète auréole. Tache d'humidité qui m'emplit de satisfaction ; je ne suis pas fâché de constater que la petite salope se prend à son jeu ! Comme si j'éprouvais le besoin d'allonger ma jambe, je laisse nonchalamment mon pied progresser sur la moquette. De son côté, Toni rampe sur les fesses pour venir au-devant de l'outrage. Dès que mon orteil se fiche au creux de la cible, nous appuyons chacun de notre côté ; sous le pilou, les protubérances latérales s'écartent en s'ovalisant, et, comme de la bourre de chardon, les mèches de poils fauves jaillissent de chaque côté du triangle rose.

Lorsque nous arrivons à ce stade, Toni régresse généralement d'une douzaine d'années ; pour commenter ce que nous faisons, elle adopte les intonations bébêtes d'une fillette capricieuse.

– Monsieur m'a fait tomber sur le derrière ! nasille-t-elle à l'intention du portrait de ma mère. Vous avez vu comme il est vilain ! (Ma pauvre mère doit se retourner dans sa tombe ; une boniche ! Elle qui était si snob !) Il l'a fait exprès pour voir ma culotte ! C'est un gros vicieux !

Me tirant la langue, elle prend appui sur ses mains pour se propulser vers moi jusqu'à ce que l'embouchure du vagin absorbe entièrement mon orteil, lequel en disparaissant y refoule la culotte en entonnoir, dénudant les grandes lèvres. Instant divin que chérissent tous les fétichistes du con, mes pareils, celui où surgissent les poils, où la bête tapie à l'intérieur de la femme laisse pointer hors du repaire son mufle velu...

Sans transition, Toni retrouve sa voix d'adulte :

– On est vraiment deux cochons, vous ne trouvez pas, Monsieur ? Il n'y a pas à dire, on s'entend quand même vachement bien, nous deux, depuis que la garce de Madame a mis les voiles. Attendez, je vais retirer ma culotte, ça

sera plus pratique !

Chose faite en un clin d'œil. Je n'ai jamais connu une femme capable de se déculotter aussi vite. On n'a pas le temps de voir ce qui se passe que déjà tout « bâille » sous votre nez. Sur sa lancée (il vaudrait mieux que Monsieur se mette à l'aise, lui aussi, attendez, je vais le faire, je suis la bonne, pas vrai ?) elle me dépiaute de mon pantalon. Me voici en tenue de combat, présentant les armes.

– On dirait que nous sommes d'humeur coquine, dites-moi ?

S'emparant de ma queue, Toni me nargue ouvertement :

– Monsieur ne fait plus la gueule ? Je suis vraiment très honorée !

Trêve de plaisanterie. Elle me dévisage soudain d'un œil hébété en se renversant pour déployer toute sa viande. Je la sais au bord du plaisir ; je n'en suis pas loin moi-même. Nous nous figeons, réunis par la même peur : celle de jouir trop vite. Ouverte par le plaisir comme celle d'un asthmatique qui manque d'air, la bouche de Toni laisse dépasser l'extrémité rose de sa langue. Dès que le danger est écarté, elle la ravale :

– Ouf, soupire-t-elle, c'était moins une ! C'est fou, non ?

Et vous aussi ! Ne dites pas non, menteur ! Regardez dans quel état il est, lui !

Elle agite mon pénis décalotté comme un goupillon ; puis ses yeux descendent entre ses cuisses :

– Et elle, alors ? Vous avez vu comme elle bave, la grosse dégoûtante ?

Je touille de l'orteil dans le nid douillet du vagin, c'est chaud, gluant, ça s'ouvre, ça m'aspire. L'alerte passée, Toni absorbe ma queue d'un baiser goulé ; grasse et molle, sa langue tourne autour du gland, déclenchant des rafales tièdes qui m'ébranlent de la tête aux pieds. Tout en me suçant, elle veille au grain, ses yeux ne quittent pas les miens. Il suffirait de deux ou trois rapides va-et-vient, et je me contorsionnerais en criant sans pudeur, comme une femme violée. Mais après, je lui en voudrais à mort de m'avoir fait jouir trop vite, et elle aurait droit à une séance carabinée dans le cabinet. Pas folle, dès qu'elle sent mon plaisir sur le point de jaillir, elle le tue dans l'œuf, en me cisaillant la base du gland d'un petit coup de dents. La minuscule douleur produit son effet, le sperme prêt à fuser reflue, mes couilles se rétractent et Toni se juche sur moi pour mendier sa récompense.

– Vous avez vu si j'ai la technique ?

Elle me fourre sa langue dans la bouche.

– Que Monsieur m'excuse si je l'embrasse, mais il est trop mignon quand je le suce et qu'il ne sait plus quoi faire ! On dirait un petit garçon qui se noie !

Elle imite en riant les gémissements énervés que vient de m'arracher la pipe inachevée.

– Vous avez eu chaud, hein ? Mais je sais que vous préférez qu'on se

branle encore un peu avant le journal parlé ! Moi aussi, je vous dirai. Vous m'avez rendue aussi vicieuse que vous ! Voyez dans quel état je suis !

Elle se laisse aller à la renverse en remontant les genoux.

– Vous avez vu comme c'est rouge, là-dedans ? Quelle fournaise ! J'ai envie de baiser, vous ne pouvez pas savoir ! Je ne pense qu'à ça depuis que Monsieur est parti. (Pas de doute, le postier n'est pas passé.)

Au bas du ventre replet les lèvres corail s'affaissent mollement comme les deux moitiés d'un gros abricot blet. D'un doigt replié, Toni élargit la brèche.

– Monsieur va bien la remplir, hein, ma grosse chatte ? Et pas avec ses doigts de pied !

– L'as-tu mérité ? Dois-je te rappeler que la poussière n'était pas faite à cinq heures ? Et que tu n'as toujours pas fini les étagères ?

– S'il vous plaît, Monsieur ! Je vous promets que demain j'encaustiquerai le parquet dans toutes les pièces du rez-de-chaussée !

– Toute nue ?

Elle laisse perler son rire cochon :

– Vous alors, vous n'en perdez pas une ! Et je suppose qu'il faudra que je transpire... et que j'ouvre bien mon trou du cul en frottant les lattes... pendant que vous ferez semblant d'écrire votre roman ?

– Tu n'as pas répondu. Toute nue ?

J'adore la regarder frotter le plancher à quatre pattes, avec les nichons qui ballottent entre les bras. En s'épousant, l'odeur de sa sueur et celle de l'encaustique produisent un mélange enivrant. Nous poussons le chauffage à fond pour qu'elle transpire plus vite. On se croirait au sauna. J'attends qu'elle ruisselle littéralement pour commencer à la toucher... et tant que je ne lui demande pas d'arrêter, elle doit continuer à cirer.

– Il ne faudra pas que Monsieur se plaigne ensuite du menu. Je n'aurai pas le temps de faire une cuisine raffinée, si...

Lorsqu'elle fait le ménage à poil, nous passons généralement l'après-midi à baisouiller ; le soir venu, elle est trop schlass pour jouer les cordons bleus.

– On mangera des surgelés. Ou du jambon avec de la purée mousseline, ta grande spécialité !

Elle secoue la tête en riant et me fiche un petit coup de pied.

– Mais vous détestez ça !

– C'est mon affaire. Alors ? C'est oui ?

– D'accord ! concède Toni. Je frotterai votre putain de parquet à poil... vieux vicieux que vous êtes ! Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? J'aime autant vous prévenir, elle a une faim de loup, ma petite chatte, voyez comme elle tire la langue !

Pendant que Manon célébrait notre divorce en offrant son cul à Charly

Garnier, le cocu s'est donc consolé avec celui de sa bonne.

La Purée Mousseline

Pour me « mettre des idées en tête », il n'y en a pas une comme Toni. Même Manon (et Dieu sait si elle est retorse), ne lui arrive pas à la cheville. On ne s'en douterait jamais. A la voir se plier à mes moindres caprices, on jurerait que la marionnette c'est elle ! Eh bien non ! Tenez-vous bien, même quand, pendue par les pieds au plafond du cabinet noir, je la fais tourbillonner à coups de cravache... la marionnette, c'est moi. Dès le début, mine de rien, Toni m'a pris en main, comme un jouet compliqué reçu en cadeau, dont, peu à peu, elle a appris à découvrir tous les rouages.

Je ne peux même pas lui reprocher de m'avoir eu par trahison. Elle a toujours joué cartes sur table. Le jour même de son arrivée chez nous, à peine débarquée de l'agence de placement, alors que Manon et moi rentrions de notre lune de miel à Venise, que j'étais donc censé n'avoir d'yeux que pour ma femme, Toni m'a fait passer le message. Naïvement, et c'est bien la pire des ruses que cette naïveté-là. Comme si elle ne pouvait pas s'en empêcher. Comme si elle était trop conne pour arriver à le cacher. *Monsieur était au goût de sa bonne.*

Que j'occupais ses pensées, comment l'ignorer ? Ne s'arrangeait-elle pas pour annexer les miennes ? A tout instant, sa jupe me frôlait ; sans cesse froufroulait à mes oreilles le bruissement d'étoffe agaçant qui accompagnait ses trottinements. Elle ne se contentait pas de froufrouter, sa maudite jupe, elle raccourcissait de jour en jour. A croire que chaque nuit, Toni repliait l'ourlet sur lui-même. Si bien que lorsqu'elle passait l'aspirateur (elle le passait toujours quand Manon n'était pas là), il aurait fallu être un saint pour ne pas lorgner sous l'ourlet. Les bas noirs bien tendus sur la chair compacte des cuisses et, au-dessus, la gerbe voluptueuse du fessier...

Dans ces moments, on ne réfléchit pas. Vite, je laissais tomber quelque objet, me baissais pour le ramasser, jetais un coup d'œil subreptice. Quel choc quand les pâles joues du somptueux popotin jaillissaient du pilou rose pour s'imprimer sur ma rétine. Me ravissaient jusqu'à l'extase l'aspect rustique de ce cul de femme, sa lourdeur prolétaire, son insolente, sa paisible vulgarité... Dieu, qu'il était amusant, son gros joufflu ! Et quelle frustration de ne le caresser que des yeux ! Ah pincer ce malotru, y faire claquer et rebondir ma main... En y rêvant, je sentais monter en moi une furieuse envie de ricaner. Imbécile que j'étais ! Me rinçant l'œil ainsi, je croyais encore ne céder qu'au besoin instinctif qu'ont tous les hommes de

voir ce qui se cache sous la jupe des femmes - tropisme analogue à celui qui pousse les chiens à se renifler le derrière dans la rue. On peut dire que je ne mesurais pas le danger.

Manon, elle, possède, accroché à des hanches de cavale, un élégant petit fessier musclé de sportive qui cultive sa forme. Superbe. Très esthétique. Si, si ; un vrai bijou. Mais, comment dire, quasiment asexué quand je le comparais à l'ample postérieur de ma bonne. Chez Toni, ça bougeait, ça vivait ; animées d'un mouvement perpétuel ses fesses sautillaient à tout instant, c'était frais, naïf, coquin, ça parlait aux yeux, ça vous obnubilait. Impossible quand son cul était dans les parages d'avoir autre chose en tête ; je guettais avec l'obstination hallucinée d'un maniaque les occasions d'en pénétrer les mystères. Comme de son côté elle faisait tout pour que le sort me soit favorable, par exemple en se juchant sur l'escabeau pour astiquer les vitres du haut, ou en s'accroupissant pour traquer la poussière sous l'ottomane, m'exposant *en toute innocence* dans la fourche de ses cuisses le renflement dodu de sa motte empaquetée de pilou rose, il m'arrivait de plus en plus fréquemment de me payer des jetons mémorables, et même, certains jours, dans un bâillement de culotte opportun, d'entrevoir, apparition fugace, le museau velu de la bête...

Rien de plus ; ce n'étaient encore que marivaudages, innocents amuse-gueule. Madame régnait toujours sur Monsieur, et Toni se ne serait jamais avisée de marcher sur ses brisées. D'autant moins que Madame en avait fait sa confidente. Rien ne m'agaçait autant que de les entendre glousser à la cuisine comme des collégiennes en rut, se taire brusquement à mon approche. Gamineries sans conséquence, donc, que ces aperçus sur sa lingerie intime, ces frôlements... Les vrais engagements n'eurent lieu que lorsque Toni fut assurée que la voie était libre. (Les confidences de Manon durent puissamment l'y aider.) Et même alors, elle attendit patiemment que la situation (et la poire) soit mûre. Il y avait déjà plusieurs semaines que ma femme et moi faisions chambre à part, près de six mois qu'elle faisait de l'équitation avec Hugo et du tennis avec Charly Garnier, quand Toni fit enfin donner l'artillerie lourde de sa *compassion*.

Quand elle me servait, à table, et que nous étions seuls (ce qui arrivait de plus en plus fréquemment, Manon n'utilisant plus la maison que comme un pied-à-terre entre deux coucheries), ma bonne m'accablait de sa sollicitude :

– Monsieur devrait manger davantage, soupirait-elle, et boire moins.

Pour me consoler d'être cocu, elle me gavait de sucreries. *Tira mi su*, entremets franco-russe, flanc aux algues, crème renversée...

– J'ai préparé une tarte tatin pour Monsieur. Je sais que Monsieur est gourmand. Mince comme il est, il peut se permettre quelques calories supplémentaires.

Et l'on se risquait à quelque discrète gaudriole. Soupir, tapotement allusif sur son arrière-train rebondi.

– Je ne pourrais pas en dire autant...

– Mais vous êtes très bien comme vous êtes, Toni.

Pouvais-je faire moins ? Avec quel empressement me renvoyait-on la balle.

– Oh, je sais que les hommes aiment les gros derrières...

Mais quand même, trop, c'est trop.

Et d'enfoncer le clou :

– J'ai trop de tout, se désolait Toni en soupesant ses fesses et sa poitrine. Ah si j'étais comme Madame... Je pourrais m'en envoyer, moi aussi... Je dressais l'oreille :

– ... des *tira mi su*.

Me jugea-t-elle mûr pour l'estocade ? Un de ces soirs où nous étions seuls, elle poussa (littéralement) ses avantages. Cela se fit le plus naturellement du monde : elle emplissait mon assiette. Pour cela, elle devait se pencher sur moi, et... son sein s'appuya sur ma joue. Ce n'était pas la première fois que sa chair et la mienne se rencontraient par inadvertance (par inadvertance ?). Mais le contact de ce soir était si délibéré que je me changeai en statue. C'est de la purée qu'elle me versait. Son sein s'installa carrément quand, d'autorité, elle m'en versa une seconde louche. Je déteste la purée, surtout la mousseline, celle qu'on fait maintenant, préparée à l'avance, dans des sachets de plastique, ces espèces de flocons de lessive qu'on arrose avec du lait U.H.T. Pouah ! Non, Toni n'avait rien d'un cordon bleu. Pétrifié, je l'ai laissée m'en refiler trois louches sans broncher, tant le contact de ce sein de femme, et l'odeur d'aisselle chaude qui l'auréolait, me plongeaient dans le ravissement.

Elle n'osa quand même pas m'en fourrer une quatrième louche, l'assiette aurait débordé, mais son sein s'attardait, avec une indiscrète insistance. J'étais aussi raide que la statue du commandeur. Alors, comme si elle venait de prendre conscience de ce contact coquin, Toni se recula tout à coup, fit son effarouchée.

– Que Monsieur m'excuse... je ne me rendais pas compte...

J'ai croisé son regard dans le miroir de la desserte. Elle était rouge jusqu'aux oreilles.

– Il ne faudrait surtout pas que Monsieur croie que je le faisais exprès... je ne pensais qu'à sa purée... Monsieur est si pâle... il ne mange pas assez... Je lui ai préparé une bonne crème caramel... avec de la nougatine... et des fruits secs...

Elle avait beau jeter du lest, c'était bel et bien une invite. Sans un mot, j'ai commencé à piocher dans l'épaisse bouse blanchâtre qui emplissait mon assiette. Et j'ai tout mangé ! Si j'en avais laissé, elle aurait pu conclure que j'avais fait exprès de prolonger le contact. Je ne voulais pas lui donner cette satisfaction. J'ai donc mangé ma purée jusqu'à la lie. Et voilà comment tout

est arrivé.

Les féculents me donnent des flatulences. Tout l'après-midi, par la faute de cette foutue purée, j'ai eu des gaz, ce qui m'a rendu de fort méchante humeur, car j'ai horreur de péter quand il y a quelqu'un à portée d'oreille. Il fallait chaque fois que j'aille sur la véranda pour me soulager, c'est ainsi que j'ai pris froid à la gorge.

Comme Manon et moi faisions chambre à part, c'est Toni qui m'a soigné pendant ma grippe. Une sale grippe, dont je la rendais responsable. Elle s'est montrée d'une patience angélique. Baignant dans ma sueur, pris d'une sorte de délire lubrique dû à la fièvre, je pensais à son cul et n'arrêtais pas de me branler. Les antibiotiques firent tomber ma fièvre mais m'abrutirent. Manon ne pouvait pas choisir un meilleur moment pour décamper.

– Je n'ai pas voulu réveiller Monsieur, me dit Toni au matin du troisième jour, il dormait si bien, pour une fois !

Alors, voilà, je lui dis, maintenant : Madame a fichu le camp.

Tout d'abord, abruti par le Clamoxyl, épuisé par mes masturbations, je n'ai pas compris ce qu'elle disait.

– Comment ça, fichu le camp ?

– Eh bien oui, quoi. Elle partie.

Le plateau sur les genoux, je sortais d'un rêve érotique où le cul de Toni avait joué le premier rôle.

– Partie ! répéta Toni. Partie pour toujours. Elle a mis les voiles, quoi.

Etais-je vraiment bête ? Quand j'ai enfin réalisé, la panique m'a pris.

J'aurais pourtant dû m'y attendre. Nous n'aurions jamais dû nous marier, Marion et moi ; tout nous opposait. Même le cul n'avait été qu'un feu de paille. Après notre retour de Venise, quelques semaines nous suffirent pour constater (quand on exceptait les petits tripotages vicieux des premiers émois) notre désaccord total en la matière. Avec moi, Manon voulait *mener*. Et je n'aime pas qu'on me mène. Ou alors, il faut le faire subtilement, et Manon ne se soucie pas d'être subtile. Elle ne connaît que deux cas de figures : mener, ou être menée. Pour la mener, il lui faut un maître, une brute opaque qui la brise, contre lequel elle est sans pouvoir. Comme Hugo. Ou alors, on doit se prosterner devant l'idole. Comme Charly. Les lavettes ou les brutes ! Je n'entrais dans aucune des catégories. Tenez, une chose qui m'enrageait : elle voulait toujours monter dessus. Me baiser, elle, et non pas le contraire. Enfin, la femme, c'était elle, non ? Je n'y pouvais rien, moi, si la nature lui avait mis un trou entre les cuisses. C'était bien pour que je m'en serve ? Manon ne voulait pas *que je m'en serve*, elle voulait *s'en servir*, elle !

– Si tu veux faire l'homme, me défiait-elle, sois en capable.

Prouve-la, ta virilité ; il ne suffit pas d'avoir une queue entre les jambes, ce serait trop facile. Brise-moi ! Si tu n'en es pas capable, laisse-moi faire à

ma guise !

A sa guise ? La garce ne faisait que se branler sur moi en roulant dans sa tête Dieu seul sait quelles saletés. Elle utilisait ma queue comme un godemiché ! Si j'essayais de reprendre le dessus, nous en venions au pugilat. Et Manon était judoka. Pas moi. J'avais épousé une mégère !

Une nuit (comment peut-on être con à ce point ?), j'ai cru pouvoir la prendre au mot : alors qu'une fois de plus elle bafouait ma virilité, je me suis senti moralement obligé de lui envoyer la tarte que je croyais qu'elle réclamait ! Mais ce fut une gifle si timide qu'elle n'eut pour résultat que de la faire hurler de rire.

– Mon pauvre Pierre ! Tu as raté ta vocation, tu devrais faire du music-hall ! s'apitoya-t-elle, en délogeant mon pénis de son vagin.

Telle fut la fin du roman. Elle emporta son oreiller dans la chambre du haut. Le lendemain, elle y fit monter par Toni ses robes et tout son fourbi. Affaire réglée. Notre mariage n'aurait duré qu'un semestre.

Il n'empêche, je m'étais habitué à son vacarme, à ses allées et venues, au tambourinement de ses talons pointus dans l'escalier, à la radio qui braillait en permanence, à ses coups de fil nocturnes. A ses brusques disparitions. Ses retours en fanfare au petit matin. Ses prises de bec avec Toni. (Elles n'arrêtaient pas de se chamailler.) Et j'allais me retrouver dans le silence, comme un vieux garçon. Cela me fit tout drôle.

– Bon débarras ! déclarai-je à Toni.

Pas question de perdre la face devant la bonne, vous pensez bien.

– Monsieur a bien raison, approuva-t-elle, ce n'était pas une femme pour lui. Je veux dire : elle ne méritait pas Monsieur. Monsieur était trop bien pour elle.

Ses consolations me furent d'un maigre secours. De quoi se mêlait-elle ?

– Je vais bien m'occuper de Monsieur, me promit-elle en me bordant dans mon lit. Et il se trouvera vite une autre femme, allez. Séduisant comme il est.

Elle allait vite en besogne ! Me rappeler (au cas où je l'aurais oublié) que si je n'étais pas au goût de ma femme, j'étais tout à fait au sien ! *Séduisant*. Pas plus qu'à son nichon, je ne répondis à cette avance éhontée. Je me suis contenté de me rembrunir, de prendre la tisane, les maudits cachets, et un bon somnifère par-dessus. Quand une tuile m'arrive, je fais le mort.

Le lendemain, Hugo me téléphone du manège.

– Tu connais la dernière ? Ta pouffiasse a débarqué chez moi ! Avec armes et bagages.

– J'ai appris ça par la rumeur publique.

On ne peut pas dire qu'il pétait d'enthousiasme.

– La baiser, je ne dis pas, mais me la coltiner toute la sainte journée, alors, là, minute papillon !

Il l'avait, qu'il la garde. Le coup digéré, je n'étais pas fâché d'en être débarrassé. Le choléra était à lui. Qu'il se démerde avec.

– Elle a le feu au cul, a-t-il marmonné. Il suffira de la faire partouzer, c'est bien le diable si je ne trouve pas un connard à qui la refiler.

Il s'illusionnait. Manon a continué à baisouiller à droite et à gauche, comme quand nous vivions ensemble, mais elle est restée chez lui aussi longtemps qu'elle l'a voulu. Et c'est elle qui est partie, juste comme il commençait à s'habituer à elle.

Elle l'a plaqué, lui, le don Juan de ces dames ! Il en riait, en me le racontant, mais jaune.

Revenons à Toni. Vraiment, si c'est un livre, ce que je suis en train d'écrire, on pourra dire qu'il est composé en dépit du bon sens. Le surlendemain du départ de Manon, encore vaseux (la grippe m'avait lessivé), je faisais mes premiers pas de convalescent dans le jardin. L'aspirateur vrombissait à l'étage, dans l'ancienne chambre de Manon, où Toni faisait le grand nettoyage. Chez les Bardini, mes voisins, j'entendais le choc d'une balle de tennis contre une raquette. Sans doute Ingrid, la jeune épouse du vieux sénateur (une tordue dans le genre de Manon) s'amusait-elle avec un de ses neveux. Les roses de sa roseraie m'envoyaient leurs parfums écœurants par-dessus le muret qui sépare mon jardin de leur parc. J'ai parcouru mon journal, assis au soleil. En fait, je ne lisais pas vraiment ; j'imaginai ma vieillesse solitaire. Et si j'achetais un chien ? Il paraît que c'est une compagnie. Ou alors, je pourrais passer une annonce dans la rubrique rencontres du *Nouvel Obs* ? Comme vous le voyez (sans doute était-ce le contrecoup des antibiotiques), mes pensées ne m'inclinaient pas à une gaieté délirante.

Autant regagner mon lit ; la mort dans l'âme, je suis entré dans le living où l'aspirateur (entre-temps, Toni était redescendue) ronflait comme une guêpe enfermée dans une bouteille. Et là, miracle ! Ce fut proprement magique. Envolées, les idées noires : il n'y avait plus que le cul de Toni. Prosternée, elle enfonçait la rallonge de l'aspirateur sous je ne sais plus quel meuble, et sous l'ourlet de sa jupe ses fesses s'épanouissaient dans toute leur gloire. La culotte de pilou les moulait si amoureusement que j'aurais donné dix ans de ma vie, à cet instant précis, pour être cette culotte. Il était bien question d'acheter un chien ! Le chien, c'était moi ! Et la chienne...

Tomber à genoux derrière elle, poser mes mains profanes sur la chair moite de ses reins, et, religieusement, faire glisser le pilou, éplucher ses fesses divines...

« Je vous en prie, aurais-je bégayé, il faut absolument que je le voie enfin... surtout ne bougez pas... Toni, Toni... le bel astre... la lune... les monts de nacre... et dans la vallée profonde, le délicieux petit cratère... le buisson sacré... la source de vie... l'origine du monde... »

J'aurais soufflé délicatement sur les exquis poils de son troufignon pour

faire s'épanouir l'adorable renoncule, j'aurais posé mes lèvres dessus, avec dévotion, comme sur une sainte relique, et du bout de la langue... du bout de la langue... Ah, c'est trop, c'est trop... Ne m'abandonnez pas à la tentation, Seigneur, j'ai déjà donné !

Autant que je m'en souviene, telles furent les niaiseries qui passèrent en un éclair dans mon esprit dérangé (sans doute un reste de délire dû à la fièvre). Mais, regagnant mon calme au prix d'un effort surhumain, j'ai tout bonnement toussoté.

– Oh ! a crié Toni, en bondissant. Oh que Monsieur m'a fait peur !

Abaissant sa jupe sur sa croupe, elle a débranché l'aspirateur. Elle était rouge jusqu'aux oreilles, et ça ne pouvait être uniquement dû à la dépense d'énergie produite par les soins du ménage. Je fus sûr, alors, qu'elle m'avait guetté.

– J'ai fait le lit de Monsieur, bafouilla-t-elle... les journaux de Monsieur sont sur la table de nuit... *Le Monde, Sud-Ouest, Le Nouvel Obs, Paris-Match... Elle... Cosmopolitan...* ils sont ouverts à la page des mots croisés... les draps sont changés... j'ai pressé deux pamplemousses... il y a des vitamines C dans les pamplemousses, c'est excellent pour la grippe... et pour le repas, quelque chose de léger... de la purée mousseline par exemple... une aile de poulet...

Je n'écoutais pas ; la laissant pépier, je me suis dirigé vers ma chambre d'un pas de moribond, les mâchoires soudées, littéralement terrifié. Jusqu'à cet instant, je n'avais pas réalisé le danger. J'allais me retrouver seul *avec le cul de Toni* !

Son odeur de sueur saine m'a agressé au passage. Tout son corps m'envoyait des signaux olfactifs. Résister, me disais-je. Surtout, ne pas céder. Je sortais d'en prendre. L'essentiel était de mettre un pied devant l'autre.

– Monsieur n'est pas bien ? a crié Toni.

Dieu me damne si je ne lui suis pas tombé dans les bras, comme une femmelette !

J'ai repris conscience sur mon lit. Toni m'y avait porté ! Sans doute comme les pompiers, sur son épaule. Tout tournait, j'ai refermé les yeux. Une réaction nerveuse, aucun doute. Toni me tapotait timidement la joue. Son geste m'a rappelé la gifle que j'avais expédiée à Manon, et je me suis tordu de rire intérieurement. Intérieurement seulement, parce qu'au dehors... j'étais livide, m'assurait Toni. A faire peur.

– Monsieur n'est pas bien ? pleurnichait-elle. Monsieur est sorti trop tôt, cette grippe est si mauvaise... Monsieur n'aurait pas dû. Monsieur est brûlant.

Monsieur par ci, Monsieur par là. Ce mot fondait dans sa bouche comme du caramel. Claquant des dents, j'ai voulu tirer l'édredon sur moi. Elle m'a devancé.

– Que Monsieur ne se fatigue pas... je vais l'aider... Monsieur ne peut pas dormir tout habillé... ce n'est pas sain...

En un clin d'œil, elle a dénoué ma cravate, ouvert ma chemise, me l'a retirée et m'a passé le haut de mon pyjama, une sorte de pull en jersey qui s'enfile par la tête. Ce faisant, ses doigts ont frôlé ma peau sous le pyjama ; l'effet fut immédiat ; elle a retiré ses mains comme si elle s'était brûlée et, de mon côté, nonobstant ma faiblesse, j'ai senti ma verge bondir.

– Monsieur a la peau douce comme une femme, a murmuré Toni.

Et tout de suite après, sur un ton empreint de sollicitude :

– Mon Dieu, comme Monsieur tremble ! Il faudrait le frictionner pour faire une réaction... Je crois bien qu'il doit rester de la Percutapneumine... Mais avant tout, il faudrait que Monsieur retire son pantalon... que Monsieur me laisse faire !

J'ai voulu m'y opposer, par un reste de respect humain, mais zéro pour la question. Il ne me restait plus pour deux sous d'énergie. Manon se serait bien marrée si elle avait pu voir la bonne dégrafer la ceinture de mon pantalon, puis agripper ce dernier et, sans tenir compte de mes velléités de résistance, me déculotter comme un gamin.

– Allons, m'a grondé Toni, j'ai travaillé comme fille de salle dans une clinique, je sais ce que...

Avec une hâte suspecte, elle a baissé mon caleçon. Et s'est tue. En voyant dans quel état j'étais, elle est restée en arrêt, les yeux ronds, puis a piqué un fard.

– Eh bien... a-t-elle fait, avec un petit rire gêné.

L'instant d'après, elle a soulevé le drap et les couvertures, et j'ai rampé dessous comme un lièvre qui se tapit au fond de son terrier. Elle a tout remonté jusqu'à mon menton. Elle se taisait toujours. Entre elle et moi se dressait cette bite en érection. Elle ne savait trop quoi faire, je claquais moins des dents, mais je n'avais pas envie qu'elle parte. Et elle, après ce qu'elle avait vu, n'osait plus trop me parler de massage.

– Peut-être faudrait-il que je téléphone au docteur Lépine ?

Merci bien, le toubib de Manon. Je suis sûr qu'elle a baisé avec lui. J'ai retenu Toni par la main. Ses doigts, qui n'étaient pas moins brûlants que les miens, m'ont timidement rendu ma pression.

– Je pourrais faire une bouillotte pour réchauffer Monsieur ?

Une bouillotte ? La bouillotte était toute trouvée ; sans la lâcher, j'ai roulé sur mon ventre et, le visage dans l'oreiller, j'ai laissé mon autre main remonter le long de sa jambe, épousant le galbe émouvant de son mollet. Très lentement. Qu'elle ne puisse pas prétendre après que je l'avais prise au dépourvu.

– Monsieur... Oh ! comment Monsieur peut-il... Il ne faudrait pas que Monsieur pense... que je suis une fille facile...

Toujours est-il qu'elle ne s'éloignait pas. Or, mes doigts venaient d'atteindre la chair moite de la cuisse au-dessus du bas.

– Voilà ce qu'il faut, pour me réchauffer, Toni...

– Monsieur ! Ce n'est pas parce que Monsieur est malade... et que Madame est partie... qu'il doit en profiter... en profiter pour...

– La bouillotte, Toni !

J'ai tapoté sa fesse élastique. Elle ne s'est pas dérobee. Dieu du ciel, quel bonheur, son cul tiède sous mes doigts... Je le touchais enfin !

– La... la grosse bouillotte bien chaude !

– Pas si grosse, quand même ! susurra coquettement Toni, sans rien faire pour empêcher ma main de s'approprier un succulent morceau de fesse.

– Enlevez ça, Toni.

– Monsieur !

– S'il vous plaît, Toni, ça me ferait vraiment plaisir.

– Dans ce cas... c'est différent... Monsieur est malade, je ne veux pas le contrarier...

Faire descendre la culotte à ses chevilles, l'enjamber, revenir contre le sommier, gentille petite infirmière déculottée, poser une main sur ma nuque.

– Monsieur est bouillant... il a vraiment une fièvre de cheval... Peut-être vaudrait-il mieux que Monsieur... que Monsieur ne se fatigue pas...

Cause toujours. Exquis vertige de la main qui remonte sous la jupe d'une femme et qui est assurée de cueillir un cul nu. Un cul spécialement dénudé à son intention. Prêt à être consommé ! Comme elle savoure, ma main d'homme, la douceur de l'épiderme féminin, la fermeté élastique de la chair, le galbe de chaque fesse. Elle en soupèse une, passe à la voisine, revient à la première... tant de richesses pour une seule main ! Elle descend entre les cuisses, par-dessous... Douceur soyeuse des poils féminins... Toni frémit, ses jambes s'écartent... N'allons pas trop vite, mon vieux Pierre, un cul pareil, ça se déguste. Laissons, mais avec une infinie lenteur, nos doigts épouser la courbe interne du sillon mystérieux, l'étroite frontière qui sépare les fesses, où elles s'attachent l'une à l'autre... laissons-les, nos doigts, descendre vers les régions torrides... Dieu du ciel, quel brasier !

– Monsieur !

A peine un murmure, mais si intense. Et si honteux...

– Monsieur... non... je suis...

Les mots vont-ils franchir ses lèvres ? Mais déjà d'autres lèvres répondent aux questions de mes doigts, et celles du haut n'ont plus rien à m'apprendre. Elle est trempée, pardi ! Savourons ! Mes doigts sont littéralement aspirés par le tendre marécage. Aux aguets, Toni épie mes réactions. Il y a des imbéciles qui n'aiment pas que les femmes mouillent trop. Ce n'est pas mon cas. Seigneur, avec quelle ivresse j'ai plongé mes

doigts dans le calice. Avec quelle volupté je m'y suis englué !

– Je suis mouillée, Monsieur... c'est ce que je voulais dire... c'est parce que j'ai fait le ménage...

Mais à me sentir farfouiller, la mâtine a compris que c'est loin de me déplaire. Soulagée, elle se permet de me caresser la nuque et plie les genoux pour mieux s'ouvrir.

– Ce n'est pas parce que je vous touche, Toni, que vous mouillez ?

– Peut-être un peu aussi...

– Parce que vous êtes vicieuse ?

– Peut-être un peu aussi...

Déjà, elle prend ses aises. C'est que mes doigts, en pataugeant joyeusement, lui avouent que j'appartiens à l'espèce d'hommes pour laquelle les mouilleuses comme elle sont taillées sur mesure ! En cajolant le bourgeon de son anus, ils achèvent de la renseigner : je suis donc aussi un de ces hommes qui aiment le trou du cul des femmes ! Comme cela tombe bien, Toni adore qu'on s'intéresse au sien ! Reste le dernier test : une fois de plus, ils la décousent par-dessous. Au premier contact de l'index sur le clitoris (que j'ai débusqué du premier coup), elle a su (et j'ai su avec elle) que nous allions nous entendre comme larrons en foire : nous étions aussi branleurs l'un que l'autre !

– Vous le faisiez exprès, pas vrai, Toni, de me montrer votre cul en passant l'aspirateur ? Et en lavant les vitres ?

– Monsieur s'en était aperçu ? Il a dû se dire que j'étais une fille sans vergogne ? Mais j'avais tellement peur qu'il ne comprenne pas...

Quel vagin accueillant, comme il s'ouvre bien...

– Oh Monsieur, Monsieur, chuchote Toni, oh, il faut que... il faut... il faut que... si Monsieur n'est pas trop malade, bien sûr... que Monsieur me le fasse, tout de suite... ça fait si longtemps que j'en ai envie !

Et moi, donc ! Pendant que je la branle, elle arrache plus qu'elle n'ôte ses vêtements. Soulever drap et couvertures, se glisser dans mon lit, m'êtreindre, me retourner, saisir l'objet qui est toujours dans un état de rigidité quasi cadavérique. Toucher, serrer, en respirant bruyamment, se cacher la tête contre mon cou.

– On le met dedans, Monsieur ?

– Il me semble que ça s'impose, non ?

– Je me mets dessous ? Je sais que Monsieur préfère être dessus, mais il est si fatigué..

Décidément, Manon ne lui cachait rien.

– Vous pouvez monter dessus, Toni... Pour cette fois. C'est un cas de force majeure... Mais il ne faudra pas que ça devienne une habitude.

– Non, Monsieur. Moi aussi, je préfère être dessous.

Le fait est que je me sens un tantinet faiblard ; et vu qu'elle n'en fait pas comme Manon une affaire d'Etat, c'est un plaisir que je lui accorde volontiers. Je me couche donc sur le dos, mais Toni ne l'entend pas ainsi, c'est une vraie femelle, elle ; elle me remet sur le flanc, et sa cuisse passe par-dessus ma hanche, son mollet se rabat derrière mes reins et elle m'attire ainsi en elle, de profil ; en un instant me voici au fond. Tout de suite mes mains s'approprient son cul et ma hâte lui arrache un gloussement coquet, délicieusement vulgaire.

– J'ai bien vu que c'était ce qui plaisait à Monsieur, chez moi... il n'est pas trop gros ?

– Il est super, Toni !

Sournoisement, elle m'ingurgite. Doté d'une redoutable efficacité, son vagin agit pour son compte personnel ; comme un gros mollusque goulou tapi au fond de son ventre, il se nourrit de ma queue. Il n'y a qu'à le laisser faire, elle, Toni, ne s'occupe de rien, ce muscle lisse et chaud se charge de tout. Il se relâche, se contracte, m'absorbe, me repousse comme ferait un rectum pour chasser un étron, puis me ravale d'une sagace succion ; c'est proprement fabuleux. J'encourage Toni en lui tapotant les fesses.

– Vilaine fille... vous savez en faire des choses !

– Monsieur a raison, je suis une vilaine fille ! Profiter ainsi d'un pauvre malade...

– Vous savez quoi, Toni ? Vous savez ce que j'aimerais ?

– Dites ? Oh, dites ! J'adore qu'on me parle en même temps !

D'une claque sur le derrière je récompense sa franchise ; ça lui coupe le sifflet. La ventouse de son ventre m'aspire vertigineusement.

– Oh oui... Oh oui... crie-t-elle.

Tiens, tiens ! J'avais agi sans réfléchir. A en juger par sa réaction, je viens de taper dans le mille ! Pour vérifier qu'il n'y a pas méprise, je lui expédie une autre taloche, nettement plus corsée, qui a dû, celle-ci, lui picoter rudement la peau du cul. Y étant allé de bon cœur, je m'attendais à une protestation offusquée. C'est tout le contraire ! On me remercie d'un baiser effronté, en plein sur les lèvres, on pousse même la familiarité jusqu'à me glisser sa langue chaude dans la bouche.

– Aimerions-nous qu'on nous fesse, Toni ?

A cette question, la sournoise se garde bien de répondre ; on a quand même sa pudeur. Au lieu de quoi, Toni me rappelle :

– Monsieur voulait me dire quelque chose, tout à l'heure ?

Cela me revient :

– Ce que j'aimerais, Toni... plus tard... quand nous nous connaissons mieux...

– Ce que vous aimeriez ? répète-t-elle.

– Quand vous passerez l'aspirateur... si ce n'est pas trop vous demander...

Gloussement candide, nouveau coup de langue, ses mollets repliés derrière mes reins ; lente ingestion dans ses viscères...

– Et moi qui prenais Monsieur pour un grand timide.

C'est du joli !

Chose sidérante, alors que nous copulons, ne voilà-t'il pas qu'elle se met à rougir ?

– Ma culotte ? murmure Toni.

Elle a deviné du premier coup.

– Que je la retire ?

Elle cache son visage dans mon cou, la gaine du vagin passionnément crispée sur moi.

– Et Monsieur lirait son journal ? chuchote-t-elle.

Elle en suffoque.

– Oh, ce serait tellement... sincèrement, je ne crois pas que je pourrais... Non, je ne crois pas !

– Il le faudra bien, pourtant.

– Monsieur y tient vraiment ? Dans ce cas... je me forcerai...

Le souffle court, nous contemplons nos débauches futures.

Toni ne bouge plus. Ses yeux épient les miens, entre ses cils. Elle se voit pousser l'aspirateur. La jupe se soulève. Les rondeurs de son cul s'épanouissent... Monsieur voit tout. Absolument tout...

– Monsieur est vraiment vicieux ! s'extasie-t-elle. Quand je pense que Madame l'a plaqué... quelle idiote !

J'en profite pour lui suggérer :

– Et même, par la suite... mais quand nous nous connaissons encore mieux, bien sûr, je ne veux pas vous brusquer, vous pourriez retirer carrément la jupe ?

– Oh ! Pour ça, Monsieur, il faudrait vraiment que nous soyons très intimes !

Spasme vaginal ; et rebelote, on se blottit contre mon épaule. On est tellement pudique !

– Faire le ménage avec le... le derrière nu ?

– De temps en temps, seulement... De temps en temps...

– Monsieur est vraiment *très* vicieux !

– Et tant qu'à faire... pourquoi pas toute nue ? On pousserait le chauffage, pour que vous ne vous enrhumiez pas ?

Vous ne garderiez que vos bas... et vos souliers à talons... les escarpins noirs, vous savez, que vous a donnés Manon...

Je la sens frémir.

– Taisez-vous, supplie-t-elle. Monsieur ne devrait plus me dire des

choses pareilles, sinon je vais... je vais...

– Vous le ferez, Toni ?

Pour toute réponse, sa main descend derrière moi... et me donne une petite tape mutine sur la fesse. Serait-ce une suggestion ? Je lui rends la politesse avec vigueur, du plat de la mienne. La réaction ne se fait pas attendre, collée contre moi, elle susurre :

– Et Monsieur est méchant, en plus ! Je le savais ! Je le savais !

Je ne le savais pas moi-même. Mais je l'apprends sur le tas. Mis en appétit, je lui claque l'autre fesse si fort que la paume m'en cuit. Va-t-elle se gendарmer ? Elle me répond d'un déhanchement gourmand en me mordillant le lobe de l'oreille. Puis :

– C'est du propre ! Monsieur me donne la fessée, maintenant !

(Première occurrence de la voix geignarde de petite fille !)

– Ça vous déplaît, Toni ?

– Je n'ai pas dit ça... Monsieur est le maître... (sa voix baisse, je ne l'entends plus qu'à peine)... c'est normal qu'il punisse sa bonne quand elle fait des bêtises... Mais quand même, il ne faudra pas le battre trop fort, hein ?

Quelle illumination ! Il ne *faudra* pas. Au futur ! J'en suis resté ébloui. Ne pas le battre *trop fort*.

– Juste une petite fessée, de temps en temps, Toni ? Pour vous remuer les sangs ?

Approbation discrète, et muette : comme un petit bédier, Toni me donne des coups de front dans l'épaule. Puis, d'une voix exaltée, toute frémissante de ferveur crapuleuse :

– Mais seulement quand Toni aura été vilaine !

Etait-il besoin d'en dire davantage ? Ne venions-nous pas de jeter les bases d'une association durable ? Surtout, ne pas tout gâcher par une hâte excessive ; aussi je me donnai tout au plaisir, et Toni fit pareil. Me plantant ses griffes dans les épaules :

– Que Monsieur m'excuse, bégaya-t-elle contre ma bouche, mais je crois bien que je vais jouir !

S'ensuivit un concert de clameurs proprement ahurissant. Et pas un sou de comédie : la dévergondée s'en mettait plein le cul et criait son bonheur sans pudeur. Manon ne m'avait guère habitué à des manifestations aussi bruyantes. Je suis sûr qu'on a dû l'entendre miauler de chez les Bardini.

– En voilà un qui s'est vite consolé ! a dû se gausser cette garce d'Ingrid.

Première fessée

Nous nous sommes réveillés englués de sueur. Toni a ouvert les yeux, ahurie, et tout d'abord n'a pas compris ce que faisait mon visage en face du mien, puis elle a réalisé :

– Oh mon Dieu ! J'ai dormi !

Elle avait même ronflé, c'est ce qui m'avait réveillé. Du même mouvement, nous nous sommes tournés vers le réveil. Six heures du soir ! Nous avions dormi depuis midi !

– C'est pas vrai !

S'arrachant à moi, Toni mit pied à terre, affolée, chercha sa jupe du regard.

– Peut-on savoir où vous comptez aller ?

– Mais... Monsieur n'a pas vu l'heure ? Le repas...

– Le repas, c'est vous, Toni ! Et je sens justement l'appétit revenir !

Je l'ai tirée sur le lit, sans qu'elle m'oppose trop de résistance. La voici à plat ventre, nue comme un ver, le visage enfoui dans l'oreiller, et les oreilles en feu.

– Ainsi, nous aimons les fessées, Toni ?

Tels furent mes premiers mots.

– Je n'oserai plus jamais regarder Monsieur en face, bredouilla-t-elle. Comment ai-je pu me conduire ainsi ? Oh !

C'est mal ! Et Monsieur qui est malade...

J'ai approuvé chaudement, en posant ma main sur sa fesse. J'avais encore le souvenir de leur suave élasticité dans le creux de la paume.

– Je ne vous le fais pas dire, Toni. Vous vous êtes très mal conduite. Vous avez manqué de respect à votre maître.

Retenant son souffle, elle enfonça son visage dans l'oreiller.

– Vous avez été très vilaine !

– C'est bien vrai ! soupira-t-elle, sans changer de position, et même elle ramena de chaque côté de ses joues l'oreiller pour s'y dissimuler, tout en se cambrant, pour faire ressortir ses vastes rondeurs.

Cherchait-elle à attirer mon attention sur elles ? Pour en m'en assurer, je me suis assis dans le lit afin de surplomber le théâtre des opérations.

Craintivement, les fesses de Toni se sont rapprochées l'une de l'autre, puis, comme je me contentais de les caresser du bout des doigts, elles se sont relâchées, parcourues d'une tendre ondulation. Alors, avec tendresse, j'ai pris, dans chacune de mes mains, un des somptueux morceaux, et j'en ai fait balloter les chairs sur l'ossature. Toni se taisait ; elle n'était qu'attente...

Spectacle diablement excitant : s'abandonnant aux impulsions que je leur imprimais, ses fesses s'écartaient, puis se rapprochaient, leur sillon s'ouvrait, se refermait ; à chaque apparition fugace de l'anus répondait un élancement paresseux dans ma verge. Toni s'alanguissait de plus en plus, elle s'abandonnait aux mains de son maître. Alors, histoire de tâter le terrain, mes mains ont commencé à distribuer, sur les côtés des lobes charnus, de mutines petites taloches qui les faisaient tressauter d'une façon comique. On ne pouvait parler de fessée, à proprement dire, il ne s'agissait encore que de badinage. N'est-il pas normal qu'un homme qui vient de posséder une femme s'amuse avec son derrière ? Mais on pouvait également voir dans ces menues tapes, une sorte d'interrogation ; Toni, en tout cas, le prit ainsi, car elle approuva d'un mouvement de la nuque. Puis, sa voix étouffée sortit de l'oreiller :

J'ai l'impression, gloussa-t-elle, que Monsieur s'intéresse à mon gros derrière ?

– Vous êtes très perspicace, Toni. Je m'y intéresse même beaucoup ! Et je sens... que je vais m'y intéresser encore plus !

– Monsieur est d'avis que je mérite une punition ?

– Pas vous ? Profiter ainsi d'un homme diminué par la maladie que sa femme vient de quitter, abuser de sa détresse morale et physique en lui promenant vos fesses sous le nez !

– C'est vrai, approuva Toni. C'était très vilain de ma part !

Et... sans indiscretion... quelle punition Monsieur pense-t-il que je mérite ?

– Que diriez-vous d'une bonne fessée ?

Dieu me damne si je n'ai pas vu courir sur sa peau un long frisson d'extase qui, parti du creux des reins, est remonté jusqu'à sa nuque. En un instant, ses épaules et ses fesses s'étaient couvertes de chair de poule.

– Une vraie, Monsieur ? a demandé Toni d'une voix que l'émotion nouait. Ou... une pour rire ?

Ses doigts s'étaient contractés de chaque côté de l'oreiller.

– Monsieur est seul juge, poursuivit-elle, comme je gardais le silence. Je reconnais bien humblement mes torts.

Imperceptiblement, elle accentuait la cambrure de ses reins.

– Pas trop fort quand même, Monsieur ? Pour la première fois ?

Comment pourrais-je communiquer au lecteur l'impression de délices qui fut la mienne quand j'entendis ces mots : « Pour la première fois ! »

Cependant, je ne lui en montrai rien, et feignis de ne prendre encore tout ceci que pour une plaisanterie :

– Voyons, de quelle façon pourrions-nous vous disposer ?

– Monsieur veut-il, proposa-t-elle, que je me couche en travers de ses cuisses, comme une petite fille ?

– Non, non, vous êtes très bien ainsi. Seulement... il faudrait surélever la chose... lui donner plus de relief.

En glissant un oreiller sous elle, par exemple ? J'attrape le mien, docilement Toni creuse le ventre pour m'aider. Ainsi, son cul ne saurait mieux s'offrir. Profond soupir de Toni qui me dissimule toujours son visage.

– Si je comprends bien, Monsieur va vraiment m'en donner une ? Il aime donc ça ?

A vrai dire, je n'en sais rien. L'idée, en tout cas, m'allèche. Je caresse du bout des doigts les deux amples collines. Quelles merveilles !

– Si ça peut rassurer Monsieur, m'avoue alors Toni, Monsieur ne sera pas le premier. Je crois que c'est la faute de mon derrière... tous les hommes ont envie de frapper dessus... il est tellement... important.

Assez marivaudé ; n'est-il pas temps de passer à l'action ? La première claque dont je gratifiai son indécent fessier, quoique vigoureuse, ne fut pas franchement méchante. Mais quelle jouissance de sentir rebondir la chair élastique sous le plat de la paume et d'entendre gicler le petit rire gras, si délicieusement vulgaire, par lequel Toni accueillait cette familiarité.

– Oh, je sens que je vais déguster ! gémit-elle. Pauvre de moi !

Très vite, elle cessa de rire ; et au fur et à mesure que son rire s'éteignait, sa croupe s'allumait comme les néons d'une baraque foraine un soir de fête. Une douzaine de claques bien réparties sur toute la largeur du champ de bataille, assénées toutes de la main droite, tandis que la gauche pesait au creux de ses reins pour lui interdire toute dérobaie, eurent tôt fait d'embraser le délicat épiderme d'un magnifique incendie.

J'ignorais ma vocation : j'étais un fesseur-né. Et certes, Toni ne s'attendait pas non plus à tant de perfection. Tout d'abord sidérée, saisie, même, comme une viande qu'on jette dans la poêle, elle demeurait sans réaction. Son visage empourpré était enfoui dans l'oreiller, son souffle était bruyant comme celui de quelqu'un qui vient de courir, mais elle restait absolument immobile, et se taisait. Pas la moindre protestation ; pourtant, à en juger par ma main, qui commençait à me brûler, je pouvais apprécier l'intensité du feu qui devait lui embraser la croupe. Au bout d'un moment, pressentant que je ne me laisserais pas décourager si elle extériorisait ses sentiments, Toni se mit à réagir par d'insolites gémissements, des soupirs subitement interrompus, des sanglots à demi ravalés, et surtout, alors qu'au début elle était demeurée parfaitement inerte, elle se laissa aller à des mouvements convulsifs qui eurent pour effet de mieux offrir encore l'indécence de ses parties arrière à la main qui les châtiât. Enfin, comme l'ivresse qui

m'emportait à la sentir si complaisante me poussait à la fesser encore plus rudement, elle se permit quelques brèves interjections exclamatives.

– Ouille... Doucement, doucement...

– Ah mon Dieu... S'il vous plaît, Monsieur... c'est trop fort...

Mais si jamais je tenais compte de ses protestations, aussitôt la coquine se trémoussait de la façon la plus inconvenante. Et d'une voix gourmande, toute frémissante de scélératesse, elle m'interrogeait :

– Il est rouge, Monsieur ? Il doit être rouge, non ?

– Comme une tomate de serre !

– Oh, Monsieur ! Je n'aurais jamais cru que Monsieur...

Monsieur ne peut pas savoir comme ça me cuit... on dirait... on dirait du feu... et ça pique !

Peu à peu, les freins qui me retenaient encore cessèrent de faire leur office. D'où naissait donc la sombre fureur qui me transformait en énergumène ? Le souvenir de Manon m'a-t-il effleuré, et le rire plein de mépris dont elle avait accueilli ma gifle si peu virile ? Toujours est-il qu'il émanait du cul enflammé de Toni un appel irrésistible. Plus je le claquais, plus j'avais envie de le claquer. Je la fessais avec la plus sauvage des voluptés, avec une ivresse rageuse. Je claquais ! Encore et encore, indifférent à ses cris, aux bonds désordonnés par lesquels elle tentait de m'échapper, je claquais ! La maintenant d'un bras avec une force dont je ne me serais jamais cru capable, je claquais ! Dieu, que j'aimais ça ! Sous ma main, son cul rebondissait d'une façon si comique, si excitante ! Une fesse après l'autre, de toute mon énergie, insensible à la brûlure de ma paume, sourd aux supplications de Toni, impitoyable, je châtais la « femelle » ! Et j'en éprouvais une félicité divine. Un bonheur sans partage. Ah, on aimait jouer à panpan cucul ! me disais-je en riant intérieurement, eh bien, allons-y, ma belle. Et vlan !

Jugez alors de ma stupeur quand, tandis que je l'entendais s'égosiller, je vis, peu à peu, ses cuisses, jusqu'à ce moment peureusement serrées, commencer, insensiblement, à s'éloigner l'une de l'autre... Toni sanglotait toujours, mais ses cris étaient moins perçants, ils naissaient maintenant dans son ventre, il en émanait une rauque, une exquise lubricité. Et, bien que je ne diminuasse en rien la rudesse de mes claques, mais oui, je ne rêvais pas, ses cuisses s'ouvraient de leur propre chef, il n'y avait rien d'involontaire dans le mouvement qui les faisait se disjoindre d'une façon de plus en plus impudique : aucun doute, la « femelle » s'offrait.

Elle s'offrait si bien que je n'ai pas tardé à voir surgir la motte velue, largement fendue, toute luisante d'humidité, dont les lèvres s'écarquillaient à chaque nouvelle claque, dans le plus obscène des sourires ! N'était-ce pas une invite, et la plus indécente de toutes, que cette fente qui se rehaussait, qui s'ouvrait, qui mendiait ?

Quel rugissement lui échappa quand, de toute ma force, la main bien à

plat, les doigts dirigés vers le bas, je lui appliquai une claque qui l'atteignit au plus intime ! Mes doigts, que la force du coup avait fait pénétrer en elle, la fouillèrent avec une violence sauvage. Toni hurla, ses jambes battirent l'air... mais elle garda la pose. N'était-ce pas singulier ? Non seulement elle la gardait, mais il me parut même qu'elle en accentuait la lubricité. Un gouffre rose, tout suintant d'humidité, venait d'éclore dans sa fourrure intime. Largement béante, la fente était cramoisie, une odeur fauve émanait des muqueuses ; aux convulsions qui les animaient je sus que l'orgasme approchait. Fasciné, je cessai immédiatement de la fesser et je lui attrapai la motte sans délicatesse.

– Oui ! hurla Toni.

Je ne me maîtrisais plus. M'agenouillant derrière elle, alors qu'elle rehaussait le cul, je pris ma queue à pleine main et la fourrai dans la fournaise ! Son orgasme fut immédiat, fulgurant, un éclair de pure bestialité, et tout de suite après, comme assassiné, son corps se désarticula et elle s'affaissa, les membres épars, tandis qu'une âcre senteur de sueur femelle s'exhalait de son entre cuisses. Son immobilité soudaine fut telle qu'un soupçon terrifiant m'effleura. Était-elle morte, tuée par un excès de jouissance ? La peur me glaça. Vite, je passai une main sous son sein gauche...

Quel soulagement quand je perçus les battements désordonnés de son cœur.

– Toni ?

Je l'avais retournée.

Elle gisait, les yeux clos, aussi molle qu'une poupée de chiffon. Je ne l'entendais pas respirer. Je voulus lui soulever une paupière et n'y arrivai pas, mes doigts tremblaient trop. Alors, parce que je ne voyais pas ce que je pourrais faire d'autre, je me suis couché sur elle et j'ai remis ma queue dans le vagin. Je ne perçus pas le moindre spasme, ni d'accueil ni de rejet. C'était simplement un trou humide, dans de la viande, et j'avais mis ma bite dedans. Animé par une sorte de désespoir, je me mis à singer la possession. J'avais l'impression de profaner une morte.

– Toni ? Toni ? haletais-je.

Un médecin de mes amis m'avait confié que certains employés de la morgue abusent des cadavres des jolies femmes mortes subitement dans un accident, et pas trop amochées. Il n'était pas rare, m'avait-il assuré, qu'au cours de l'autopsie on trouve du sperme dans leur vagin ou dans leur rectum. Je ne pouvais m'empêcher de penser à ces monstrueux maniaques alors que je me démenais sur le corps inerte de Toni. Mais, contrairement aux leurs, mes efforts furent bientôt récompensés par de molles réactions. Elle remontait des profondeurs. Enfin, ses paupières battirent et je vis une lueur stupide dans ses yeux...

– Oh, Monsieur est en train de me baiser, murmura-t-elle.

Comme c'est mignon !

Elle bâilla longuement, les yeux emplis d'eau. Au même instant, la poire aspirante qu'elle avait au fond du vagin se resserra sur moi et fit son office de ventouse, aspirant mon âme dans ses profondeurs.

– Monsieur a juté dans Toni... Toni est contente.

L'instant d'après, nous replongions dans le sommeil.

Voilà comment j'ai fessé Toni pour la première fois. Que cette première fessée fut candide, quand je pense à celles qui suivirent ! Que nous étions loin alors de pressentir dans quel délicieux enfer nous venions de faire nos premiers pas.

La Culotte de Jersey

En matière d'enfer du cul, j'aurais pourtant dû m'y connaître, après mon aventure (je n'ose appeler ça un mariage) avec Manon. Comment ai-je pu être aussi aveugle à la duplicité qui se cachait sous les dehors si affriolants de Toni ! Ce n'est pas Hugo qui se serait laissé avoir. Pas plus qu'il ne s'était trompé sur Manon ! Un regard lui avait suffi. Un simple coup d'œil ! Dès le premier jour (Manon et moi revenions de Venise), il m'annonça la couleur.

– Alors, lui demandai-je, dès que nous fûmes seuls au jardin, comment la trouves-tu ?

Il ne mâcha pas ses mots :

– Comment veux-tu que je la trouve ? (Il haussa les épaules.) Une fois de plus, tu es tombé sur une chienne.

Amusé par ma réaction (je m'étais senti blêmir), il ricana :

– Tu ne t'en doutais pas ? Tu ne vas tout de même pas prétendre que tu croyais avoir épousé la vierge Marie ?

Abasourdi, je le précédai sous la tonnelle. Nous nous installâmes.

– Une chienne, poursuivit Hugo. Une chienne à cent pour cent. Tu peux dire que tu as décroché le gros lot. Ce n'est pas un mauvais calcul, remarque, une chienne est plus amusante au lit qu'une oie blanche. L'inconvénient... c'est qu'il faut la partager avec les copains.

Qu'un simple coup d'œil, une poignée de main et deux ou trois banales formules de politesse (alors que nous n'avions pas encore défait nos bagages) lui eussent suffi pour se forger une opinion, je me refusais à le croire. Je pris le parti de lui rire au nez.

– Ris donc ! dit-il, rira bien qui rira le dernier. Et ce ne sera pas toi... Tu verras, elle sait que je suis ton meilleur ami. Elle commencera par moi. Je serai le premier à la baiser.

– Hugo !

– Et n'oublie pas que tu as deux fois son âge, ajouta-t-il. Il va falloir assurer !

Je n'avais plus envie de rire, je connaissais trop bien ce salaud.

– Ecoute, tu n'es pas aveugle, Pierre. Ça crève les yeux !

Regarde-la donc tortiller du cul ! Elle cherche la bite, mon vieux ! Navré de te le dire, mais si elle cherche la mienne, elle va la trouver. Je te parie

qu'avant trois mois elle sera dans mon lit. Et pas seulement dans le mien, soit dit en passant.

A ce moment, Manon sortait de la maison, et nous nous tûmes. En la voyant s'avancer à pas menus dans l'allée, les yeux modestement baissés sur un plateau portant des cocktails (elle avait tenu à nous servir elle-même pendant que Toni défaisait les malles), je la trouvai si sage et si mignonne que l'angoisse qui m'avait étreint en écoutant Hugo se dissipa en un clin d'œil. Elle était ma femme ; nous nous aimions ; entre nous l'entente n'était pas seulement physique ; après bien des échecs je venais enfin de trouver l'âme soeur, l'épouse idéale, mi-ange mi-putain ; comment aurais-je pu prendre au sérieux les élucubrations de ce vieil érotomane en voyant l'oeillade amoureuse dont elle me caressa ? Certes, elle se déhanchait en marchant, mais quelle est la femme qui ne se trémousse pas quand elle porte des hauts talons ? Il fallait vraiment être aussi tordu qu'Hugo pour voir de la provocation dans le gracieux balancement de bassin de Manon !

« Il ne couche qu'avec des pouffiasse, me dis-je, il a l'esprit déformé par toutes ces bourgeoises hystériques qui viennent se faire tringler dans son écurie ! Comment pourrait-il comprendre une femme comme Manon ? »

Elle m'apparut alors si loin de l'image qu'il s'en faisait, que je me remis à rire.

– Qu'est-ce qui vous amuse tant, Pierre ? demanda-t-elle de sa voix douce.

(Dans les premiers temps de notre mariage, Manon me vouvoyait, nous trouvions ça érotique.)

Je remarquai avec quelle discrétion, en s'asseyant, elle tirait pudiquement sur sa jupe (un brin trop courte, je l'admets, mais elle avait de si jolies jambes).

– Un pari que nous venons de faire ! lança Hugo, me coupant la parole.

Avec un sans-gêne odieux, il promenait ses yeux narquois sur la silhouette délicieuse de ma femme. Manon, qui adore la cuisine italienne, s'était légèrement rembourrée pendant notre voyage de nocces, mais cela lui allait à ravir. La contrariété me fit monter le sang au front et Manon, me voyant m'empourprer, crut bon de rougir à son tour. Un ange passa, comme on dit, et nous portâmes nos verres à nos lèvres, dans un silence embarrassé. Était-elle nerveuse ? Manon souleva un genou et recroisa ses jambes dans l'autre sens ; j'entendis le frottement suggestif de la doublure de satin de sa jupe sur le nylon qui gainait ses jambes, et je ne pus m'empêcher de penser qu'Hugo, qui lui faisait face, sur un siège assez bas, n'avait pas dû manquer d'entrevoir, comme un appel de phares dans la nuit de sa jupe, le double éclair de blancheur lancé par la chair nue des cuisses au-dessus des bas sombres. Cela m'irrita, tant de désinvolture pouvait si aisément passer pour le manège d'une allumeuse !

« Mais non, rectifiai-je mentalement, elle ne s'en est pas rendu compte,

tout simplement. Elle a encore l'innocence d'un jeune animal. Par ailleurs, je lui ai dit qu'Hugo était mon meilleur ami, elle doit se figurer que c'est comme un frère ; elle ignore encore quel sinistre gredin, etc. »

Le fait est qu'il ne laissa pas passer une si belle occasion :

– Vous portez des bas, à ce que j'ai pu voir, laissa-t-il tomber d'un ton très naturel. Vous avez bien raison, rien n'est plus odieux qu'un collant... pour un homme qui aime les femmes !

Manon battit des paupières et le dévisagea d'un air stupéfait.

– Mais comment le savez-vous ? s'étonna-t-elle naïvement.

C'est Pierre qui vous l'a dit ? (Puis elle réalisa sa bétise et porta ses mains à ses joues dans un geste charmant de collégienne.) Oh ! c'est quand j'ai croisé les jambes ? Aurais-je été indécente ?

– Juste ce qu'il faut ! la rassura Hugo, en m'adressant un clin d'œil goguenard. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrais !

– Oh, se lamenta Manon ! Oh, je suis confuse ! J'oublie toujours que cette jupe portefeuille a tendance à se déplier !

J'aurais dû me méfier... Oh, je suis vraiment désolée !

– Mais il n'y a pas de quoi ! jugeai-je bon d'intervenir.

J'étais ulcéré ; et d'autant plus qu'il me semblait déceler comme un zeste de rouerie sous son excessive candeur.

– Tu as de jolies cuisses, tu n'as pas à en avoir honte ; si Hugo s'est rincé l'œil, nous n'allons pas en faire une affaire d'Etat !

Ma véhémence la désarçonna.

– Bien sûr que non ! s'écria-t-elle, en pouffant sottement.

(Mais qu'avait-elle, tout à coup ?) Sans compter qu'à la plage, j'en montre bien davantage. Par ailleurs, je ne suis quand même pas une oie blanche ! Je suis une femme moderne !

Elle s'empressa de porter une olive niçoise à ses dents, les paupières baissées, avec ses longs cils chargés de rimmel qui faisaient une ombre bleue du plus ravissant effet sur ses joues délicates.

– Je n'étais même pas vierge, ajouta-t-elle après avoir craché le noyau dans sa paume, quand j'ai épousé Pierre !

J'en eus le souffle coupé. Pourquoi diable éprouvait-elle le besoin de parler de ça ? Mes yeux se portèrent sur son visage, et je vis qu'elle s'empourprait à nouveau.

– Mon Dieu, s'écria-t-elle d'une voix qui me parut sonner faux, mais qu'est-ce que je raconte ? Et à un parfait inconnu, encore ! C'est certainement ce cocktail qui me fait dire de telles sottises... J'ai dû forcer sur le gin... Dès que j'ai un verre dans le nez, je deviens la parfaite idiote !

Elle me caressa d'un regard langoureux et me donna une tape sur la joue, en s'excusant d'une moue exquise :

– Mon chenapan de mari le sait bien, d'ailleurs, et il en profite !

Les yeux sagaces d'Hugo sautèrent de ma femme à moi. L'intonation voluptueuse de Manon lui avait fait dresser l'oreille ; c'était une allusion à un de nos jeux érotiques. Nous avions en effet inventé au cours de notre lune de miel que certains soirs je la ferais boire plus que de raison, et qu'ensuite elle devrait jouer à la petite femme évaporée qu'un noceur déshabille de force, et qui proteste en vain en se débattant mollement. Un élanement paresseux redressa ma verge, et ce fut moi, du coup, qui fus contraint de croiser les jambes.

– Vous aviez donc eu des amants, avant de rencontrer ce veinard, Manon ? demanda Hugo, après avoir bu une gorgée du cocktail (qui, en effet, était assez corsé).

– Evidemment, fis-je. Manon est une jeune femme normale. Et elle est très séduisante. A vingt-trois ans, il n'y a que les mochetés qui ont encore leur pucelage !

– Oh, je n'en avais pas eu des masses, quand même, protesta modestement ma femme. Quatre ou cinq, tout au plus... six, au grand maximum...

Ses yeux devinrent vagues, et elle se mit à compter sur ses doigts, tandis qu'Hugo l'observait en souriant.

– Sept ! s'étonna Manon, avec une coquetterie naïve. Non, huit ! Huit ? Tant que ça ? Je n'aurais pas cru !

Elle me jeta un rapide coup d'œil, et encore une fois me donna une de ces petites gifles pour rire qui servaient souvent de prélude à nos jeux amoureux.

– Je n'ignore pas que mon don Juan de mari a eu beaucoup plus de maîtresses que moi d'amants !

Je vis poindre une lueur amusée dans les prunelles d'Hugo. Ce maquereau ne m'avait-il pas fourni la plupart d'entre elles, qu'il recrutait parmi les « juments », ces bourgeoises dépravées en quête de sensations fortes qui fréquentaient son manège ?

– S'en serait-il vanté ? demanda-t-il d'un ton benoît.

– Il n'a pas eu besoin de le faire ; on sent que c'est un homme qui connaît son affaire ! roucoula Manon, d'une voix lourde de sous-entendus sexuels.

Elle était manifestement émoustillée par le tour qu'avait pris la conversation. Mais subitement, elle parut s'aviser de ce que notre dialogue avait de scabreux et eut une petite grimace choquée ; puis, après nous avoir décoché un rapide coup d'œil en biais, elle porta une amande grillée à ses dents en fronçant les sourcils d'un air contrarié. Je pouvais voir qu'elle était énervée comme une chatte ; je n'eus pas le temps de m'interroger à ce sujet, elle repoussa avec son bras ses cheveux en arrière, ce qui fit darder sous son chemisier ses seins d'adolescente, puis elle se renversa contre le dossier

en nous arrosant d'un sourire éblouissant de femme ivre ; après quoi, noyant ce sourire dans son verre, elle décroisa ses jambes et, après avoir marqué une pause très nette, les recroisa posément dans l'autre sens, en contemplant attentivement un buisson d'azalées qui se trouvait dans le champ de son regard. Cette fois, même moi (qui n'étais pourtant pas dans l'angle de ses cuisses), je pus apercevoir la blancheur nacrée de la chair au-dessus des bas sombres. J'en fus soufflé, à quoi jouait-elle ?

– Vous les avez bien vues, mes cuisses, cette fois, nous lança-t-elle alors avec une lueur de défi dans les yeux. Tu as vraiment de drôles d'amis, Pierre. J'espère que tous ne sont pas comme ça !

Ces paroles (mais surtout le ton revêché sur lequel elles furent prononcées) jetèrent un froid. Hugo accusa le coup. Il alluma un de ses affreux petits cigares florentins pour se donner une contenance. Dans le silence lourd de gêne qui suivit sa sortie, Manon feignit d'ignorer notre présence. La mine maussade, les joues rouges, elle se plongea dans la lecture d'un magazine féminin que la bonne avait oublié sur la table de rotin. Les paparazzi avaient fait des leurs et je ne sais quelle présentatrice de télé montrait ses seins pâles sur une plage grecque. Cela me remit en mémoire le jour où j'avais convaincu Manon, pendant notre voyage de noces, de retirer son soutien-gorge sur la plage du Lido. Y pensa-t-elle aussi ? Je surpris le coup d'œil oblique qu'elle me décocha entre les mèches de sa chevelure.

– Vraiment, dit-elle, Pierre...

Puis elle se tut, secoua la tête, tira sa jupe sur ses genoux, les jambes jointes, les chevilles croisées, et reprit sa lecture.

Je notai qu'Hugo la guettait avec intérêt, son cigare vissé entre les lèvres.

Mais le caractère primesautier de Manon lui interdisait les longues bouderies et soudain, comme si une pensée l'avait amusée, nous la vîmes sourire dans le vide, puis elle se mit à rire franchement.

– Je vous l'ai dit, je ne supporte pas l'alcool, quand j'ai bu, je n'arrête pas de faire des bêtises !

Nous eûmes encore droit à sa moue boudeuse de petite fille, mais elle ne nous en voulait plus. Pour faire la paix, je m'empressai de remplir nos verres avec ce qui restait dans le shaker.

Manon me menaça du doigt :

– Mais je vais être encore plus soûle, Pierre !

– Ta femme a raison, dit Hugo. Est-ce bien raisonnable ?

Quand on ne supporte pas l'alcool, il faut savoir s'arrêter.

Elle le dévisagea d'un air contrarié. De quoi se mêlait-il ?

– Oh, après tout, fit-elle, on ne vit qu'une fois !

– Très juste, Auguste ! bouffonna Hugo, ce qui lui valut un haussement d'épaules de Manon.

Nous portâmes nos verres à nos lèvres, en nous surveillant mutuellement. L'angoisse qui me serrait le cœur me rappelait celle de l'affût, quand nous chassions la palombe. D'un instant à l'autre, il allait y avoir ce grand bruissement d'ailerons affolés, et il faudrait épauler... Mais qui était la palombe, ce soir-là ? J'étais ivre, Manon devait l'être encore plus que moi... Mais pas Hugo ! Animal à sang froid, il poussait ses pions.

– Ainsi, vous avez eu des amants, quand vous étiez jeune fille, Manon ?

Elle leva les yeux sur lui, attendant la suite, qui ne vint pas. Alors :

– Mais bien entendu ! fit-elle. Comme toutes les filles de mon âge !

Hugo voulut alors savoir quel genre d'amants ; et à quel âge elle avait commencé. Elle le renseigna d'un ton amusé. Ils s'exprimaient sur le ton de la conversation, comme si tout cela était parfaitement anodin. Et en somme, ne l'était-ce pas ? Tout en parlant, Manon grignotait des amandes salées avec les gestes menus d'un écureuil. Elle avait été dépucelée par un camarade de classe, à l'âge de quinze ans, au cours d'une surprise-partie. Puis elle avait eu les aventures habituelles d'une collégienne délurée. Une liaison avec un étudiant. Une cou cherie sans lendemain avec un professeur. Deux ou trois amourettes de vacances avec des maîtres nageurs. Elle m'avait déjà raconté tout ça, je n'écoutais que d'une oreille, plus attentif à ses intonations qu'à ses paroles. Quand elle se tut :

– Je vois, fit Hugo, d'un ton vaguement méprisant. Rien de bien méchant, en somme. Des broutilles. Finalement, vous étiez quasiment vierge en épousant Pierre. Je n'appelle pas ça des amants, des partenaires de touche-pipi, tout au plus... avec qui vous faisiez des travaux pratiques d'éducation sexuelle...

Manon parut mortifiée. Et tout à trac, elle nous informa qu'elle avait quand même eu une liaison de plusieurs mois avec un homme marié ; un homme de mon âge. Ils venaient de rompre quand j'avais fait sa connaissance. De celui-là, jamais elle ne m'avait parlé ! Comme je lui en faisais la remarque (au grand amusement d'Hugo), elle me dit que cela lui était sorti de l'esprit. En fait, il n'avait pas été question d'amour, entre elle et ce type, mais d'un « attachement purement sensuel ». Pendant que je digérais l'information, elle brossa à grands traits les circonstances somme toute banales de sa dernière liaison. Il s'agissait d'un ami de son père, elle l'avait connu toute petite, il la prenait sur ses genoux, et puis, elle avait grandi...

– Vous savez ce que c'est... il était toujours à la maison, je ne me méfiais pas. Un été, sa femme et lui sont venus passer leurs vacances dans une villa que nous avions sur la Côte... J'étais court-vêtue... il avait toujours les yeux où il ne fallait pas... J'étais disponible...

Elle eut un geste évasif et se tut, les yeux noyés dans ses souvenirs. Hugo m'observait avec un large sourire.

– C'est de l'histoire ancienne, fit Manon en revenant parmi nous.

Maintenant, je suis grande, je suis une femme mariée, et je n'accorde plus mes faveurs qu'à mon adorable petit mari !

Le petit mari émit un grognement bougon :

– Je ne vois pas en quoi vos frasques d'adolescente peuvent intéresser Hugo !

Manon en resta bouche bée.

– Voyons, ne te fâche pas, Pierre ! me taquina Hugo. Tu devrais remercier le ciel d'avoir épousé une femme libérée !

– Vous ai-je contrarié, chéri ? se récria Manon. Oh, je suis désolée... Je vous avais bien dit qu'il ne fallait pas me faire boire ! C'est cette saleté de cocktail... (Elle prit ses joues dans ses mains.) J'ai encore parlé à tort et à travers, comme la bécasse que je suis !

– Mais non, fis-je. Mais non... vous avez bien fait, surtout ne perdez jamais votre spontanéité !

Du coup, je me sentais ridicule. Est-ce pour me faire pardonner que je suis allé l'embrasser ? Elle me tendit les bras en faisant la moue, pour mendier le baiser de paix, comme chaque fois que nous avions frôlé une dispute. Pourquoi ne me suis-je pas contenté de la prendre dans mes bras ? Pourquoi suis-je passé derrière son fauteuil, pourquoi l'ai-je renversée en arrière ? Je le sais, maintenant, alors que j'écris ces lignes : c'était pour qu'Hugo voie ma bouche écraser celle de ma femme, qu'il voie saillir ses petits seins alors que sa taille flexible pliait à la renverse entre mes bras... et qu'il en crève de jalousie. Imbécile que j'étais ! Triste connard ! Sous la mienne, la bouche chaude de Manon s'ouvrit comme un fruit mûr et tout de suite je pus savourer la fraîcheur de sa langue. Une piquante odeur de sueur montait de ses aisselles, comme quand nous faisons l'amour. Manon transpirait toujours quand elle était excitée. Je pus ce soir-là vérifier qu'elle l'était vraiment : pendant que ses mains caressaient tendrement mon visage, sa langue opéra entre mes lèvres un va-et-vient espiègle.

– Vilain mari, bredouilla-t-elle, en portant une main languide à sa bouche humide, vous m'avez enlevé mon rouge à lèvres. Est-ce qu'on donne ce genre de baiser à sa femme devant un étranger ? Que va penser votre ami ?

– Que cette crapule a bien de la chance, laissa tomber Hugo en soufflant vers nous la fumée pestilentielle de son cigarillo. Soit dit en passant, je vous signale que lorsque ce soudard vous a renversée, j'ai encore entrevu vos cuisses ! Et je crois même que j'ai eu un aperçu de votre culotte !

Manon, que j'enlaçais toujours, penché par-dessus le dossier de son fauteuil, se contenta de rapprocher ses genoux en riant :

– Pas ma culotte, quand même ! Vous exagérez ! De quelle couleur est-elle ?

– Rose !

Manon émit un cri perçant.

– Mais c'est vrai ! Oh, je ne mettrai plus jamais cette jupe quand vous viendrez à la maison !

Je la sentais ployer dans mes mains qui lui tenaient la taille, au-dessus des hanches ; ma joue touchait la sienne. A quoi jouions-nous donc ? Moi, en tout cas, je jouais avec le feu. Et ce n'était pas seulement la faute des cocktails.

Sans le décider vraiment, je laissai mes mains remonter sur le buste de Manon. Sa joue moite se frotta amoureusement à la mienne et ses mains retombèrent comme deux perdreaux blessés sur les accoudoirs du fauteuil. Voyez, semblait me dire toute son attitude, je suis sans défense, Pierre. Je ne suis qu'une dinde qui a un verre dans le nez. Je ne sais plus ce que je fais. Faites bien attention, mon chéri ! Mais déjà j'avais ses petits seins aux pointes durcies sous les paumes. Manon tressaillit ; je sentis se crispier ses muscles, comme si elle s'apprêtait à bondir, indignée, hors de son fauteuil, mais tout de suite, son corps s'affala, et elle allongea les jambes devant elle, ses chevilles nouées l'une à l'autre.

– Mais que faites-vous, enfin, s'offusqua-t-elle. Pierre !

Nous ne sommes pas seuls !

Ses mains s'appliquèrent sur les miennes ; leur paume était brûlante, les doigts tremblaient, j'avais son souffle dans l'oreille. Il était clair qu'elle attendait... Mais quoi, exactement ? Cette pensée m'affolait...

Pourquoi n'en suis-je pas resté là, ne me suis-je pas contenté d'embrasser une nouvelle fois Manon avant de regagner mon siège ? Pourquoi ai-je éprouvé le besoin de faire le malin ?

– Et si nous les lui montrions une bonne fois, vos jambes, ma chérie, m'entendis-je dire, puisqu'il n'arrête pas d'en parler ?

Les ongles de ma femme s'enfoncèrent dans mes mains.

– Vous croyez ? s'écria-t-elle d'une voix qu'un rire nerveux faisait chevroter. Oh, vous ne feriez quand même pas une chose pareille ?

Sa joue s'écrasait sur la mienne ; elle respirait très vite et je sentais ses petits seins fermes monter et descendre sous mes mains, m'agaçant la paume de leur bec élastique.

– T'es pas cap ! me défia Hugo, en soufflant une bouffée de fumée.

– Pas capable ?

Libérant les seins de Manon, mes mains s'emparèrent de l'ourlet de sa jupe.

– Pierre ! cria-t-elle.

Mais elle ne fit rien pour m'empêcher de retrousser l'étoffe de tweed sur ses cuisses, dont la blancheur nacrée se montra, au-dessus des bas noirs.

Je vis un frémissement durcir les méplats du visage d'Hugo qui retira lentement son cigare de ses lèvres. Manon avait tourné la tête et nichait sa figure dans mon cou. Dans le mouvement qu'elle avait fait, ses chevilles

s'étaient décroisées et maintenant ses cuisses se trouvaient séparées. Je sentais son souffle précipité battre contre ma peau ; j'eus comme un vertige, accompagné d'un délicieux sentiment de puissance... et je bandai d'une façon démentielle, derrière le fauteuil de rotin.

– Alors, fis-je, d'une voix que je m'efforçais de rendre frivole, comment les trouves-tu, Hugo, les cuisses de ma femme ?

Manon s'était raidie ; elle attendait la réponse d'Hugo.

– Très sensuelles... laissa-t-il tomber. Je n'aurais pas cru.

C'est une fausse maigre !

Manon se relâcha, avec un petit rire énervé, et m'embrassa dans le cou. Ses mains avaient repris possession des miennes, qui tenaient toujours sa jupe retroussée ; mais elle s'abandonnait toute. Fut-ce son attitude qui me poussa à aller encore plus loin ?

– Et si on lui montrait votre culotte, maintenant ? demandai-je à Manon. Il l'a déjà vue, non ? Elle est vraiment rose ?

Ses dents me mordillèrent le cou pour me punir, puis sa langue me lécha, pour se faire pardonner. J'avais l'impression qu'elle n'était plus qu'un petit animal énervé, au corps frémissant.

Vous ne feriez pas ça, quand même ! cria-t-elle quand je me remis à remonter sa jupe.

– Il l'a fait ! Il l'a fait ! trépigna-t-elle. Oh, Pierre ! Scélérat que vous êtes !

Ses ongles s'étaient plantés féroceement dans ma peau. Mais pourquoi dans ce cas ses cuisses restaient-elles aussi commodément entrouvertes ? Penché par-dessus son épaule, je pouvais voir ses bas sombres, la blancheur laiteuse de la peau entre les attaches mauves du porte-jarretelles et le triangle bombé, rose bonbon de son slip. En face de nous, Hugo devait en voir bien davantage !

– Vraiment, vous exagérez, tous les deux ! piailla Manon, en me griffant (mais sans exagération), tandis que ses cils comme les pattes légères d'un insecte battaient contre ma joue.

Elle ne cachait plus sa figure contre moi, maintenant, et fixait ouvertement Hugo en souriant avec gêne. Les reflets luisants de sa bouche humide que je voyais de profil me firent alors penser à la chair d'une pêche mûre, et par association au fruit charnu qui mûrissait entre ses cuisses et dont Hugo pouvait contempler le renflement triangulaire comprimé par la culotte.

– Après tout, fit Manon (et elle cessa de me griffer les mains) si ça vous amuse, rincez-vous l'œil autant qu'il vous plaira ! Vous n'êtes que deux sales garnements, deux collégiens vicieux ! D'ailleurs, ma culotte est parfaitement décente... c'est une culotte anglaise... Je l'ai achetée à Londres !

Sa volubilité me renseigna : elle avait choisi de jouer les idiotes pour feindre de ne pas voir le précipice au bord duquel nous nous aventurons.

– Elle n'est absolument pas transparente, affirma-t-elle, c'est du jersey !

– C'est très moulant, le jersey, fit Hugo.

Manon poursuivit, comme s'il n'avait rien dit :

– A la plage, on en montre bien davantage !

– Mais on n'a pas de bas, à la plage, fit remarquer Hugo.

Les bas, surtout noirs, comme les vôtres, très vaporeux, à travers lesquels on voit la blancheur de la chair, ça change tout... Les bas ont une connotation fortement érotique !

Manon haussa les épaules.

– Si encore c'était un string, gazouilla-t-elle... ou un slip en dentelles, je comprendrais... votre émoi, messieurs ! Ce serait différent... mais du jersey !

Était-ce une raison pour ne pas refermer les cuisses ? Et si je la déculottais, se laisserait-elle faire ? Une bouffée de sang me brûla les joues et mes genoux tremblèrent... Que m'arrivait-il ? Je me ressaisis à temps et me redressai. Manon (avait-elle perçu mon revirement ?) se retourna et me jeta un coup d'œil inquiet. Que lut-elle dans mes yeux ? Les siens s'agrandirent, vivement, elle rabaissa sa jupe. Elle avait tout à coup l'expression penaude d'une gamine prise en faute.

– Qu'avez-vous, Pierre ? demanda-t-elle d'une voix alarmée. Vous êtes tout pâle ! Qu'avez-vous, mon chéri ?

– Il a, fit Hugo en se levant, qu'il se sent con, voilà ce qu'il a ! Je crois qu'il est temps que je m'en aille, chère amie, avant qu'il ne se conduise encore plus sottement... Parti comme il est, il serait capable de vous déculotter !

Il balança son cigarillo dans le jardin.

– Oh, quand même pas ! s'esclaffa Manon sans me quitter des yeux. Vous dites des bêtises ! Jamais mon petit mari chéri ne ferait une chose pareille !

Je vidai mon verre d'un coup et me levai à mon tour. Manon nous imita, avec une grimace contrite. Affectant de ne plus s'intéresser à elle, Hugo me flanqua une bourrade.

– Tu t'empâtes, me dit-il. Tu as besoin de faire des abdos.

Je te verrai au club, demain ?

– Peut-être, je ne sais pas encore.

J'avais hâte qu'il déguerpisse pour m'expliquer avec Manon.

– Et vous, Manon, vous vous inscrirez ?

En un éclair, j'entrevis Manon pédalant sur une des scintillantes machines chromées du club, ses petites fesses provocantes moulées dans un indécent collant de danseuse couleur chair. M'efforçant de dissimuler ma contrariété,

je sonnai la bonne. Toni arriva, portant l'imperméable mastic d'Hugo, qu'elle l'aida à enfiler. Hugo s'inclina pour déposer un baiser sur la main de Manon qui eut un petit rire saugrenu puis se laissa retomber dans son fauteuil. Je le raccompagnai au portail. Nous fîmes quelques pas sans parler. Je sentais qu'il m'épiait.

– Ne fais pas cette gueule, me dit-il, avoue que tu l'as cherché !

Je gardai le silence.

– Et ne sois pas de mauvaise foi, mon salaud, reconnais honnêtement que ça t'a au moins excité autant qu'elle, de me montrer ses cuisses ? Et que tu m'en aurais bien montré davantage... si vous n'étiez pas mariés !

Je ne protestai pas.

– Tu penses toujours que c'est une chienne ? demandai-je d'une voix blanche, en ouvrant le portail.

Son regard m'étudia pensivement. Nous venions d'entrer dans l'ombre des marronniers.

– Mais non, fit-il sans sourire, et il m'envoya une nouvelle bourrade. Tu l'as entendue ? C'est une femme libérée. (Il eut un petit rire désagréable.) Elle porte des culottes de jersey !

Nous ne dûmes plus rien jusqu'à ce qu'il monte dans sa voiture. J'attendis qu'il démarre pour rentrer dans le jardin, et c'est alors que je surpris l'expression à la fois apitoyée et sarcastique de la jeune bonne. Elle était venue jusqu'au portail, dans son ridicule accoutrement de soubrette de vaudeville. Rougissant jusqu'aux oreilles en croisant mon regard, elle tourna les talons. Qu'avait-elle entendu ? Et surtout, qu'avait-elle deviné ? Je regardais son arrière-train rebondi se dandiner avec insolence sous son jupon noir. Portait-elle des culottes de jersey, elle aussi ? Pour la première fois, depuis mon mariage, je me surpris à m'intéresser aux dessous d'une autre femme que la mienne.

La Rose et le Papillon

De retour sous la tonnelle, je constatai que Manon avait repris sa moue boudeuse. Elle avait déployé le magazine idiot de Toni sur ses genoux et ne leva pas les yeux quand je transvasai dans le mien le contenu du verre qu'Hugo n'avait pas fini. Pourtant, comme j'y trempais mes lèvres, je vis qu'elle me surveillait sous ses cils.

– Vous n'allez pas faire la tête, en plus ! attaquait-elle. Vous savez pertinemment que je deviens idiotte quand j'ai bu !

Elle balança rageusement le magazine sur la table.

– Enfin, Pierre, ne renversons pas les rôles ! C'est vous (elle pointa un doigt accusateur sur moi) qui lui avez montré ma culotte ! Ce n'est pas moi !

– Vous m'accorderez, chérie, que vous ne m'avez pas opposé une résistance bien farouche ?

Elle ouvrit grand les yeux, puis se mit à rire malgré elle.

– Mais enfin, n'êtes-vous pas mon seigneur et maître ?

Moi, je ne suis qu'une faible femme ! Une sotte ! J'obéis ! Je fais ce que vous me dites de faire !

Sa moue se reforma et un de ses petits pieds frappa le sol.

– J'ai voulu vous faire plaisir, faisant violence à ma pudeur, et voilà le résultat ! J'ai cru que c'était comme au Lido !

Cette allusion alluma une bouffée de désir dans mon ventre ; je sentis ma verge durcir. Au Lido, après que j'eus obtenu qu'elle se promène les seins nus, sur la plage privée de l'hôtel, devant trois vieux Anglais congestionnés comme des dindons, nous avions été si émoustillés par leur convoitise que nous avions dû monter dans notre chambre.

– Vilain, avait répété Manon, se vautrant toute nue sur le lit, écartant les cuisses avec une impudeur charmante pendant que je léchais le mélange de mouille et d'huile solaire qui coulait entre ses fesses, vilain mari qui montrez mes nénés à tout le monde !

– Ne faut-il pas les faire bronzer ? objectais-je entre deux coups de langue. Toutes les femmes se baignent les seins nus !

– Vous vous en fichez bien, qu'ils bronzent ! Ce que vous vouliez, c'était exciter ces sales types !

– Mais, vous aussi, ça vous a remuée, Manon ! lui dis-je en l'enfilant.

Comme elle m'avait alors englouti ! Avec quelle avidité animale ses cuisses s'étaient nouées derrière mes reins !

– Bien sûr que ça m'a excitée ! Croyez-vous que je suis en bois ?

Nous avions souvent reparlé, par la suite, de ce qu'elle avait éprouvé en voyant les yeux avides des Anglais dévorer sa poitrine. Chaque fois que nous avions abordé ce sujet, ça s'était terminé de la même façon.

– Je me fiche bien de votre imbécile d'ami, cria-t-elle ce soir-là, sous la tonnelle. Pour moi, il n'avait pas plus d'importance que les abrutis du Lido ! C'est vous que je voulais exciter, lui ne comptait pas !

Fallait-il la croire ? Elle lui avait quand même montré sa culotte. Est-ce que cela l'avait titillée ?

– Pourquoi avez-vous fait ça, chéri ? demanda-t-elle.

Pourquoi m'avez-vous touché les seins devant lui ? Pourquoi lui avez-vous montré mes cuisses ?

Il m'agace, il croit que toutes les femmes sont prêtes à lui tomber dans les bras !

– Vraiment ? Eh bien, je vous rassure tout de suite, il n'est pas du tout mon genre !

Elle me prit mon verre des mains et but une gorgée.

– Je vais connaître vos pensées, gloussa-t-elle, vilain vicieux que vous êtes : j'ai bu dans votre verre.

– Les miennes ? Ou celles d'Hugo ? C'est son cocktail que nous buvons !

– Je me fiche bien des pensées de ce tordu ; ce sont les vôtres qui m'intéressent.

Elle avala une deuxième gorgée et me rendit le verre. Ses yeux se perdirent dans le jardin.

– C'était vraiment très embarrassant, Pierre, me dit-elle en baissant la voix, vous savez, quand vous avez retroussé ma jupe... Mettez-vous à ma place, chéri, je ne savais vraiment pas comment me comporter. Je n'osais pas vous rembarrer, ça vous aurait humilié devant lui... d'autre part... de quoi avais-je l'air ?

Se détachant des azalées, ses yeux revinrent sur moi. Etait-ce un hasard, je m'étais installé dans le siège qu'avait occupé Hugo, juste en face d'elle.

– Et si je n'avais pas eu de culotte ? me lança-t-elle. Vous vous rendez compte ?

– Vous m'auriez quand même laissé retrousser votre jupe ?

Elle piaffa, et repoussa ses cheveux qui tombaient devant ses yeux.

– Que vous êtes bête ! Bien sûr que non !

Nos yeux se croisèrent. Je la vis rougir lentement et ses genoux s'écartèrent d'une façon à peine perceptible.

– Ce n'est pas Hugo qui se trouve en face de vous, maintenant, lui dis-je, c'est votre mari...

Elle m'interrogea du regard, mais je lus dans ses prunelles dilatées qu'elle savait déjà ce que j'allais lui demander. J'avalai une gorgée de cocktail.

– Vous pourriez décroiser vos cuisses comme vous avez fait devant lui, et vous les recroiseriez dans l'autre sens...

Seulement, comme je suis votre mari, moi... vous prendriez vraiment tout votre temps.

Ses paupières battirent, elle jeta un rapide coup d'œil vers la maison. Nous pouvions voir par la fenêtre la bonne dresser la table, dans le living.

– Oh, Pierre, vous allez me pervertir, vous savez ?

Elle se cala confortablement contre le dossier de rotin.

– Vous jouez à l'apprenti sorcier, Pierre ! Vous allez faire de moi une dévergondée !

Elle me menaça du doigt, puis sa main retomba mollement sur l'accoudoir... et son genou se releva.

– Vous allez me donner de vilaines habitudes !

Je vis fuir sous sa jupe les reflets anthracite de ses bas, de moins en moins sombres au fur et à mesure que la courbe de la cuisse s'élargissait ; quand la chair nue se montra, tout en haut, ma gorge se serra ; ma verge était aussi dure qu'un morceau de bois.

– Je suis quand même votre femme, Pierre, minauda Manon en soulevant son pied de terre.

Et je vis alors niché dans l'entrecuisse le renflement triangulaire du pubis sous le jersey rose de la culotte.

– Pas une de ces petites salopes auxquelles vous êtes habitué, cria-t-elle d'une voix aigrelette.

Ses cuisses formaient maintenant un angle obtus, un de ses genoux s'était complètement replié ; elle fit pivoter cette jambe-ci et posa sa cheville sur l'autre genou. Sa culotte, tirée sous elle par le mouvement des fesses, lui moulait si étroitement la motte qu'un sillon vertical s'y creusa.

– Voilà, murmura-t-elle, vous êtes content ?

Lentement, la jambe repliée se déplaça, et ses cuisses se touchèrent. Elle eut un léger soubresaut et abaissa ses paupières. Je laissai s'enfuir l'air emmagasiné dans mes poumons. Sans ouvrir les yeux, Manon ébaucha un sourire ambigu. Toni vint sur le seuil de la porte-fenêtre, nous jeta un coup d'œil, puis rentra dans le living.

– Je vous ai excité, Pierre ?

Elle me regardait fixement, le visage empourpré ; je fis signe que oui.

– Moi aussi, mon chéri, ça m'a fait quelque chose ! avoua-t-elle. Je crois bien que je suis toute mouillée.

– Montrez.

Elle regarda vers la maison et décroisa ses jambes ; puis ses cuisses s'écartèrent et, en faisant la moue, elle retroussa sa robe tout en haut. D'un doigt, elle écarta sa culotte pour m'exhiber sa fente humide. Ses yeux coururent à mon visage, et elle fit entendre son petit rire sale. Entre les poils mouillés, les petites lèvres gonflées de sang par l'excitation étaient érigées, le vagin béait. Un filet de mucosité en coulait, qui scintillait entre ses fesses. Je quittai mon siège et m'agenouillai devant elle.

– Attention ! dit-elle à voix basse, en tirant sa culotte de côté pour découvrir intégralement l'entaille rose.

– Cette fille est discrète, ne craignez rien. Elle sait que nous sommes des nouveaux mariés, c'est la première chose qu'on a dû lui dire à l'agence de placement.

Du coup, Manon se laissa aller dans son fauteuil.

– Regardez comme je suis vilaine, mon chéri, chuchota-t-elle, en faisant bâiller son sexe des deux mains, vous allez me dépraver, Pierre ! Je deviens de plus en plus cochonne, vous ne trouvez pas ?

Elle était dans un état d'excitation incroyable. Était-ce seulement parce qu'elle s'exhibait devant moi ? Pour en avoir le cœur net, je posai un baiser sur son con. Elle gémit d'une voix énervée et me prit brutalement par la nuque pour m'écraser le visage contre la chaude ventouse.

– Pierre ! Pierre... Oh, chéri !

Je parvins à me dégager, non sans peine (elle était presque hystérique).

– Calmez-vous, Manon. Faisons, voulez-vous, comme si vous étiez vraiment une garce ?

Elle abaissa sur moi un regard égaré. Du bout d'un doigt, je lui taquinai le clitoris.

– Au lieu de votre mari, imaginez qu'il s'agit d'un autre homme... Hugo, par exemple ?

– Encore lui ? fit-elle, en frappant du pied (mais je sus que j'avais capté son attention).

– Vous recommenceriez le même petit jeu de scène, mais sans culotte, cette fois ; et vous m'appelleriez... Hugo !

– Oh, je ne pourrais jamais ! (Elle secoua la tête farouchement.) Jamais ! Je n'ai aucune envie de penser à ce type !

Surtout sans culotte ! Vous devenez vraiment trop pervers, Pierre !

Je retournai m'asseoir et ramassai le magazine. Je ne fis que le parcourir. J'étais accablé par ce torrent de niaiseries. Comment Manon, qui avait un certificat de licence en lettres modernes, pouvait-elle lire de pareilles inepties ? Puis je me souvins que le magazine appartenait à la jeune bonne, et mes pensées se tournèrent vers elle. Comment s'appelait-elle déjà ?

Toni ! Je vous demande un peu ! Cette fille devait être particulièrement

idiote. Mais elle avait tout d'un sacré numéro. Un discret bruissement d'étoffe me tira de ma rêverie. Levant les yeux, je surpris Manon qui se déculottait. J'eus le temps de voir la tache sombre des poils quand elle replia un genou et mes tempes devinrent chaudes. Elle me tira la langue et referma vivement les cuisses. Froissant sa culotte en boule, elle fit la moue et me la jeta au visage. Je l'attrapai au vol et y enfouis mon nez. Délicieuse *odor di femina*, je donne pour toi tous les parfums de l'Arabie.

– Vous êtes quand même un beau salaud ! dit-elle.

Elle se pencha vers la table et prit une olive qu'elle mit entre ses dents. Ses yeux me surveillaient. Saisissant sa jupe par l'ourlet, elle la fit remonter coquettement à mi-cuisses, puis s'adossa au fauteuil et laissa son regard se noyer dans le jardin. Elle demeura ainsi un assez long moment, avachie, comme perdue dans une rêverie. Je pouvais voir la chair blanche des cuisses au-dessus des bas, mais sa jupe maintenait encore la région poilue dans l'ombre. Puis Manon tendit une jambe devant elle, comme pour vérifier que son bas n'avait pas filé. Tout en prenant la précaution de protéger son sexe d'une main pudique, elle fit remonter sa jupe tout en haut et reposa son pied à terre. L'espace de quelques instants, elle resta ainsi, troussée jusqu'au ventre, les cuisses ouvertes, les yeux fixés sur le fond du jardin, la toison bouclée de son pubis emprisonnée dans sa main repliée en coque, le doigt du milieu posé sur l'anus.

– Vraiment, fit-elle, comme si elle s'était parlé à elle-même, les hommes sont dégoûtants !

Ses yeux maussades m'effleurèrent et sa main cessa de la cacher pour descendre sur un des genoux ; avec une froide décision, elle écarta les cuisses, et la large corolle se déploya, rose et luisante, dans l'écusson de poils sombres. Démentant le flegme cynique qu'elle s'efforçait d'afficher en prenant cette pose quasi gynécologique, une rougeur brutale inonda ses joues et je vis frémir sa lèvre inférieure. J'attendais, retenant mon souffle ; mon cœur battait si fort que ses battements résonnaient sous mon crâne.

– Vraiment, Hugo ! me lança-t-elle, vous me faites faire de ces choses ! Si mon mari le savait ! Pauvre Pierre ! Lui qui a tellement confiance en moi !

– Il n'y a aucune raison qu'il le sache, répliquai-je, si nous savons mener notre barque !

Instantanément, je vis une contraction minuscule animer les succulents replis de chair humide, à l'orée du vagin, et une larme de mucosité perla entre les nymphes dressées.

– Ce jeu est idiot, chéri, soupira Manon. C'est de vous que j'ai envie ! Venez... Pierre, venez... mettez votre bouche ici...

Elle me fit la moue et désigna du doigt son clitoris en érection ; puis, avec un sourire somnolent, elle le taquina distraitemment, comme quelqu'un qui se gratte sans y penser.

J'aime tellement la façon dont me vous sucez, Pierre. Aucun de mes amants ne m'a léchée aussi bien que vous...

– Hugo ! lui lançai-je alors. Hugo, pas Pierre ! Vous vous exhibez à Hugo. Mais cette fois, vous n'avez plus votre culotte ! Moi, Pierre, je suis allé à la cuisine chercher des glaçons...

– Et j'en ai profité, c'est ça ? demanda Manon, d'une voix blanche. Pour qui me prenez-vous ? Vous avez vraiment une fière idée de moi !

Mais elle gardait les cuisses bien écartées.

– Ce n'est qu'un jeu, voyons, chérie.

– Mais ce jeu vous excite, Pierre !

– Pas vous ?

Les yeux de Manon devinrent flous. Puis elle eut un imperceptible haussement d'épaules, fit entendre un rire agacé, et me tira la langue. Je consentis alors à revenir près d'elle. J'embrassai le dos de sa main qui gisait sur le bas noir, au-dessus du genou. Les effluves de son sexe chatouillèrent mes narines.

– Mais puisque nous nous aimons, Manon ?

Elle me caressa les cheveux de son autre main et avança son bassin, en rampant sur le siège. Tout l'intérieur de son con se déployait sous mes yeux.

– Ce n'est pas une raison ! Vous finirez par me mettre des idées dans la tête ! Mon petit mari est un débauché ! Un Valmont de sous-préfecture !

Un spasme fit frémir les muscles de ses cuisses et son vagin béat comme la bouche d'une carpe.

– Mangez-moi la chatte, chéri.

– Faites sortir votre bouton.

– Comme ça ?

Elle fit saillir le nodule cramoisi entre ses deux index qu'elle tirait vers le haut, déformant la partie supérieure de son con. J'y déposai un minuscule baiser.

– Oh, Pierre, s'extasia Manon. Pierre, Pierre ! Quel voyou vous êtes ! Vous aimez ça, regarder ma petite fente, hein, mon vilain mari ?

Une fois de plus, le jeu nous entraînait dans ses méandres et à partir de ce moment, nous oubliâmes (ou feignîmes d'oublier) qu'il avait été déclenché par Hugo.

– Si vous écartiez un peu les petits rideaux roses, Manon chérie ?

– Ces rideaux-là, vilain mari ? Comme ça ?

– Encore plus... Il faut que vous soyez parfaitement obscène, mon amour...

Du bout des doigts, Manon s'éventra ; le visage en feu, elle remonta un genou en se vautrant sur ses fesses, pour accroître l'impudeur viscérale de sa pose ; une lueur égarée dansait dans son regard.

– Votre petite femme est-elle assez vicieuse, Pierre ?

– Elle serait tout à fait vicieuse, si elle...

Je fis bouger mon doigt sous son nez. Elle eut un petit rire enroué et secoua la tête :

– Oh, je ne peux pas faire une chose pareille, vilain mari ! Non, non, non ! Pas question ! Même les femmes très dévergondées ne font pas ça devant leur mari !

Les coins de sa bouche s'affaissèrent.

– Mais vous... faites-le-moi... j'aime bien quand vous le faites, Pierre !

– Avec le doigt ou avec la langue ?

– Les deux ! Vilain papillon que vous êtes, venez vite, me supplia-t-elle, venez butiner votre rose...

Elle s'écarquillait, déformant les grandes lèvres en les tirant vers son ventre pour propulser hors d'elle la pulpe des muqueuses.

– Regardez comme j'ouvre bien mes pétales pour vous... haleta-t-elle, faisant avancer ses fesses au ras du siège pour s'offrir à ma bouche. Butinez-moi, vilain papillon !

Elle ne put retenir une plainte étouffée quand ma langue pénétra en elle. Ses griffes se plantèrent dans ma nuque. J'emplis ma bouche de toute sa vulve.

– Oui, bouffez-moi la chatte, Pierre ! Soyez bien vulgaire, votre petite femme est une salope, vous savez ! Vous la prenez pour une perruche, mais c'est une vraie salope !

Mais à ce stade, elle était trop excitée pour se contenter de ma langue.

– Votre gros dard, Pierre, mettez-moi votre dard. Enfilez-le dans mon trou ! Vite, vite, ça presse !

J'ouvris mon pantalon et m'avançai sur les genoux. Elle releva les jambes, déposa ses mollets sur mes épaules, puis glissa sur son échine pour bien m'absorber, et ses talons frappèrent mon dos. Dès que je fus dedans, elle se pendit à mon cou, noua ses jambes autour de ma taille et se cambra dans son fauteuil pour m'aspirer.

– Pierre, gémit-elle. Oh, comme vous me baisez bien, mon chéri ! Vous êtes si pervers, Pierre !

Les muscles de ses cuisses se contractaient, me broyant les côtes, elle me léchait goulûment le visage. Ses yeux grands ouverts étaient vitreux, comme aveuglés. Je plongeais en elle avec une rage démente ; affolée, elle se mit à pousser des petits cris hébétés puis elle se renversa toute, levant haut les jambes, en criant :

– Oh oui, Pierre, Pierre ! Oui !

Son visage défiguré par le plaisir se renversa dans mes mains. Dieu, qu'elle était belle ! Comme j'aimais cette folle ! Pourquoi ai-je pensé alors

au mot d'Hugo. Une chienne, avait-il dit. Aveuglée par la montée de l'orgasme, Manon me fixait sans me voir. Même si c'est une chienne, pensai-je, je m'en fiche ! C'est ma chienne à moi ! Et je redoublais de hargne, dans l'attente du moment où ses dernières résistances céderaient, ce n'était plus elle que je baisais, mais toutes les femmes de la terre, dont les cris me perçaient les tympans.

– Voilà, voilà, je les apporte ! chevrota alors une voix irritée. Pas la peine de crier comme ça !

Absurde réflexe de peur, je me dégageai de Manon et me retournai.

Pourquoi diable se sent-on coupable quand on nous surprend à faire l'amour ? Et avec sa propre femme, en plus ! Absurde apparition dans son tablier de dentelle, Toni s'avançait dans l'allée. Ses yeux s'arrondirent de stupeur en voyant mon sexe dressé.

– Je croyais que Madame voulait des glaçons !

Elle me tendit le seau à champagne. Etait-elle idiote à ce point ? Une rougeur soudaine lui enflamma la figure ; lâchant le seau dont les glaçons se répandirent sur le gazon, elle porta une main à sa bouche et détourna les yeux. Ce fut pour découvrir le sexe béant de Manon. Folle de frustration, celle-ci se mit à l'injurier.

– Mais j'avais cru que Madame m'appelait ! cria la jeune bonne en s'enfuyant. On prévient les gens, au moins, quand on fait ça !

Désarmée, Manon fut prise par le fou rire.

– Quelle conne ! fulmina-t-elle. Mais d'où sort donc cette gourde ? On prévient les gens ! Vous avez entendu ça ?

Puis elle aperçut ma queue érigée, toute luisante de mouille, et le fou rire la reprit. Elle riait encore, en me suçant, et je sentais ses petites dents me mordiller malgré elle, quand j'éjaculai enfin dans sa bouche.

Le lendemain, je me rendis au Club pendant que Manon s'installait et que la bonne et elle liaient connaissance. Je fis une demi-heure de mise en forme avec un moniteur, puis je me rendis au sauna où je retrouvai Hugo et Charly Garnier. Nous parlâmes de choses et d'autres et Hugo s'abstint de prononcer le nom de ma femme. Ce ne fut pas le cas de Charly qui mit les pieds dans le plat avec sa discrétion habituelle :

– Alors, mon salaud, il paraît que tu t'es déniché une jeunette ? C'est bien d'avoir du fric, quand même, ça aide ! On peut se payer des petites pintades !

Il me donna une petite tape sur l'estomac. J'avais un peu abusé de la cuisine italienne, moi aussi.

– Eh oui, ça fait oublier bien des choses, pas vrai ?

Entre Charly et moi, depuis le collège, avait toujours existé une sourde rivalité.

– Ta femme n'est pas mal non plus, lui envoyai-je. Elle drague toujours

les petites filles ? Je ne sais plus qui m'a dit qu'il l'avait vue sur la berge du Lot, avec une minette ! Et qu'elles se roulaient des pelles à faire rougir un camionneur !

L'été précédent, Madelon, la femme de Charly, une pâle pécore antipathique qui tenait une boutique de mode sur la place Lafayette, avait eu de notoriété publique (c'est l'inconvénient des petites villes, tout le monde est au courant de tout) une liaison mouvementée avec une adolescente que ses parents avaient fini par expédier en pension, à Agen.

Feignant d'être beau joueur, Charly se marra.

– Tu comptes la mettre dans le circuit bientôt, ta mousmé ? Faut penser aux copains, Pierre.

– Laisse-lui le temps d'essuyer les plâtres, dit Hugo.

Cette conversation m'avait mis de mauvaise humeur et Manon s'en aperçut au premier regard, quand je la retrouvai ce soir-là, sous la tonnelle, avec un martini.

– Quelque chose vous a contrarié, chéri ?

– Mais pas du tout. Le sauna m'a un peu fatigué.

– Vous devriez faire attention, c'est mauvais pour le cœur.

Manon m'agaçait souvent quand elle s'inquiétait pour ma santé. Je repensai à l'allusion de Charly sur notre différence d'âge.

– J'ai rencontré Hugo, au club, il vous donne le bonjour.

– Ah bon ? Vous savez, Pierre, je ne veux pas jouer les petites épouses et régenter vos amitiés... permettez-moi quand même de vous dire que ce n'est pas du tout un ami pour vous.

Il est tellement vulgaire... On sent dès le premier regard que c'est un rustre. Tandis que vous, Pierre, vous êtes si délicat...

Délicat ! Encore un de ces compliments empoisonnés. Je pensai à la phrase de Charly : tu comptes la mettre bientôt dans le circuit ?

– Vous n'avez pas envie de jouer au papillon, Pierre ? susurra alors Manon. Moi, je ferais la fleur ? J'ai très envie de faire la fleur, mon chéri !

– Laisse-lui donc essayer les plâtres, avait plaisanté Hugo.

Je m'agenouillai donc pour les essuyer de ma langue.

Au cours des semaines qui suivirent, chaque fois que le nom d'Hugo survenait dans la conversation, je remarquai que les yeux de Manon reflétaient une certaine froideur. Quand je m'aventurais à lui en faire la remarque, elle s'excusait d'une voix bougonne.

– Je n'y peux rien, mon chéri. C'est une affaire de peau.

Ce type m'est profondément antipathique ! Il se montre si sûr de lui ! On sent qu'il n'a eu affaire qu'à des femmes faciles ! Mais que ça ne vous empêche nullement de le recevoir. Je saurai me montrer hypocrite, ne craignez rien.

De son côté, Hugo faisait épisodiquement une brève allusion à Manon.

– Tiens, j'ai croisé ta pimbêche, rue de Pujols ! On aurait dit qu'elle avait un parapluie dans le cul ! C'est tout juste si elle m'a dit bonjour !

Leur aversion mutuelle était telle que lorsque Manon me dit qu'elle avait envie de faire de l'équitation, ce fut moi qui insistai pour qu'elle s'inscrive au manège que dirigeait Hugo, juste à la sortie de la ville. Il fallut que j'insiste longuement.

– J'ai follement envie de faire du cheval, Pierre, j'ai toujours adoré ça, c'est la seule chose qui me manque pour être parfaitement heureuse... mais l'idée d'être en contact avec ce sale individu (j'avais fini par lui parler de la conversation que nous avons eue à son sujet) me répugne à un point tel... que je crois que je vais m'acheter une bicyclette. Après tout, c'est aussi bien...

– Ce n'est pas avec lui que vous serez en contact, Manon, mais avec les chevaux.

– Que vous êtes bête, chéri. Vraiment, Pierre, si je ne vous connaissais pas aussi bien, je croirais presque que vous voulez me pousser dans les bras de cet individu ! Pouah ! Je parie qu'il sent le crottin !

Elle finit néanmoins par se laisser convaincre.

– C'est un homme de cheval, me dit-elle au retour de sa première promenade en forêt. On ne peut pas lui retirer ça.

– L'ennui, c'est que ses pareils sont en général dotés par la nature d'un psychisme assez sommaire, et qu'ils ont tous une fâcheuse tendance à confondre les femmes et les juments. Mais je lui ai fait comprendre tout de suite que je ne mangeais pas de ce foin-là !

De son côté, Hugo me confia que Manon était une piètre cavalière :

– Elle tire trop sur les rênes. Mais on en viendra à bout, j'ai connu pire !

J'étais loin alors d'imaginer ce qui pouvait se passer au manège, et qu'elle avait déjà amplement mérité le sobriquet que les lads lui avaient attribué : « La chienne à cheval ».

Le Facteur

J'ai toujours été du soir. Avec Manon, ce fut dès le début une des causes de notre mésentente ; elle était du matin. Diaboliquement. Elle surgissait du lit aux premières lueurs de l'aube et courait à la douche. Cela me démoralisait.

– Debout, espèce de couleuvre ! criait-elle. Souviens-toi que nous avons loué le court pour la première heure !

Le tennis ! Qu'est-ce que j'ai pu les détester, nos parties de tennis matinales. Vous l'auriez vue bondir au filet, alors que je jouais mollement les crocodiles, tapi au fond du court, dormant encore à demi. J'ai pris le tennis en horreur, à cause d'elle. Aussi, quelle délivrance quand la fantaisie lui vint de faire du cheval ! Je pouvais à nouveau dormir tout mon soûl pendant qu'elle galopait en forêt.

Elle revenait, pimpante, les joues colorées, l'œil vif, avec juste une petite lueur narquoise au fond des prunelles. Me trouvant encore couché, à midi :

– Ce n'est pas un homme, que j'ai épousé, s'écriait-elle, en balançant sa cravache sur le lit, c'est une marmotte !

Certains jours, j'étais réveillé par sa bouche gloutonne.

– Nous allons faire durcir le bâton de guimauve, ma chère Manon !

A la sentir m'engloutir avec un si vorace appétit, comment aurais-je pu me douter qu'elle rassasiait ainsi les sales désirs que le frottement de la selle et les attouchements méprisants d'Hugo avaient allumés en elle ? Car souvent, désireux de l'entraîner dans de plus sordides débauches, il ne la baisait qu'à moitié, s'amusant de me la renvoyer insatisfaite, chargée de lascivité comme une bombe à retardement. Lentement, j'émergeais des limbes ; se réveiller, sucé par une bouche de femme, est une façon fort agréable d'entamer sa journée. Je n'avais pas encore compris que ce qu'elle aimait en moi, du fait de mon indolence matinale, c'était ma passivité. Dès que j'étais dur, j'entendais le double *zzzzouish* de ses fermetures Eclair. Elle s'était fait faire sur mesure des culottes de cheval avec des fermetures éclair sur les côtés qui s'enlevaient en un clin d'œil. Elle trouvait cela plus pratique ! *Zzzzzouishhh* !

Comment ai-je pu m'aveugler à ce point ? Evidemment, que c'était plus pratique. Mais qu'une femme aussi snob que Manon pût retirer son pantalon avant de monter en selle, et chevaucher cul nu, le sexe fendu frottant et

bavant sur le cuir, tandis qu'Hugo, en retrait sur son alezan, examinait d'un œil sarcastique les mouvements saugrenus que le galop imprimait à ses fesses d'adolescente, vous l'auriez imaginé, vous, à ma place ?

– On mouille sa selle, Manon ? se moquait ce fumier.

– Oh, vous êtes une brute ! Je vous déteste !

Mais elle la mouillait ! Et quand, arrêtant leurs chevaux, il venait s'en assurer, lui glissant la main dans les poils, il pouvait le vérifier à loisir. Les yeux vides, pendant qu'il fouillait son con en feu, ma femme se soulevait sur les étriers pour mieux le lui offrir.

– Vous pensez à Pierre, Manon ?

– Taisez-vous !

Et, tandis que du pouce il lui écrasait le clitoris, deux doigts gantés de cuir entraient brutalement en elle, la faisant suffoquer. Par la suite, quand elle fut bien à sa main, Hugo invitait deux ou trois de ses sinistres compères de partouze à se joindre à leur équipée matinale. Elle devait galoper cul nu, seule femme parmi tous ces hommes, et eux s'amusaient, avec de grands éclats de rire, à cravacher ses fesses si distinguées pour obtenir qu'elle se laisse enculer ou qu'elle les suce. Ce à quoi elle finissait inmanquablement par consentir. Après s'être pommadé les fesses à la novocaïne pour atténuer le feu des coups de cravache, elle les suçait à tour de rôle et se laissait enfilier au bord de l'étang, debout, enlaçant un arbre, en glapissant comme une chienne... Ah, elle pouvait avoir l'œil goguenard en me trouvant encore au lit au retour de ses orgies équestres.

Qu'est-ce que j'ai pu être con, Seigneur ! Je m'étais presque persuadé que c'était afin de pouvoir me chevaucher plus vite, moi, en rentrant de ses séances d'équitation, qu'elle s'était fait fabriquer ces ingénieuses culottes ! J'entends encore le *zzzzouish*, je sens ployer les ressorts du sommier...

J'ouvrais un œil languide. Vision déroutante : entre les bottes de cheval qu'elle n'avait pas retirées, voir descendre son cul et le buisson fendu de son con. Hop, me guidant d'une main, elle m'introduisait en elle. Et je m'émerveillais qu'elle fût déjà si chaude et si mouillée ! M'attribuant tout le mérite de ce qui n'était dû qu'aux souvenirs qu'avaient laissés en elle ses partenaires du matin.

– Et voilà ! soupirait-elle. Maintenant, à dada !

Assez parlé du passé. Que Manon aille au diable.

Ce que je voulais dire, en précisant que j'étais du soir, c'est qu'après notre séparation, je pus goûter à nouveau les délices de la grasse matinée sans avoir besoin de me farcir les oreilles de boules Quiès. Plus de radio jouant à pleins tubes, plus de martèlement de talons au-dessus de moi, alors qu'elle piaffait dans la chambre d'ami comme une cavale en furie. Plus d'impérieux coups de klaxon d'un de ses amants venu la cueillir pour le tennis matinal. J'avais enfin la paix, Toni ayant pour consigne expresse de ne tirer les rideaux qu'à midi pétant.

Or, le lendemain de notre première baise, sur le coup de huit heures du matin, alors qu'ayant été tiré du lit par l'envie de pisser, je revenais vers ma couche, où d'ordinaire je me replongeais dans l'inconscience avec une frénésie suicidaire, je me sentis tout à coup l'esprit si clair et si éveillé que cela me sidéra. Que m'arrivait-il ? Figurez-vous que j'avais oublié ce qui s'était passé la veille, et que cela ne me revenait qu'à ce moment-là : j'avais couché avec ma bonne !

– Dieu du ciel ! m'exclamai-je. Te voilà frais, mon pauvre Pierre !

Impossible de me rendormir. J'étais là, dans mon lit, avec la queue en mat de cocagne. Je la pris machinalement, soudain inquiet ; bander au réveil, m'avait assuré mon médecin, est un signe de sénilité précoce. Je me sentais pourtant en pleine forme. Fermant les yeux, je visualisais le cul joufflu de Toni et fis sortir mon gland. J'en étais tout honteux ; me toucher comme un collégien, en être réduit à l'état de garnement vicieux. Etait-ce dû à la grippe ? Tendant l'oreille, je perçus, au loin, le nasillement rythmé de la radio. Cela venait de la cuisine.

Jusqu'à ce jour, je ne m'étais jamais trop inquiété de ce qu'elle pouvait fabriquer le matin, pendant mon sommeil. Je trouvais souvent, à la cuisine, un cendrier plein de mégots à bout de liège, des miettes de pain d'épice sur la toile cirée, une tasse où noircissait un fond de café, des magazines répandus, des petits morceaux de coton puant l'acétone souillés du vieux vernis à ongle qu'elle avait retiré avant de s'en mettre du frais. A part ça, que pouvait-elle fiche ?

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais, en ce qui me concerne, le vide de certains cerveaux féminins m'a toujours fasciné ; longtemps, j'ai associé étroitement au plaisir sexuel la sottise des jolies femmes. Je me souviens souvent d'une phrase de Montherlant, dans *La Petite Infante de Castille* : « Je lui trouvai un air si abruti, que je la désirai. » On aimerait croire qu'au fond de ces corps moites et charnus ne sommeille qu'une furtive lueur de conscience, juste ce qu'il suffit pour écarter les cuisses au moment voulu. Que toute cette chair ne baigne que dans la spiritualité diffuse du plaisir sexuel. Seigneur, gardez-nous des intellectuelles ! Combien de fois avais-je été blessé au vif par les reparties acrimonieuses de Manon concernant tel ou tel bouquin sur lesquels nous n'étions pas d'accord, sa manie de vouloir tout comprendre et tout régir, même ce qui était de mon ressort ! Avec Toni, au moins, je ne courais pas ce risque.

J'en étais là de mes pensées quand j'entendis un bruit de pas furtifs dans le couloir. Vite, je fermai les yeux et feignis le sommeil. Entre mes cils je vis s'entrebâiller la porte, le minois de Toni apparut ; je restai parfaitement immobile. Cela dura un quart de seconde. Puis la porte se referma. Je n'avais pu voir l'expression de son visage, car elle s'était tenue à contre-jour. Je restai perplexe en l'écoutant s'éloigner. Venait-elle ainsi vérifier tous les matins si je dormais ? Mais pourquoi ?

Cela me travailla ; sans doute est-ce la raison qui fit que, les sens en alerte, je perçus le discret carillon d'une bicyclette dans la rue. Je ne sais si je l'ai précisé, mais j'habite, à proximité du Lot, dans le vieux quartier résidentiel, au fond d'une rue écartée où ne circulent jamais que les véhicules des riverains. La bicyclette n'est pas de notre style. Ce ne pouvait donc être que le postier. Je descendis du lit et soulevai un coin des doubles rideaux. Par les fentes des persiennes, j'avais vue sur tout le jardin jusqu'à la rue. Le postier était bien en effet arrêté devant chez moi ; un freluquet de vingt ans, juché sur sa bécane, agrippé d'une main à un barreau de la grille, un mégot éteint aux lèvres. Visage de fouine, pomme d'Adam proéminente ; il me fut immédiatement antipathique. Que diable fichait là ce minable petit prédateur ? Pourquoi ne se contentait-il pas de fourrer le courrier dans la boîte avant de décamper ? Evidemment, je le savais déjà, et ne fus donc pas étonné outre mesure en voyant Toni descendre l'allée à pas menus, vision incongrue, avec sa jupe trop courte et son petit tablier de dentelle, tortillant nonchalamment son popotin joufflu. Qui n'a pas connu les affres du cocu et ne saura jamais à quel point certains instants de la vie peuvent vous marquer !

Le cœur serré, la bouche sèche, le poulx galopant, les paumes moites, et les couilles qui se recroquevillent ; tout le bataclan, quoi, voilà quel fut mon lot ce matin quand je vis Toni s'arrêter à deux pas de la grille... par laquelle le godelureau venait de passer un bras. Et pendant qu'il agitait les lettres qu'il tenait, comme pour tenter un chien avec un morceau de sucre, Toni restait hors de portée, à se trémousser sur ses talons en se grattant innocemment la raie des fesses !

Sale petite garce ! marmonnai-je, et ma queue bondit hors du pyjama. Je la pris au vol, comme on retient un chien par la laisse. Lentement, très lentement, je fis sortir mon gland. Dieu du ciel, j'étais plus excité qu'un étalon en rut. Et furieux à en voir rouge. Double poison, l'adrénaline de la colère et je ne sais quelle hormone liée au désir sexuel (la testostérone ?) circulaient dans mes veines. Quelle lucidité sinistre en moi. Dès cet instant, j'ai su quel avenir me réservait Toni.

Là-bas, le postier tapotait sur sa montre. Toni, après avoir jeté un coup d'œil vers ma fenêtre, lui posa une question. Pas difficile de deviner laquelle en le voyant se retourner vers la rue et jeter deux coups d'œil, à droite, à gauche, puis la rassurer. Elle se décida alors à aller prendre les lettres. Mais dès qu'elle les eut, au lieu de s'en retourner, elle se colla contre la grille. Et là, elle fit une chose qui me cloua sur place : elle tira sa langue au freluquet ! Mais pas pour le narguer ; non, pour la lui offrir ! Comme une friandise ! Seigneur, comme elle l'agitait, son indécent petit morceau de viande rouge, de haut en bas, je n'en revenais pas de tant d'effronterie. Louchant dessus, le mièvre individu retira son mégot de ses lèvres et happa la langue de Toni. Il l'aspira goulûment et sans doute, en échange, lui fourra-t-il la sienne dans la bouche. Sa main, passée entre les barreaux,

avait saisi un nichon et le pétrissait. Les lettres churent sur le gravier de l'allée. Bravo ! Voilà pourquoi mon courrier était si souvent taché de boue ! A son tour Toni passa sa main entre les barreaux. Je ne pus voir ce qu'elle faisait, mais à en juger par l'angle du coude, l'avant-bras s'inclinait vers le bas, ce qui fait que la main devait se trouver... au niveau des parties sexuelles du lascar. Aurait-elle le toupet de le branler en plein jour ? Lui, il avait passé son autre bras entre les barreaux, et s'était approprié le cul de ma bonne dont il palpait les rondeurs en connaisseur.

Et moi ?

Moi, j'étais là, enragé, fielleux, à me branler sinistrement derrière ma fenêtre, et je gémissais d'un plaisir masochiste, consumé de haine contre moi-même ; voilà que tout allait recommencer, comme avec Manon ! J'éprouvais exactement la même rage impuissante, les mêmes désirs de meurtre que les jours où, caché dans l'armoire truquée du « Piège à Bécasses », le nez collé au miroir sans tain, je pouvais voir Hugo offrir Manon à ses compagnons de débauche.

Le Bain de Monsieur

Est-ce que Toni était une chienne, elle aussi ? Etais-je condamné à ne m'éprendre que de ce genre de créatures ? Je la regardai se pencher pour ramasser les lettres. Le jeune postier, derrière les barreaux, se rajustait. Puis à nouveau, il eut ce mouvement vif, comme celui d'un oiseau, pour voir si personne n'arrivait, et jeta quelques mots à Toni, qui s'en revenait. Elle fit non de la tête, en marchant, sans se retourner vers lui et, tout en pouffant, elle retourna les lettres, une à une, pour lire les noms des expéditeurs. Curieuse, en plus ! L'autre insistait ; que voulait-il ? Ce qu'il voulait ? Je le sus quand je vis, toujours marchant, Toni hausser les épaules, comme agacée, et d'une main (celle qui ne tenait pas le courrier) attraper l'ourlet de sa jupe derrière elle et se retrousser jusqu'à la taille...

La salope ! Cul nu, elle poursuivit son chemin. Là-bas, le freluquet s'en mettait plein les mirettes, je voyais bouger son épaule d'une façon spasmodique. Il se branlait en regardant les fesses de ma bonne ! Elle, bonne fille, s'arrêta et attendit, à peine à deux mètres de moi : ses yeux de gazelle fixés sur ma fenêtre, un sourire effronté lui retroussa les lèvres ; ce sourire, le triangle velu au bas de son ventre, ses cuisses blêmes dans la lumière crue du matin s'imprimèrent en moi...

J'ai bien failli juter dans le rideau. Je me suis arrêté à temps, en suspens au bord du spasme, comme quelqu'un pris de vertige, sur le point de basculer dans le vide. Avais-je fait du bruit ? Toni rabaissa vivement sa jupe et poussa la porte d'entrée. Je vis glisser le postier sur sa bécane. Je revins vers mon lit et m'y fourrai, le cœur battant.

Bienvenue en enfer, mon cher Pierre !

Eh bien non ! Allez comprendre ! A peine la tête sur l'oreiller, je me suis rendormi du plus paisible des sommeils. Toni m'a réveillé, à midi, comme les autres jours. Et quand je la vis se retourner vers moi, les joues roses, je ne ressentis pas la moindre rancune à son égard. Rien qu'une curiosité perplexe.

– Monsieur a bien dormi ?

– Très bien, Toni. Et vous ?

– Moi aussi, Monsieur.

Ah, ce petit tremblement timide dans la voix. Comment croire que la même fille avait pu montrer son cul au postier ? Le plus surprenant de

l'affaire, c'est qu'au fond de moi, au lieu de la colère jalouse que je redoutais, régnait un amusement sans bornes. Quel soulagement j'en éprouvai ! Toni n'était donc qu'un petit jouet amusant ! Par elle, j'aurais du plaisir, mais pas de souffrance ! Quel poids cela m'ôtait de la poitrine. Je me sentis fondre de tendresse pour la petite salope, et je fus à deux doigts de lui dire, d'un ton amène :

– Alors, Toni ? On montre son cul au facteur ? N'avez-vous pas honte, petite gourgandine ?

Ne serait-ce pas un délicieux prétexte pour lui flanquer la fessée qu'elle méritait ? Je la voyais déjà s'empourprer de confusion, et jeter un coup d'œil sagace vers la fenêtre.

– Oh ! Monsieur m'a vue ? ferait-elle. Oh, je suis confuse, je croyais qu'il dormait. Que voulez-vous, ce sont des choses qui arrivent...

J'avoue que j'étais curieux de connaître ses arguments. Et là-dessus, une bonne fessée. Et de délicieuses injures :

– Sale petite effrontée, sale petite mouilleuse !

– Oh, oui, Monsieur, plus fort, plus fort ! Je l'ai mérité !

Comme elle se trémousserait, avec quelle indécence elle m'exposerait son trou du cul écarquillé. N'aurait-ce pas été une excellente façon d'entamer la journée ? Pourtant, je conservai un silence morose. Je n'étais pas jaloux, certes, mais je lui en voulais quand même. Ah, le cœur humain est compliqué ! Perçut-elle mon revirement ? Elle me jeta un regard apeuré, puis baissa les yeux sur mon plateau. Tout en parcourant le courrier, je la surveillais. Elle me versa mon café. Sa main tremblait si fort qu'elle fit tomber du café sur la soucoupe. J'en eus la gorge serrée. Avait-elle donc si peur de moi ? Ma froideur de ce matin, après nos ébats de la veille, l'avait cueillie à froid. Sans doute s'était-elle attendue à un tout autre accueil car elle me parut soudain comme paralysée par la timidité ; j'en fus ravi.

– N'oubliez pas de faire couler mon bain, Toni.

– Bien, Monsieur. Monsieur dîne-t-il ici ?

– Je ne sais pas encore.

Quelle froideur dans ma voix. Etait-ce vraiment à cause du postier ? Je devinais son désarroi.

Elle contempla fixement le plateau, attendit une minute, et comme je ne disais toujours rien, feignant de lire une des lettres qu'elle m'avait remises, elle sortit à reculons. Je portai ma tasse à mes lèvres et tendis l'oreille. Aucun bruit de pas ne me parvenant (or, elle avait ses escarpins à talons), j'en déduisis qu'elle avait dû rester derrière la porte. Je l'imaginais, immobile ; sans doute se mordait-elle le gras du pouce comme lorsqu'elle était intimidée, ou inquiète. Brusquement, la porte se rouvrit.

– Monsieur m'en veut ? me lança-t-elle, avec l'audace des timides. Il a quelque chose à me reprocher ?

Je vis scintiller des larmes dans ses yeux. Comment pourrais-je jamais exprimer la sombre satisfaction que j'en éprouvai ? Je levai sur elle un regard plein d'ennui :

– Et pourquoi vous en voudrais-je, Toni ?

– A cause... à cause de ce qui s'est passé... hier...

Je fis mine de réfléchir. Elle était sur des charbons ardents. Sa poitrine se soulevait deux larmes roulèrent sur ses joues, qu'elle ne chercha pas à me cacher.

– Hier ? (Fronçant les sourcils, j'affichai la plus grande perplexité.) Et que s'est-il donc passé ? Pouvez-vous me le rappeler ?

Je la vis se raidir sous l'affront. Puis :

– Rien, Monsieur, dit-elle. Monsieur a raison. Il ne s'est rien passé.

Elle s'essuya les yeux du dos de la main. C'était moi qui tremblais, maintenant, si fort que je dus reposer la tasse pour qu'elle ne s'en aperçoive pas.

– Je vais préparer le bain de Monsieur, me dit-elle. Si Monsieur dîne à son club, il sera gentil de m'en informer.

Avec quelle dignité elle quitta la chambre. J'en restai pantois d'admiration. Quel respect j'ai éprouvé pour elle, à ce moment. Non, Toni n'était pas un jouet. C'était une personne. Une personne est un être complexe. Un être capable de montrer son cul à un postier, de se laisser peloter en lui fourrant sa langue dans la bouche, tout en étant, simultanément, éprise d'un autre homme. (A en juger par son comportement, Toni l'était de moi, cela crevait les yeux.) Je sentis mes paupières me brûler ; ce qui ne m'empêchait pas de bander comme un malade : jouer avec une personne serait beaucoup plus passionnant qu'avec un jouet. Une personne souffre pour de bon !

Je crois bien que c'est alors que je me suis vraiment épris de Toni.

Dix minutes plus tard, étendu dans mon bain, je savourais les délices de la vie. A quarante balais, on est encore jeune ; j'avais de la fortune, que m'avaient laissée mes parents ; j'avais un bon ami (Hugo) - car ce qui s'était passé avec Manon n'avait en rien entamé notre complicité. Et maintenant, j'avais Toni...

De penser au chagrin qu'elle devait éprouver me faisait fondre de bonheur. Et si je l'appelais, là, tout de suite ?

– Toni ! crierais-je. Venez faire la paix, petite conne !

Je l'entendrais arriver derrière la porte de la salle de bains. Bien entendu (on a son amour-propre), elle se garderait bien de l'ouvrir.

– Monsieur m'a appelée ? demanderait-elle d'une voix morne.

– Vous pouvez entrer, Toni.

(Les yeux clos, dans l'eau bouillante parfumée aux sels de bains, j'étreignis Monsieur Popaul et entamai une délicieuse branlette.)

Toni, donc, entrerait, et me verrait, nu, étendu dans l'eau. La mousse des sels se serait dissipée. Elle s'arrêterait net, comme serait censée le faire une bonne avec qui il ne s'est rien passé en découvrant son maître nu dans la baignoire.

– Monsieur désire ?

– Voyez, lui dirais-je, dans quel état je suis, à cause de vous !

Ses yeux, furtifs, sur ma queue dressée, lourde fleur virile oscillant dans l'eau bleutée. Elle verrait le gland pourpre, sorti. En elle le souci de préserver sa dignité blessée lutterait contre... contre quoi ? Difficile à dire.

Concentrons-nous. Comment réagirait-elle, d'après ce que je sais de son caractère ? Elle pourrait très bien dire, par exemple :

– Que faut-il que je fasse ? Que Monsieur ordonne, je suis la bonne.

Oui. Avec juste un soupçon de rancœur dans la voix. Que je feindrais de ne pas remarquer. Et je lui répondrais, en empoignant ma queue :

– N'en avez-vous pas une idée, Toni ?

Et comme elle garderait un silence boudeur, je lui dirais :

– Je n'aime pas le faire tout seul, Toni. Soyez gentille.

Alors, après m'avoir jeté un coup d'œil où subsisterait une lueur vindicative, elle retrousserait une manche de son chemisier, s'agenouillerait au bord de la baignoire, tout contre moi, de façon à ce que nos visages soient presque joue à joue, et plongerait sa main, puis son bras, dans l'eau chaude. Sa main se poserait à plat sur mon ventre et resterait là, un instant.

Tous les deux, nous avons les yeux fixés sur mon sexe. Il s'élève, puis se rabaisse. Je rapproche ma joue de celle de Toni, et voilà que nos épidermes sont en contact. Comme Toni est chaude, comme sa peau est douce...

Sa main descend, descend, puis ses doigts encerclent la base de mon pénis. Elle me le serre tendrement, puis relâche sa pression et me caresse les couilles. Elle les soupèse.

– Elles sont pleines, Toni.

– Nous allons les vider, Monsieur.

Et ses doigts reprennent possession de l'outil viril. Elle fait remonter la peau, m'encapuchonne, puis tire à nouveau, avec une exquise lenteur, le prépuce vers le bas, pour m'éplucher. Comme elle aime ça ! (Et moi, donc !)

– Vous avez une culotte, Toni ?

Elle secoue négativement la tête. (Ainsi, me dirais-je dans cette scène imaginaire, elle ne l'a pas remise après s'être exhibée au postier ! Et j'en éprouverais des sentiments mêlés.)

– Vous mouillez ?

Cette fois, le mouvement de sa tête serait affirmatif. Elle ajouterait, car elle a sa dignité (surtout que je n'aie pas surestimer mon importance à ses

yeux) :

– Cela me fait toujours mouiller quand je fais ça à un homme, Monsieur.

Je garderais un silence boudeur, comme blessé par sa franchise. Alors, pour se venger, sa caresse se ferait plus heurtée, presque méchante. Mais ce serait bon. Comme ses doigts me serrent ; mon gland me brûle d'une façon exquise. J'ai fermé les yeux. J'appuie ma nuque au bord de la baignoire. Je m'abandonne, j'écarte bien les cuisses. Tournée vers moi, la bouche entrouverte, Toni m'observe.

– Monsieur ?

– Oui ?

– Monsieur va jouir ?

Je fais signe que oui ; mais ne l'a-t-elle pas déjà vu à la crispation de mes traits ? Sa caresse ralentit, le plaisir est sur le point de fuser, il s'étire vertigineusement... J'arrive à ce point où le cœur tremble, où la vie va jaillir, dans une extase de quelques secondes...

La main de Toni s'immobilise. Suis-je frustré ? Je ne sais plus. Je suis à sa merci. Elle le sait, le sent, m'en est reconnaissante.

– Monsieur est une peste, dirait-elle. Il ne mérite pas de m'avoir.

Et sa main se remettrait en branle ; alors, ma gorge se serrerait, mais je crierais quand même, sans pudeur, car je n'ai rien à cacher à Toni, et nous regarderions tous les deux le petit geyser de sperme lancer ses filaments dans l'eau bleutée, tandis que Toni s'acharnerait à m'arracher de moi-même. Salve sur salve, j'agoniserais délicieusement sous sa main, et je verrais un petit sourire cruellement satisfait saluer ma défaite.

– C'était bien la peine de faire son malin, pour en arriver là ! se moquerait-elle.

Elle devinerait qu'elle ne doit pas me lâcher, même quand je redeviens flasque. Qu'il ne faut pas, alors, m'abandonner à ma solitude. Me consolant de la perte éprouvée, elle jouerait nonchalamment avec mon gland, le ferait rouler entre ses doigts.

– Monsieur a beaucoup joui ?

– Oui, Toni. C'était parfait. Vous êtes une adorable petite putain.

Elle ferait sans doute entendre un petit rire amusé, sans cesser de jouer avec mon gland, ou de palper mes couilles. Mais entre-temps, l'eau aurait tiédi, elle serait presque froide.

– Monsieur veut-il que je fasse couler de l'eau chaude ? Sa grippe n'est pas tout à fait finie, il ne faudrait pas qu'il fasse une rechute.

Elle ramènerait le prépuce sur le gland, puis, après une dernière caresse pleine de tendresse, me pétrissant langoureusement les couilles et la verge, elle se relèverait et ouvrirait le robinet d'eau chaude. Comme elle serait debout contre moi, je pourrais sentir son odeur de femelle excitée à travers sa jupe.

– Toni ?

– Monsieur ?

– Montrez comme vous êtes mouillée.

Elle se trousserait avec une impudeur charmante, écarterait une cuisse pour faire bâiller la viande rose entre les poils qui seraient, en effet, tout luisants de mucosité. Elle resterait ainsi longtemps, à m'offrir le spectacle de sa débâcle intime. Son sexe sentirait très fort.

– Approchez-le, Toni, je vais vous lécher.

Elle ne dirait pas non, mais ce ne serait pas commode, il faudrait que je me redresse, qu'elle s'appuie d'une main au mur, de l'autre côté de la baignoire.

– Que faut-il que je vous suce, Toni ? Le clito ?

– Que Monsieur fasse à son plaisir.

J'aspirerais les petites lèvres, comme des nouilles tièdes, bien grasses de gluten, et de la langue, je chercherais la minuscule nodosité.

– Oh, que Monsieur le suce fort ! J'aime quand ça fait un peu mal. Et qu'il me pardonne si je crie, mais je suis vraiment très... très...

Bon. Tout ça, c'est la poésie ; dans la réalité, je n'ai pas appelé Toni, vous vous en doutez. Et je me suis branlé tout seul. Dans la réalité, on se branle souvent tout seul. C'est dans les livres qu'on se fait branler par sa bonne.

Monsieur punit sa bonne

En début d'après-midi, lorsque j'ai quitté la maison, Toni boudait à la cuisine. Nous ne nous étions plus adressé la parole, depuis la petite mise au point dans ma chambre. Faisant sauter les clefs de la voiture dans ma main, je suis allé la trouver. Elle se préparait un café à la machine express. Je vis sur la table les restes de sa tambouille.

– Je m'en vais, Toni, lui dis-je de ma voix habituelle. Pour ce soir, je ne sais pas encore ce que je ferai. Si je ne suis pas rentré à neuf heures, vous pourrez disposer de votre soirée.

(Les soirs où je dînais à la maison, Toni se tenait à ma disposition jusqu'à dix heures.)

– Bien, Monsieur ! dit-elle, en portant une cigarette à ses lèvres.

Je fus plus rapide qu'elle. Avec la promptitude quasi professionnelle de l'homme du monde, je lui mis sous le nez mon briquet allumé. J'offrais du feu à ma bonne comme je l'aurais fait à la femme du sénateur, notre voisin, ou à n'importe quelle autre femme de mon milieu. C'était la première fois que j'avais ce geste envers Toni. Elle se pencha et aspira la fumée, puis se releva et me remercia. Son regard croisa le mien.

– N'empêche que Monsieur est une peau de vache, dit-elle alors. Il ne me mérite pas !

Je fus saisi de stupeur. N'étaient-ce pas presque les mots mêmes que je lui avais mis dans la bouche, au cours de mon fantasme de la salle de bains ? Combien de fois par la suite vérifierais-je que nous étions presque constamment sur la même longueur d'onde. Ce jour-là, je le sentis, il fallait faire comme si je n'avais rien entendu.

– A ce soir, Toni ! dis-je. Ou plutôt à demain... Passez une bonne journée.

Je sortis sans qu'elle daigne me répondre. (Décidément, la demoiselle en avait gros sur le cœur.)

Nous passerons rapidement sur une après-midi insipide à mon club, où divers amis me témoignèrent leur intérêt en s'indignant sur la conduite inqualifiable de ma femme. Tous m'assurèrent de leur sympathie. J'avais l'impression qu'ils me présentaient leurs condoléances. En fin d'après-midi, Hugo arriva, renfrogné. D'un commun accord, nous évitâmes toute allusion à Manon. Nous fîmes une partie de squash et Hugo l'emporta, comme d'habitude. Ensuite, nous allâmes au sauna. Je surveillais l'heure, mine de

rien.

Il me proposa de dîner au Roi René et je lui dis alors que je préférerais rentrer. Ma décision se fit à ce moment-là, l'instant d'avant, je n'en savais encore rien. Il me lança un regard peu amène.

– Nous faisons dans la mélancolie, monsieur Fournier ?

Une chienne ne mérite pas tant d'honneur !

– Pas du tout, mais je suis vanné.

– Et pourquoi le serais-tu, tu ne fiches rien ?

Mon oisiveté de bourgeois vivant de ses rentes (mes occupations en tant qu'éditeur d'une petite maison qui publie surtout des poètes régionaux à compte d'auteur et mes propres textes n'ont jamais été à ses yeux qu'une amusette) est une des rares choses qui nous opposent parfois. Hugo a toujours travaillé. Cela ne l'empêche pas de maquereauter, mais même maquereauter est un travail. Séduire des bourgeoises, les dépraver, en faire ce qu'il appelle des « juments », est du même ordre que le dressage des chevaux, art dans lequel il est passé maître. Mais ne *rien* faire ? Laisser l'argent travailler pour vous ? Cela le scandalise. (Mais ne l'empêche pas de me taper, quand ça l'arrange. Comme Toni, Hugo est une personne, les personnes sont pétries de contradictions.)

Nous nous rhabillâmes, et comme nous nous séchions les cheveux, devant les miroirs, il me lança :

– Tu baisses ta bonne, c'est ça ?

Je sentis le rouge me monter au front. Il éclata d'un rire bref et me tapa sur l'épaule.

– C'est ce que tu avais de mieux à faire. Tu ne dois pas t'emmerder, avec elle. Elle a un cul de jument poulinière.

Nous quittâmes le club ensemble. Je le raccompagnai jusqu'à sa voiture. J'avais envie de le questionner sur Toni. Qu'en pensait-il ? Il parut lire dans mes pensées.

– Elle aime les fessées, non ?

– Comment le sais-tu ? On te l'a dit ?

Il me dévisagea d'un air narquois.

– Et jaloux, en plus ! Tu es indécrottable, Pierre. Tu sors d'un merdier et tu te fiches aussitôt dans un autre. Remarque, c'est un joli merdier. J'aimerais y tremper ma queue, à l'occasion. Encule-la de ma part.

– Est-ce une chienne, Hugo ?

Il m'étudia pensivement, assis au volant.

– Je ne crois pas, me dit-il, comme à regret. Une fière salope, ça, aucun doute, mais pas une chienne.

Autant que j'aie pu le comprendre, la nuance est celle-ci : une chienne aime faire souffrir les hommes qui la désirent (ça la valorise à ses propres

yeux) ; une salope cavale tout autant, mais ne cherche jamais à blesser ses partenaires sexuels (elle n'a rien à se prouver).

– Bonne chance ! me cria Hugo.

Je conduisis à fond de train, car il était près de neuf heures. A neuf heures cinq, je garai la voiture et gravis le perron. Toni m'avait entendu entrer ; je la trouvai dans le vestibule, au pied de l'escalier, prête à regagner sa chambre. Elle avait deux magazines de femmes sous le bras et tenait un paquet de biscuits et deux oranges dans une main.

– J'allais me coucher, dit-elle, il est neuf heures. J'avais cru comprendre que Monsieur dînerait en ville.

– Telle était bien mon intention, Toni. Mais au moment de m'asseoir tout seul (allons-y pour les violons) je me suis dit : et si j'allais plutôt à la maison où m'attend ce cordon bleu, cette exquise créature, cette délicieuse ingénue perverse... Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

Ne sachant encore quel parti prendre, Toni posa ses oranges, ses journaux et ses biscuits sur la première marche de l'escalier et vint m'aider à retirer mon imper, qu'elle accrocha au portemanteau.

Puis elle resta à m'observer, indécise, tandis que je dénouais ma cravate.

– Il y a bien des surgelés, dit-elle. Ou des œufs. Je pourrais faire une omelette à Monsieur, avec une salade verte ?

Je la pris par le bras et l'entraînai au pas de course dans le living.

– Des œufs au plat ? fulminai-je. Des surgelés ? Voilà tout ce que vous trouvez à me proposer ? Et pourquoi pas des sardines en boîte, pendant que vous y êtes ? Ou des maquereaux au vin blanc ?

D'abord saisie, elle s'aperçut vite que ma colère n'était qu'une farce, et je la sentis s'alanguir. Nous voici face à face, près de l'entrée de mon bureau.

D'une main prudente, je lui caresse le visage. Elle ne se dérobe pas. Aussi candides que ceux d'un bébé, ses yeux clairs interrogent les miens.

– Vous savez ce que vous mériteriez, Toni ?

Comme ma verge est dure, tout à coup, je l'ai sentie se cabrer dans mon pantalon. Mes doigts agrippent le bras dodu de ma bonne. Je perçois le tremblement qui monte en elle, mais elle se reprend et se dégage avec une vigueur inattendue. Puis elle frappe du pied par terre, avec violence.

– Une fessée, lui dis-je, voilà ce que méritent les vilaines filles comme vous !

– Je voudrais bien voir ça ! me défie-t-elle, toute raidie par une sombre fureur.

Quel feu dans ses yeux, comme ses narines se dilatent, quand elle s'enflamme ainsi ! Elle est superbe, dans ces moments !

– Soyons clairs, me dit-elle d'une voix qui frémit, il ne faudrait surtout pas que Monsieur s'imaginer...

– Je vais vous apprendre, moi, si je suis une peau de vache !
– ... s'imaginer qu'il peut me traiter comme sa chose ! Non, lâchez-moi...
La lâcher ? Et quoi encore. Je l'entraîne vers le fauteuil au pas de course.
– Non, je ne veux pas, non !
– Une bonne fessée, Toni ? Et ensuite, vous me ferez votre omelette...
j'espère qu'elle sera bien baveuse, votre omelette.

Le double sens de cette plaisanterie grasse lui arrache une grimace excédée. Que les hommes sont bêtes, avec leurs allusions salaces. Mais, involontaire, sans doute, je vois naître l'ombre d'un sourire sur ses lèvres. Je m'assieds, je glisse une main le long de sa cuisse, je retrousse sa jupe, par derrière, ma main remonte sous elle. J'ai à peine le temps de sentir qu'elle a une culotte, qu'elle rabat sa jupe et tape encore du pied.

– Monsieur exagère, quand même !

Dans ce cas, pourquoi me laisse-t-elle la faire basculer en travers de mes cuisses ? La voici, la croupe offerte. Elle pourrait se dégager ; elle ne le fait pas ; certes, elle se démène comme une diablesse, crie quand je lui remonte sa jupe, essaie de la rabaisser derrière elle. Mais elle pourrait le faire avec plus d'efficacité.

– Il ne faudrait tout de même pas que Monsieur en prenne l'habitude !

– Et pourquoi pas, Toni ? Ce serait une charmante habitude, non ? Faire rougir ces belles joues blanches...

Car je suis parvenu à nouveau à la trousser jusqu'en haut, et son postérieur rebondi et blême s'offre à ma vue. Quelle abondance de chair ! La culotte de pilou, sagement tirée, la moule étroitement. Laissons-la-lui pour l'instant... Une forte odeur de femme embaume mes narines...

D'une main que la convoitise fait trembler, je caresse une fesse, puis l'autre.

– Oui, il va falloir les faire rougir, je les trouve bien pâlottes !

Et tout à coup, Toni cesse de se débattre, la main qu'elle tendait derrière elle va rejoindre l'autre, sur le tapis.

– Pas trop fort, quand même ?

– Silence, insolente !

Et *Clac* ! Cri outragé de Toni qui se cambre ! *Clac* !! Sur l'autre fesse. Oh volupté ! Je regarde la marque des doigts se dessiner en rouge de chaque côté du cul joufflu ! Je frappe à nouveau, du plat de la main, plus fort. Toni ne crie plus, mais respire bruyamment. Je saisis d'une main sa culotte et la tire vers le haut pour faire surgir les fesses latéralement, et je claques ces dernières, méthodiquement, l'une après l'autre, à tour de bras. C'est divin ! Un coucher de soleil romantique embrase tout le cul de Toni ! Oh, comme j'aimerais baisser sa culotte et... mais non ! Patience, mon vieux Pierre. Il faut se garder ce plaisir pour un autre jour. Nous avons toute la vie devant nous, pas vrai, sale petite peste ? Je vais t'apprendre à montrer ton cul au

facteur, moi ! Et mon bras s'élève et s'abat, les claques explosent sur la chair élastique et vivante qui s'aplatit sous l'impact, et rebondit immédiatement, rendant à la fesse toute sa rondeur affriolante.

Pourquoi a-t-il fallu, alors que je m'abandonnais à l'ivresse la plus pure, que j'aperçoive en levant les yeux, dans le miroir de la cheminée qui me fait face, cet énergomène au rictus hagard ? C'est moi, ça ? Mais oui. Un visage de fou ! Or, Toni aussi peut se voir dans la même glace, car elle s'est à demi retournée, et nos yeux se croisent, là-bas, dans le cadre doré. Elle n'a pas l'air moins folle que moi.

– Monsieur est une peste, murmure-t-elle d'une voix stupéfaite, en croisant mon regard.

Du coup, pour lui enseigner le respect, je frappe encore plus fort, du plat de la main grande ouverte, tandis qu'elle se démène sur moi, frottant son sexe sur ma cuisse en respirant très fort par la bouche. Ses lèvres tremblent, son visage congestionné, emperlé de transpiration, arbore une curieuse expression tendue, et, comme à son insu, tout en frottant son bas-ventre de plus en plus vite contre ma cuisse, elle hoche affirmativement la tête.

N'y tenant plus, je glisse une main sous son ventre et je soulève la large cible de son fessier congestionné ; de l'autre main, je lui empoigne la motte.

– Oh, mon Dieu ! crie alors Toni, en se cambrant.

Elle referme les cuisses, très fort, emprisonnant ma main. Puis, soudain, ce sont les larmes ! Un flot de larmes...

– Monsieur est une brute, une sale brute !

Quel bonheur, quelle paix exquise, et en même temps, quelle impatience. Je ne résiste plus, j'abaisse la culotte de pilou et Toni se laisse dénuder avec la plus grande placidité ; comme son cul est rouge ! Je lui caresse la raie des fesses, du bout des doigts.

– Non, soupire-t-elle, ne me touchez pas... s'il vous plaît... ça fait mal... Oh, je vais avoir des cloques, j'en suis sûre !

Impossible de lui fourrer le doigt entre les cuisses, tant elle se crispe. J'insiste ; je veux savoir si elle a joui.

– Non, Monsieur, supplie Toni. Non...

Mais je parviens à franchir le barrage, et mes doigts la forcent.

– Oh mon Dieu ! crie Toni. Ohhh...

Véritable cri de désespoir, et je comprends tout de suite pourquoi. Quelle inondation ! J'enfonce les doigts dans un cratère torride, une mouille grasse ruisselle dans ma paume, je cherche les nymphes, le clitoris, je farfouille, je patauge dans les entrailles chaudes du mollusque.

– Vous avez joui, Toni ?

D'un sursaut rageur, elle m'échappe, et la voici sur pied, en face de moi. Elle rabaisse sa jupe et (comme au postier !) elle me tire la langue, puis me singe :

– *Vous zavez zoui, Doni ?*

Puis elle piétine avec furie.

– Je ne suis pas d'accord, vous entendez ? Je ne suis pas votre poupée gonflable ! Si vous recommencez, je file au bureau de placement !

– Avouez que vous avez été insolente, ce matin !

– Ce n'est pas une raison !

– Et vous avez joui !

– C'est faux !

– Vous a-vez-joui To-ni !

– Et après ! hurle-t-elle.

Je respire mes doigts avec délectation, en lui souriant. Elle se détourne, furibarde, et file vers l'escalier. Visiblement, on n'est plus d'humeur à me faire une omelette, baveuse ou pas.

Je me suis donc contenté d'un reste de salade de pommes de terre et d'une boîte de sardines.

« La Scène du soir »

Le lendemain après-midi, me sentant patraque (les sardines à l'huile ne passaient pas), je suis resté à la maison, à ranger de vieilles paperasses. C'est fou ce qu'on peut accumuler. J'ai même retrouvé les premières lettres de Manon. Comme la garce faisait sa sucree, alors ! Ah, les femmes, quelle engeance...

J'étais dans mon bureau, donc, fort affairé, assez grognon. J'entendais vaguement vaquer à côté, discrète comme une souris qui vient de sortir du mur, Toni, qui époussetait je ne sais trop quoi. Au matin (on comprend que je veux dire à midi, puisque c'est l'heure de mon réveil), me souvenant de ma collation solitaire, je l'avais accueillie fraîchement ; mais Toni ne s'en était pas montrée aussi mortifiée que je l'escomptais. Elle m'avait servi mon petit déjeuner avec un sourire qui semblait me narguer.

– Monsieur n'a plus besoin de rien ?

Petite chipie, la voix un brin trop haut perchée.

– Non, Toni, si j'ai quelque désir que vous puissiez satisfaire, je vous sonnerai !

Le vouvoisement sec, le geste bref furent accueillis par une ironique courbette.

– Bien Monsieur. Monsieur sait que je suis à sa disposition.

Insolent balancement du croupion quand elle sortit ; me croyait-elle donc accroché à ce point à ses fesses ?

Hugo m'avait mis en garde, le problème, quand on couche avec sa bonne, c'est qu'elle peut se croire autorisée à prendre avec vous les plus grandes libertés. Il allait falloir que je veille au grain si je ne voulais pas me laisser dépasser par les événements.

Voilà ce que je ruminais, dans mon bureau, quand, sur le coup de cinq heures, je ne sais pour quelle raison (instinct ? divination ?), subitement, le silence, à côté, me frappa.

– Toni ?

Pas de réponse. Où diable avait-elle encore filé ? J'allai jeter un coup d'œil au living, puis à la cuisine. Était-elle montée dans sa chambre ? J'étais là, à m'interroger, au pied de l'escalier, contrarié à un point qui me surprenait, quand la porte s'ouvrit et Toni, toute rose, l'œil vif (comme

Manon au retour de ses équipées matinales) entra dans le vestibule, quelques lettres à la main ! Evidemment ! Comment n'y avais-je pas pensé ? Il y a aussi une distribution de courrier en fin d'après-midi. En me voyant, elle changea de figure ; en un clin d'œil, son sourire scélérat s'effaça :

– Monsieur me cherchait ? Je n'ai pas voulu le déranger, je suis juste allée chercher le courrier...

Surtout, rester calme. J'ai bien le double de son âge. N'allons pas nous donner le ridicule de jouer les barbons amoureux. N'empêche qu'une furieuse envie de fessée m'a démangé le creux de la main.

– Moi, vous chercher ? Vous croyez-vous donc indispensable, Toni, que je ne puisse me passer de vous une minute ?

– Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

Pour m'amadouer elle me tendit le courrier.

– Ne vous a-t-on pas appris, lui dis-je alors, que le courrier se présente sur un plateau ? Une domestique stylée ne remet jamais rien à son maître de la main à la main. Tout se passe entre eux par l'intermédiaire d'un plateau !

Elle avait blêmi.

– Que Monsieur m'excuse...

Je lui arrachai les lettres.

– Tâchez de ne plus l'oublier ! Et, Toni, à l'avenir, j'aimerais autant que vous n'alliez pas vous pendre au cou du facteur à chacun de ses passages !

A sa rougeur soudaine, je sus que j'avais fait mouche. Cela devait remuer les sens de la petite salope de se faire tripoter derrière mon dos, et de revenir ensuite, la fente moite, avec le sourire excité qu'elle avait eu en entrant (Manon, qui s'y connaissait, appelait ce genre de sourire : sourire à vagin béant).

– Un postier ! lui lâchai-je. Vous n'êtes pas dégoûtée !

Pourquoi pas un balayeur ?

– Mais Monsieur, je n'ai rien fait de mal ! Quand on me parle, il faut bien que je réponde ! Je ne suis pas une sauvage !

– On ne peut pas dire en effet que vous soyez bien sauvage. Vous a-t-il encore fourré sa langue dans la bouche ?

Ce fut comme si je l'avais giflée. Elle eut même ce mouvement du coude soudain relevé que font les enfants, pour se protéger contre une gifle éventuelle. Puis :

– Puis-je me retirer, Monsieur ? me dit-elle, en retrouvant toute sa dignité.

– Pourquoi ? Ma présence vous chagrine ? Vous avez un autre de vos jules qui vous attend ? Le livreur de chez Potin ?

Le garçon boucher ?

Avant qu'elle ait pu répliquer, je poursuivis :

– Ne vous méprenez pas. L'usage que vous faites de vos orifices m'importe peu.

Seulement, à partir du moment où j'en use aussi, j'aimerais autant ne pas attraper tous les microbes que vous récoltez !

Cette fois, elle se rebiffa :

– Personne n'oblige Monsieur à coucher avec moi !

– En êtes-vous si sûre ?

Cela lui cloua le bec.

– Que Monsieur se rassure, marmonna-t-elle (comme elle faisait quand elle ronchonnait toute seule dans la cuisine, après une algarade avec Manon), ce n'est pas avec moi qu'il attrapera des petites bêtes !

– Dois-je comprendre que je suis le seul à jouir de vos faveurs ?

Le demi-sourire qu'elle ne put maîtriser répondit à sa place. Certes, non, que je n'étais pas le seul ! Pourquoi diable a-t-il fallu que me revienne à cet instant une phrase qu'elle m'avait chuchotée, le jour de nos premières accointances ? En s'étirant avec langueur sur mon lit, les cuisses impudiquement écartées ?

– On peut dire (quelle voix gourmande elle avait eue !) que Monsieur m'a bien bourrée !

Ce mot, « bourrée », suivi d'un petit rire gras, d'une exquise vulgarité, m'avait comblé de délices. J'aurais donné toutes les juments distinguées d'Hugo pour une fille capable de se comporter au lit avec un tel naturel !

– Dois-je comprendre, lui décochai-je, que ce freluquet vous a bourrée, comme vous dites si élégamment ?

– Ce ne sont pas les affaires de Monsieur !

J'en ai bondi ; je me revois, l'ayant agrippée par le bras, penché sur elle qui me défie du regard :

– Pas mes affaires ? Sachez que tout ce qui vous concerne me concerne, Toni !

Comme j'aurais voulu rattraper cette phrase ! Dieu me damne si ce n'était pas une déclaration d'amour ! Dans ses yeux, d'un bleu délavé, je lus un étonnement infini. Je voulus rectifier le tir :

– Comprenez bien, Toni, je dois penser aux voisins. Je ne peux me permettre d'avoir une bonne qui accourt à la grille comme une chienne en chasse chaque fois que le facteur se pointe ! Aussi, je vous demanderai, à l'avenir, de vous en tenir avec ce minus à des relations strictement professionnelles. En fait, il est même tout à fait superflu qu'il vous remette le courrier en main propre. Dorénavant, vous attendrez qu'il soit parti pour aller le prendre dans la boîte.

– Bien, Monsieur.

Ne supportant pas la petite lueur narquoise qui pointait dans ses prunelles, je regagnai mon bureau dont je claquai la porte.

Puis, sous le coup d'une impulsion, je la rouvris et retournai dans le couloir. Me souvenant de sa manie de ronchonner à voix haute, quand on l'avait contrariée, j'allai en catimini écouter derrière la porte de la cuisine. Je l'entendis rire toute seule.

– Mais ma parole, il est jaloux ! Oh, ça, alors, ma vieille, c'est la meilleure ! Il est jaloux ! (Garce !) Non, mais, qu'est-ce qu'il se croit ? Ah, mais, ça ne va pas se passer comme ça...

Silence. Puis :

– Est-ce qu'il aurait vraiment le béguin ?

C'était bien la question que je me posais en regagnant mon bureau. Mais patience, ma jolie, rirait bien qui rirait le dernier. Je laissai donc venir le soir, ne quittant mon antre que pour m'attabler. Toni me servit, avec un petit air de contentement qu'elle avait du mal à dissimuler, jouant avec affectation les soubrettes de vaudeville. Et que je minaude, et que je tortille mes coussins d'amour... Rongeant mon frein, j'attendais mon heure ; comme à l'ordinaire, le dîner fut détestable. J'en fus ravi, cela me fournirait l'entrée en matière dont j'avais besoin. J'attendis le café pour lâcher ma première salve.

– Toni ?

– Monsieur ?

Insolente pécore, nous allons voir maintenant de quel bois je me chauffe.

– Avez-vous juré, Toni, de me détraquer l'estomac ?

– Plaît-il ?

– Ce steak était une calamité ! La viande était bouillie et non pas saisie.

– Monsieur l'a pourtant mangé de fort bel appétit !

– Et les flageolets étaient durs comme du bois ! Tout cela sortait du congélateur !

Pour bien vous peindre la scène (scène qui allait devenir « notre scène » et qui nous verrait sur le même canevas broder mille variations), je précise que je n'étais plus à table, j'avais emporté mon café dans mon fauteuil préféré, face à la télé... et au miroir de la cheminée. Se souvenant de la fessée que je lui avais infligée la veille au même endroit, Toni avait immédiatement saisi le sens de ma manœuvre.

– Mon idée à moi, marmonna-t-elle, en se mettant à desservir, c'est que Monsieur cherche la petite bête !

– Et pourquoi la chercherais-je ?

Elle se garda bien de le dire.

– Le repas, éluda-t-elle, n'était pas pire que d'habitude !

– Je ne vous le fais pas dire. C'est bien pourquoi j'aimerais autant que

l'ordinaire s'améliore !

Pour que vous puissiez bien vous pénétrer de l'atmosphère, il faudrait que je puisse rendre sensibles les moindres nuances de nos intonations ; et surtout, les silences prolongés qui s'étiraient entre nos répliques. Nous tournions l'un autour de l'autre... et le même feu nous consumait. A sa rougeur, je savais que son pouls battait plus vite. De mon côté, j'avais la gorge nouée, et je bandais tant que je déployai le journal sur mes cuisses.

– Si Monsieur croit que je ne sais pas ce qu'il a en tête ! me lança Toni. Tout ça, ce sont des prétextes...

– Et peut-on savoir pourquoi j'aurais besoin de prétextes ?

Comme elle gardait le silence, se contentant de me décocher un regard noir, voici ce que je lui dis :

– Ne serait-il pas normal, après un repas aussi mauvais, que je me détende les nerfs ? Est-ce que ça ne mérite pas... (Je n'étais pas aussi sûr de moi que je cherchais à le faire croire, et ma voix dérapa)... une bonne fessée ?

– Nous y voilà ! triompha Toni. Eh bien que Monsieur n'y compte pas !

Elle vint se planter devant moi, les poings sur les hanches. Et comme elle avait fait la veille, elle tapa du pied.

– Il n'en est pas question !

– Voulez-vous parier, Toni ?

– Dois-je comprendre, me défia-t-elle, sur un ton ironique, que si je refuse de me prêter à ses sales caprices, Monsieur me donnera mes huit jours ?

Comme la garce était sûre de son pouvoir sur moi ! Je ne pouvais pas laisser passer ça.

– Vous ne m'en croyez pas capable ?

Elle me rit au nez, les yeux luisants de moquerie.

– Prenez garde, Toni, m'entendis-je lui dire, d'une voix qui me parut à moi-même dangereusement douce. Ce n'est pas parce que nous avons fait des galipettes ensemble que vous allez pouvoir en prendre à votre aise !

Son visage se décomposa :

– Si j'ai bien compris, dit-elle (et je vis qu'elle était au bord des larmes), il faudrait que je laisse Monsieur... me faire ce qu'il a envie de me faire... quand ça lui chante... et en plus... et en plus...

Suffoquée par l'indignation, comme une petite fille victime d'une injustice, elle cherchait ses mots et ne les trouvait pas ; en désespoir de cause, elle se moucha bruyamment. Elle était si tendue que je crus vraiment qu'elle allait me prendre au mot, et me réclamer ses huit jours. Un vent de panique souffla en moi et elle dut en voir quelque chose sur mon visage, car elle ravala ce qu'elle s'apprêtait à dire et me considéra d'un air perplexe.

– Je ne comprends rien au caractère de Monsieur, dit-elle d'une voix changée. Alors qu'on pourrait s'entendre si bien, maintenant que votre garce de femme est partie ! Je ne suis pourtant pas une fille compliquée ! Tout ce que je demande...

Elle haussa les épaules, comme si m'informer de ce qu'elle demandait lui paraissait tout à coup futile. Puis, après s'être mouchée à nouveau (mais plus discrètement), elle retourna vers la table et se remit à charger son plateau, pour l'emporter à la cuisine. J'avais repris mon journal, dans lequel je feignis de me plonger.

Tout ce qu'elle demandait, je le savais pertinemment, c'était un peu de considération ; ne pas être pour moi seulement une paire de fesses. De mon côté, échaudé par Manon, je ne voulais pas lâcher du lest. Et j'avais toujours, comme une arête dans le gosier, le souvenir de la scène que j'avais surprise entre elle et le freluquet. Si l'un de nous devait baisser pavillon, ce ne serait pas moi.

Elle continuait à desservir, et chaque fois qu'elle revenait de la cuisine avec le plateau vide, je sentais qu'elle m'observait. Je lisais mon journal. Et j'attendais. Je n'étais qu'attente... On ne sait jamais comment une femme va réagir. Et si elle me souhaitait une bonne nuit et montait se coucher ? Que ferais-je ? Je lui donnerais ses huit jours ? Allons donc !

Et voilà qu'elle est plantée devant moi, les bras ballants, avec un air d'extrême découragement.

– Monsieur fait la gueule ? demande-t-elle d'une voix morne. Monsieur est fâché contre Toni ?

Surtout ne pas flancher. Je tourne les pages de mon journal et fais mine de chercher la suite d'un article de la une.

– Bonne nuit, Toni, lui dis-je, sans lever les yeux sur elle.

Vous pouvez monter chez vous.

– C'est bon, répond-elle d'une voix résignée. Que Monsieur fasse à son gré...

Comme je reste coi, elle précise :

– Si Monsieur pense que je mérite... une fessée... qu'il me la donne. N'empêche que ce n'est pas juste !

– C'est à moi d'en juger, à moi seul, Toni.

– Oh, j'ai très bien compris, dit-elle avec amertume. Je n'ai pas le choix, pas vrai ? C'est ça ou la porte ? Il faut que je satisfasse tous les désirs de Monsieur, et que je reste à ma place.

Cherche-t-elle à me dire que je suis une belle ordure, un sale bourgeois pervers qui abuse de la situation ? Je ne suis pas loin de le penser. Mais comme je suis sur le point de faire marche arrière, je la revois exhiber son cul au postier, en surveillant ma fenêtre avec un air lubrique. Comme la petite pute jubilait, me croyant endormi !

– Eh bien, Toni. Que décidons-nous ?

– Nous ? ricane-t-elle. C'est Monsieur qui décide, non ?

Qu'il ordonne, poursuit-elle d'un ton hargneux, j'obéirai !

Savez-vous qu'à ce moment je me trouvais d'une ignominie achevée ? Cela ne m'empêcha pas de poser mon journal sur le guéridon, et d'étendre les jambes devant moi. Puis je tapotai mes genoux d'un geste d'invite. La scène de la veille s'était déroulée à la hâte, au gré d'une improvisation fiévreuse, et Toni avait pu prétendre être emportée par les événements, que je lui avais fait violence, que je l'avais fait basculer sur moi à son corps défendant, dans un mouvement de colère. Ce soir, les choses se passaient tout différemment : ce que j'exigeais d'elle, c'était qu'elle vienne d'elle-même se coucher en travers de mes genoux pour y recevoir son dû. C'était beaucoup plus mortifiant pour elle et, par voie de conséquence, nettement plus excitant pour moi, car cela instituait une règle : elle était à ma disposition, j'usais de son cul à ma convenance.

– Venez recevoir votre fessée, vilaine fille, lui dis-je. Je vous apprendrai à me nourrir de rogatons. Et comme en outre, vous vous êtes montrée extrêmement déplaisante, vous trouverez bon que je ne ménage pas votre pudeur...

Je surpris un éclair dans ses yeux.

– Ce soir, achevai-je (et je sentais l'excitation se répandre dans mon corps), ce sera une fessée... à cul nu !

Instantanément, ses joues s'embrasèrent. Mais tout de suite, elle eut, pour désavouer sa rougeur, un haussement d'épaules plein d'impertinence. Au point où elle en était, me faisait-elle savoir, cela ne ferait guère de différence. Pourtant, ce qu'elle ne put s'empêcher de m'envoyer au visage était en contradiction flagrante avec son attitude :

– Monsieur jubile, hein ? Monsieur est content de lui !

Croisant son regard dans le miroir, je pus voir à quel point elle était remuée. D'un geste rageur, et même avec une sorte de défi, elle retroussa sa jupe au-dessus de ses reins et désigna sa culotte.

– Faut-il que je la baisse moi-même ?

Elle essayait encore de faire son insolente, mais le tremblement de sa voix lui coupa son effet.

– Non, Toni, contentez-vous de tenir votre jupe. Je peux très bien le faire tout seul. J'ai l'habitude de déculotter les femmes, vous savez ?

Elle ne trouva rien à rétorquer, sans doute trop attentive à ce qu'elle ressentait pendant que j'épluchais son insolent fessier. Quand il fut dévoilé, je me penchai pour en humer l'arôme, et elle dut me voir dans le miroir, car ses fesses se contractèrent, ce qui me fit rire sous cape.

– On est pudique, Toni ? On ne veut pas montrer ses trous à Monsieur ?

Ce qui me valut un haussement d'épaules méprisant. Alors, je fis

descendre sa culotte à ses genoux, et me reculai dans mon fauteuil, pour jouir du panorama. Certes, Toni a le cul un peu lourd, mais quelle splendeur que cette chair nacrée ! Déplaçant mon regard, je pus voir qu'elle me surveillait dans le miroir de la cheminée. Le bas du miroir lui coupait les cuisses, et le triangle des poils y fleurissait avec arrogance.

– Ecartez les jambes, Toni !

Je glissai ma main entre ses genoux, et de deux ou trois petites tapes, j'obtins qu'elle s'exécute. Dès que l'éloignement de ses pieds me le permit, j'allongeai mes jambes entre les siennes, de façon qu'elle les chevauche, mais sans les toucher, toujours debout. Le large fauteuil est très bas de siège, ce qui fait que j'avais le fessier de Toni au niveau du visage. Cela me donna envie de la fesser ainsi, elle debout, m'offrant son cul nu, et pouvant se voir dans le miroir.

– Reculez encore. Approchez-« le » davantage.

Une lueur égarée passa dans ses yeux. Elle fit, néanmoins, deux petits pas en arrière, comme un cheval qui recule entre les brancards, et son cul ne fut plus qu'à une trentaine de centimètres de moi. La tentation était trop forte, je n'y résistai pas, je passai ma main retournée sous elle et je lui pris le con.

– Monsieur !

Entre les poils, une fournaise gluante s'ouvrit et j'y poussai mes doigts.

– Taisez-vous, lui dis-je, fouillant lentement ses muqueuses, à partir de maintenant, vous ne devez plus dire un mot !

Extirpant mes doigts du vagin, je cherchai le clitoris. Bouche bée, visage empourpré, Toni me surveillait dans le miroir. Quand je trouvai son bouton, elle eut un déhanchement involontaire pour mieux m'offrir son sexe, mais dut le regretter aussitôt, car elle prit sa voix la plus morose pour m'envoyer :

– Monsieur me branle ? Je croyais qu'il voulait me fesser.

L'a-t-il oublié ? Comment dois-je me mettre ? Sur ses genoux ?

En général, c'est ainsi qu'on procède, non ?

Insolente chipie ! Mais ne crains rien, nous allons te le rabattre, ton caquet.

– Ce soir, j'ai envie de changer. Si tu restes debout devant moi, je pourrai voir ton con et ton visage dans le miroir, et j'aurai ton cul sous les yeux... et sous la main. Il faut savoir varier ses plaisirs.

Et ma main s'abattit, claquant avec volupté la chair élastique ; la fesse, déformée par l'impact, s'aplatit et s'élargit, puis revint aussitôt, toute rouge à l'endroit où je l'avais frappée, et Toni cria :

– Pas trop fort, Monsieur. S'il vous plaît, pas trop fort !

– On se tait, Toni. On donne son cul, et on se tait !

J'assenai la seconde claque, au même endroit. C'était fort plaisant de ne

lui faire rougir d'abord qu'une fesse, laissant l'autre blanche, à côté, pour opérer des comparaisons. La troisième claque, toujours à la même fesse, la frappa sur le côté, aplatissant la chair d'une façon oblique, la forçant à se rabattre vers la raie du cul. Chaque fois que ma main s'abattait, je croisais le regard de Toni dans le miroir, et j'y lisais le même appel, puis, très vite, mes yeux revenaient sur son cul pour voir ma main entrer en contact avec la rondeur élastique, qui s'embrasait progressivement.

Maintenant, j'avais adopté un train de croisière, et je lui claquai la fesse, toujours la même, presque toujours au même endroit (au milieu, au plus rond de la fesse), arrachant chaque fois à Toni le même piaillage étouffé. Peut-être se lassa-t-elle de voir ma main se lever dans le miroir, et préférer-elle avoir la surprise, car je la vis fermer les yeux.

Les claques se succédaient, régulières, et sa chair ballottait en tout sens, comme une eau soumise à des courants contraires, de bas en haut, puis de droite à gauche. J'étais éperdu d'adoration pour elle de se laisser fesser avec une telle docilité, et pourtant, je ne la ménageais pas ; j'y allais de bon cœur, les claques éclataient avec un bruit joyeux, comme des pétards dans une fête. Chaque fois, Toni avait le même mouvement du bassin projeté vers l'avant, comme pour fuir, ce qui faisait s'ouvrir la fente rose du con dans le miroir, mais elle revenait aussitôt s'offrir, et déjà s'abattait la claque suivante, qui lui arrachait la même suffocation.

– Monsieur ne me frappe que d'un côté ?

– Oui, je te l'ai dit, j'ai envie de changer. Pour le moment, je trouve ça plus drôle. Tu verrais ta fesse, comme elle est rouge...

– Je m'en doute, Monsieur. Je la sens bien, allez... on dirait du feu... Monsieur devrait passer à la suivante, j'ai peur de ne pas pouvoir en supporter davantage...

De la main gauche, je caressai sa fesse gauche ; que la peau en était fraîche, comparée à l'autre, sur laquelle je continuai d'assener mes claques méthodiques. Me plaisait extrêmement ce déséquilibre entre les deux moitiés de son cul ; non seulement la fesse sur laquelle je m'acharnais était devenue cramoisie, mais son volume avait augmenté, elle paraissait moins ronde, s'avachissait, comme si le sang qui la congestionnait, alourdissant les tissus, la tirait vers le bas. Je trouvais délicieusement comique le ballonnement de ce gros sac de viande rouge sous mes claques, et comme pour accentuer encore le sentiment d'injustice que devait éprouver la fesse martyrisée, tandis que je la frappais, je caressais l'autre amoureusement, et même, de temps en temps, j'y posais un tendre baiser.

Il se passa ainsi, fort agréablement (pour moi), deux ou trois minutes, puis, comme la main commençait à me chauffer, je cessai subitement de claquer la fesse martyre, pour amuser mes doigts dans les zones humides de l'entre cuisse.

– Ce soir, dis-je à Toni, nous allons procéder par étapes, comme des gens

civilisés. Je ne veux pas me brûler les doigts.

Aussi, de temps en temps, je m'accorderai des petites pauses, pendant lesquelles j'apaiserai le feu de ma main. Tu ne verras, j'espère, aucun inconvénient à ce que je me serve de ça pour me la pommader ?

Par « ça », j'entendais son con, sur lequel, par-dessous, je venais d'appliquer ma paume enflammée.

– Oh, quand même, Monsieur exagère !

J'avais tout le velours rebondi de sa motte dans la main, et j'appuyais sur la chair pour bien la faire bêér. Quand ce fut fait, je fis aller et venir ma main d'avant en arrière, exerçant sur les muqueuses trempées un frottement régulier, de façon à bien faire sourdre dans ma paume les sécrétions voluptueuses particulièrement abondantes qui, en effet, apaisaient mon épiderme enflammé, comme l'aurait fait un baume très gras. Et, tout en frottant sa fente contre ma paume, je lui pétrissais toute la viande, rudement, la lui remontant vers le ventre, ce que je pouvais vérifier grâce au miroir, puis la ramenant vers l'arrière en tirant dessus, et je prenais le même plaisir enfantin à brutaliser, à déformer les chairs sexuelles de Toni, qu'auparavant, à ne lui tourmenter qu'une seule fesse.

Cette masturbation brutale, à laquelle, je le sentais, elle ne demeurerait pas indifférente, dura une bonne minute, et je ne l'arrêtai que lorsque je sentis, à ses contractions, à l'onctuosité des liqueurs d'amour, à l'air de désarroi extrême de son visage (dans le miroir), que Toni approchait de l'orgasme. Aussitôt, je décollai ma main de ses muqueuses, avec un clapotis de ventouse.

– Oh, Monsieur, me reprocha-t-elle, j'allais justement...

J'étais sur le point de...

Je lui taquinai le clitoris, du bout d'un doigt.

– Je sais, Toni, mais il ne s'agit pas de ça ! Souviens-toi, tu me l'a dit toi-même, il n'est pas question de te branler.

Elle s'était retournée, et haletait, les yeux mi-clos, le visage empourpré. Sa bouche fit la moue.

– C'était si bien ! murmura-t-elle.

Je sentis mon cœur fondre de plaisir. Et cela me donna envie de la punir encore plus ! On n'explique pas ces choses, plus une femme vous séduit, plus on a plaisir à le lui faire payer.

– Allons, viens sur moi, fini de jouer, tu vas avoir ta fessée dans les règles, puisque c'est ce que tu veux !

Toujours faisant la moue, Toni tomba à genoux sur le tapis, à ma droite, puis s'inclina vers l'avant pour déposer son buste sur mes cuisses, dans un geste d'offrande ; je sentis l'opulence de ses seins s'aplatir sur mes muscles ; elle rampa sur moi, lourd serpent de chair féminine, et ses seins passèrent de l'autre côté de ma cuisse, tandis qu'elle plongeait de l'avant pour me

livrer son cul, qui se trouva ainsi rehaussé comme un autel. Ses genoux effleuraient le tapis, d'un côté, et de l'autre, elle s'appuyait au sol sur ses avant-bras, la tête en bas. Sa lourdeur sur mes cuisses (Toni n'a rien d'un poids plume) me comblait d'aise, me donnait un sentiment de richesse. Tout ce beau cul opulent était à moi ! J'en avais la libre disposition !

– Espèce de grosse cochonne hypocrite, me moquai-je, en lui enfilant un doigt dans l'anus, qui me reproche de la branler et qui profite ensuite d'une punition pour prendre son pied !

(Je retirai mon doigt de son cul et lui fouillai la fente.) Ouvre-toi bien, fille impudique, Monsieur veut voir ton con !

Elle déplaça une cuisse et un de ses genoux dépassa des miens ; sous la raie fessière, je pus alors voir s'épanouir la fleur pourpre du vagin congestionné, et vers le haut de la fente, dont les lèvres étaient disjointes, surgir, en érection, le clitoris et les nymphes écarlates...

Je lui donnai alors la seconde moitié de sa fessée, et fis rougir la fesse que j'avais épargnée, sans pour autant négliger la première, frappant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Toni se contorsionnait, je l'entendais suffoquer, marmonner, et même grincer des dents, tandis que son cul se soulevait, et retombait sur moi.

La folie à laquelle elle s'abandonnait me gagnait par contagion, et bientôt je ne fus plus maître de décider de ce que je voulais faire. Profitant d'un de ces moments où Toni soulevait le cul, j'avais passé ma main gauche sous elle, et je tenais sa vulve emprisonnée. Simultanément, je la fessais d'une main, comme un forcené, et je la masturbais de l'autre.

– Monsieur ! hurlait Toni. Oh, Monsieur, Monsieur,
Monsieur ! ! ! Par pitié, Monsieur, par pitié !

Elle en sanglotait.

– Oui, oui, oui !

A chacun de ses oui, j'enfonçais mes doigts et je claquais, ce dont elle me remerciait par des cris sauvages :

– Oh oui, oh oui... Ouuuuuuu !!!!!

Je ne suis guère partisan des points d'exclamation et des onomatopées dans un récit amoureux, mais je ne vois pas comment je pourrais rendre compte sans en user de l'état dans lequel elle était. Résumons : disons que l'orage qui couvait en elle put enfin éclater ; il fut suivi d'une crise de sanglots véhéments, puis les sanglots s'espacèrent, et Toni, dont je caressais distraitemment la croupe incendiée, se contenta de gémir, en pleurant à chaudes larmes, la tête en bas, abandonnée sur moi, inerte.

Amours ancillaires

Pour autant, mes démons n'étaient pas apaisés, je pouvais sentir leur morsure au bas du ventre, ils réclamaient leur viande. Et quelque chose me soufflait que c'était maintenant, alors qu'elle était à demi morte, brisée, vidée de toute son énergie, que Toni serait une proie succulente. C'est pourquoi je la soulevai (Bon Dieu qu'elle était lourde !) et la fis s'asseoir sur moi ; tout de suite, trop honteuse pour m'affronter, elle me prit par le cou et se nicha dans le creux de mon épaule, me poussant son front tout contre, pour se cacher ; elle resta ainsi un moment, à pleurnicher, en me serrant très fort. Jamais encore je n'avais eu à ce point l'impression qu'elle m'appartenait. J'étais heureux comme un dieu ! Je l'enlaçais d'un bras pour qu'elle ne tombe pas, car elle s'abandonnait totalement, et mon autre main se promenait sur ses cuisses, ou lui palpa la poitrine.

– Vous allez me détraquer complètement, me reprocha Toni, toujours cachée contre moi. Sale vicieux !

Mais une étreinte très tendre me fit comprendre que je ne devais pas prendre ce reproche au pied de la lettre. Je laissai descendre ma main sur son ventre replet et atteignis la douceur des poils. Tout de suite, ses cuisses se rapprochèrent, m'interdisant l'accès à son sexe ; elle remonta même les genoux.

– Qu'est-ce que je vais devenir, vous pouvez me le dire, avec un cinglé pareil ?

Elle me donna un petit coup de front, comme un chevreau.

– Donne-le, Toni !

– Non ! gémit-elle. Non, je veux plus...

– Allons, donne, tu sais que c'est à moi, maintenant...

– Mais je suis fatiguée !

– Donne.

Je lui parlai avec douceur, et mes doigts folâtraient parmi les boucles de sa toison.

– Non... fit boudeusement Toni, je viens de jouir... ça me fait mal, si on me touche tout de suite après...

Pourtant, ses cuisses se séparèrent et je la sentis attentive.

Très doucement, mes doigts descendirent en elle ; rassurée par la

prudence de mon intrusion, Toni s'ouvrit complètement, et ma caresse la posséda toute, veillant à ne pas irriter les chairs endolories. Ses muqueuses étaient plus douces que du velours, j'avais l'impression de toucher une grosse fleur fragile qui aurait été en même temps un mollusque d'une sensibilité extrême, et qu'il fallait apprivoiser.

Cependant que mes doigts furetaient, s'évertuant à tirer de la léthargie qui succède à un orgasme trop violent les terminaisons nerveuses dont la muqueuse qui tapisse la fente sexuelle, dans sa partie supérieure, est particulièrement riche, Toni pleurait toujours, mais elle n'était plus crispée par l'appréhension, elle gisait paisiblement contre mon cou. Et bientôt, ma patience fut récompensée ; au fond de son chagrin, éveillée par mes doigts, je sentis renaître en elle une sorte d'attente.

– J'ai tellement honte, Monsieur, me dit-elle, en s'écroulant pour bien s'offrir. Je n'y comprends plus rien. La première fois, c'était pour jouer... sur le lit, je veux dire... et hier... Monsieur était énervé... mais ce soir... Monsieur était si froid...tout est mélangé dans ma tête...

– Mais tu as joui, non ?

A nouveau, elle me donna son petit coup de tête, et je vis se hausser ses épaules. En même temps, elle se mussa plus confortablement contre moi, m'enlaçant.

– Monsieur ne sait dire que ça... est-ce ma faute si j'ai du tempérament ?

Comme pour se faire pardonner sa timide rebuffade, alors que mes doigts se faisaient extrêmement méticuleux, Toni déposa un rapide bécot sur ma joue, puis elle se cacha à nouveau. Mon doigt venait d'entrer en elle, il coulissa lentement.

– Oh, Monsieur va y arriver, c'est sûr, à me faire encore juter !

Elle me lécha la joue, puis me mordilla la pommette et se serra très fort contre moi.

– Et si on mettait là-dedans autre chose que le doigt, Toni ?

Elle pouvait sentir à quel point je bandais.

– Monsieur a envie ?

Pour toute réponse, je lui soulevai le cul, elle se laissa faire, mais resta agrippée à mon cou, et je pus la disposer à califourchon sur moi, de face. J'ouvris alors mon pantalon, et Toni décolla son front de mon épaule pour contempler ma queue.

– En effet, Monsieur a drôlement envie !

Sans attendre, elle me prit d'une main et, s'ouvrant de l'autre, me chevaucha comme aurait fait Manon, pour m'absorber avec une autorité qui me laissa pantois.

– Surtout, que Monsieur ne bouge plus, il s'est assez fatigué comme ça ! C'est mon tour de travailler.

Travailler ? La grosse flemmarde ne se fatigua guère, mais n'était-ce pas

ma faute ? Tout allumée par mes tripotages, à peine eut-elle le loisir d'opérer trois ou quatre va-et-vient que je sentis ses bras m'étreindre violemment, puis son vagin eut une brève convulsion... et se relâcha paisiblement, tandis que l'humidité du plaisir féminin se répandait sur mes couilles.

– Et voilà, fit-elle.

Après quoi, elle m'embrassa sur la joue et resta coite. Je compris alors, effaré, en entendant son souffle devenir régulier, comme celui d'un enfant qui s'endort, qu'elle avait eu un orgasme. La discrétion dont elle avait témoigné aurait pu m'inciter à penser qu'elle n'avait obtenu qu'un plaisir mitigé. Mais l'abandon, la lourdeur de son corps, l'épuisement voluptueux qu'il trahissait me disaient le contraire. Par la suite, j'apprendrais que Toni avait plus d'une façon de jouir. Et que les orgasmes discrets, presque silencieux, qu'elle avaient en certaines circonstances, n'étaient pas moins violents, à l'intérieur, comme elle disait, que ceux qui se manifestaient par des sanglots hystériques ou des hurlements.

Cela étant, je n'avais toujours pas joui, moi ! J'étais en elle, et elle s'était endormie sur moi avec la confiance d'un enfant, ou d'un animal apprivoisé. Sa torpeur fut quand même d'assez courte durée ; peut-être deux ou trois minutes ; dans son relâchement, elle ne se surveillait plus, si bien qu'un pet lui échappa, un pet très discret, à peine odorant, un pet innocent, en quelque sorte...

– Oh, sursauta Toni ! J'ai péti sur Monsieur... Ne sentez pas !

Elle me pinça les narines, mais tendrement, et je lui baisai la paume de la main. Alors, elle lâcha mon nez et ses doigts palpèrent mon visage, comme auraient fait ceux d'un aveugle ; elle suivit le contour de mes lèvres, le tour de mes yeux, puis me caressa une oreille. Elle opérait une sorte d'inventaire. A un mouvement qu'elle fit, elle reprit conscience de ma dureté, toujours logée en elle. Sa main descendit, elle se tâta et me toucha en même temps.

– Oh, et moi qui... grosse égoïste que je suis !

J'attendais pour savoir ce qu'elle allait faire ; elle prit appui sur ses pieds, et se soulevant, me fit dégainer, puis recula vers mes genoux. Tenant mon pénis dans sa main elle l'observait d'un air pensif.

Nous le savions, une nouvelle étape venait d'être franchie dans notre étrange relation ; nous pouvions en voir se former le dessin ; il y aurait des moments de grande familiarité sexuelle, comme celui que nous étions en train de vivre et, entre eux, d'autres épisodes, différents. Plus froids, plus pervers, où la méchanceté devrait épicer nos plaisirs. Et d'autres encore, où Toni ne serait plus que la bonne, et moi Monsieur.

Je laissais mes pensées vagabonder pendant qu'elle jouait distraitement avec mon pendentif, le manipulant comme si elle se demandait ce qu'elle allait pouvoir en faire. J'avais compris qu'elle ne me souhaitait plus en elle ;

sans doute avait-elle trop joui, et elle semblait éprouver un vague remords à m'avoir laissé en chemin.

– Monsieur doit penser que je suis une fille facile ?

Je ne répondis pas. C'est ce que je pensais, en effet. Avec le facteur, l'autre matin, elle ne m'avait pas donné l'impression d'être une vertu très farouche. Mais qu'elle fût un peu putain sur les bords ne lui ôtait rien de son charme. En fait, j'aimais assez ce mélange de canaillerie et de fausse innocence.

– Evidemment, fit-elle, je ne peux pas vous laisser comme ça.

Elle descendit s'agenouiller à mes pieds, me fit ouvrir les cuisses et s'installa, les avant-bras posés sur moi. Je la vis se lécher les lèvres pour les enduire de salive.

– Je vais sucer Monsieur, m'annonça-t-elle, mais il ne faudrait pas que ça devienne une habitude !

Après quoi, elle m'emboucha et me gratifia d'une pipe exquise qu'accompagnaient de gourmands bruits de salive. Mon plaisir ne se fit pas prier, et quand, baignant dans l'eau tiède qui emplissait sa bouche, titillé d'une façon diabolique par l'extrémité de sa langue, je sus qu'il arrivait, je le laissai venir, et je crispai avec gratitude mes mains sur celles de Toni qui reposaient sagement sur mes cuisses, tandis que sa tête avançait et reculait de plus en plus vite. Ses doigts me rendirent ma pression, et sa tête bougea affirmativement, pour me faire savoir que je pouvais y aller, je n'avais pas à avoir de scrupules, je ne serais pas le premier à lui juter dans la bouche. Nos doigts entrelacés s'étreignirent passionnément et la tête de Toni plongea une dernière fois, m'engloutissant jusqu'aux couilles.

Quelle douceur... Je ne suis pas un fanatique des pipes, mais là, ce fut positivement divin.

Même après qu'il n'y eut plus rien à tirer de moi, que je fus redevenu flasque, elle me garda dans sa bouche. Aucun doute, elle aimait ma queue. Peut-être aimait-elle toutes les queues ? J'eus une pensée fugace pour toutes celles qu'elle avait pu sucer. Qu'importe, en ce moment, c'était la mienne.

Alors qu'elle la poulérait doucement, comme une chatte son chaton, nous entendîmes une voiture freiner dans la rue. Puis des portières claquèrent. Un rire de femme s'éleva.

– C'est madame Bardini qui rentre, dit Toni, après avoir posé un petit baiser sur mon gland. Chaque fois que le sénateur monte à Paris, elle va faire la noce... C'est quand même bien d'être mariée avec un homme riche !

Comment n'aurais-je pas pensé à Manon rentrant d'une de ses escapades ?

Toni le perçut-elle ? Elle me secoua gentiment.

– Il se fait tard, Monsieur... Monsieur a tiré son coup, maintenant il va faire un gros dodo. Je vais lui apporter son tilleul...

J'ai regagné ma chambre. J'étais un petit garçon, maman allait venir me border...

Comme je venais de me glisser dans les draps, Toni arriva avec le plateau où fumait une infusion. Ma main remonta le long de sa jambe. Elle avait toujours le cul nu, et cela suffit pour m'emplir d'un sentiment de paix profonde.

– Sage ! fit Toni.

Ma main retomba mollement. Je n'aurais pas besoin de cachets pour dormir, ce soir. Un petit baiser sur le front, et Toni éteignit.

Sur le seuil, elle se retourna.

– Monsieur ?

Je grognai.

– Surtout, dit-elle, il ne faut rien changer.

J'attendais la suite.

– Je veux dire... il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes... ce n'est pas parce que Monsieur et moi, on s'amuse... qu'il faut que Monsieur s' imagine que je vais en profiter... Je rassure tout de suite Monsieur. Monsieur est Monsieur, et Toni... c'est la bonne...

Je devais déjà dormir profondément, car je ne me souviens pas d'avoir entendu la porte se refermer.

Monsieur viole sa bonne

Le lendemain, à mon réveil, régnait un temps épouvantable. Cela me mit d'une humeur exécrationnelle, car j'avais médité de faire du cheval en forêt, avec Hugo ; je menais une vie trop végétative, il fallait me reprendre en main, me donner du mouvement, m'adonner à une activité physique. Les bras derrière la nuque, j'écoutais la pluie cravacher la vigne vierge de la façade et j'attendais que Toni m'apporte mon plateau. Il était midi passé, normalement elle aurait déjà dû avoir tiré les rideaux, et c'est l'odeur du café qui m'aurait réveillé, et non ce tiraillement au creux de l'estomac, dû peut-être à la faim, mais peut-être aussi à une vague angoisse.

Pourquoi ne venait-elle pas ? Je me décidai à quitter le lit et enfilai ma robe de chambre, puis je me rendis à la cuisine. Elle était déserte. Tout était en ordre. Son tablier pendait derrière la porte. Mon sang se glaça ! Et si elle était partie ? Sait-on jamais, avec ces folles ? Je me ruai dans l'escalier comme un forcené et poussai la porte de sa chambre. La stupeur me cloua sur place. Elle gisait sur son lit, en culotte et en soutien-gorge. La chambre était bleue de fumée de cigarette. D'un coup d'œil, je fis l'inventaire : la valise vide, posée par terre, les magazines féminins éparpillés sur le lit, le vernis à ongles, le cendrier plein de mégots tachés de rouge à lèvres, un plateau avec les restes d'un déjeuner...

– Vous faites la grève, Toni ? lui lançai-je.

Ce qui avait motivé ma mauvaise humeur (après le soulagement que j'éprouvai à constater qu'elle était toujours là), ce fut de la voir se draper pudiquement dans son peignoir de bain.

– Monsieur pourrait quand même frapper ! me cria-t-elle.

Et si j'avais été toute nue ?

La belle affaire, pensai-je, mais j'étais trop médusé pour le lui dire. Je désignai sa valise.

– Tu... tu fais tes bagages ?

Une lueur de contentement passa dans ses yeux.

– Alors, c'est ça ? me lança-t-elle, Monsieur a eu peur que je détale ? (Elle eut un petit rire méprisant et tira sur sa cigarette en me fixant d'un air narquois.) Que Monsieur se rassure, le jour où je partirai, je le préviendrai. Il y a quand même des problèmes d'ordre pratique à régler !

– Mais dans ce cas, pourquoi...

D'un geste mou, je désignais son lit, la chambre envahie par la fumée.

– Monsieur aurait-il oublié que nous sommes mercredi ?

Je ne voyais pas le rapport.

– Et que le mercredi est mon jour de sortie ?

Je sentis le rouge me monter au visage, comme disent les héroïnes de la collection Harlequin. Son jour de repos ! Ça ne m'avait pas même effleuré qu'elle pouvait encore le prendre, maintenant que nous baisions. Et je me gourmandais intérieurement pour m'être donné en spectacle, lui avoir montré dans quel désarroi me plongeait la crainte qu'elle pût me quitter.

– Mais tu n'es pas sortie, tu es là ! lui dis-je, ridiculement.

– Forcément, que je suis là, où est-ce que j'irais avec ce temps pourri !

Elle fusilla d'un regard indigné la fenêtre derrière laquelle s'échevelaient des trombes d'eau.

– Qu'est-ce que vous voulez fiche dans un trou pareil (Toni a servi à Paris et ne rate pas une occasion d'ironiser sur la mesquinerie des plaisirs provinciaux), à part le cinéma, il n'y a rien. Et le cinéma, c'est l'après-midi ! Et puis pour ce que c'est marrant, le cinoche, ici. Avec tous ces tordus qui viennent vous draguer...

Une tristesse soudaine passa sur son visage, comme si elle contemplait l'inanité de ses distractions, celles d'une petite bonne dans une ville de province ; et elle tira rageusement sur sa cigarette.

– A part le cul et le cinéma, maugréa-t-elle, qu'est-ce que vous voulez foutre, ici, quand il pleut ?

Elle parut se souvenir de ma présence.

– Mais ce n'est pas parce qu'il pleut que je vais faire la boniche. J'ai droit à mon jour, je le prends. Si j'ai envie de le passer au lit, c'est mon affaire. Toute seule ! ajouta-t-elle, comme pour prévenir toute offre de service de ma part.

– Qu'est-ce que j'ai dit hier à Monsieur ? reprit-elle d'une voix moins revêche. Je suis toujours la bonne. Rien n'est changé. Les bonnes prennent leur jour de repos, même quand elles couchent avec leur maître !

– Mais bien sûr, Toni. J'avais simplement oublié. Repose-toi bien. Navré pour toi qu'il fasse si mauvais.

Pivotant sur moi-même, je sortis de sa chambre et refermai la porte.

– Et la prochaine fois, cria-t-elle, n'oubliez pas de frapper !

On n'entre pas chez moi comme au musée du Pruneau !

Je m'éloignai en sifflotant mais j'eus le temps d'entendre encore :

– Ma parole, il me prend pour la putain de service !

Je redescendis à la cuisine, plus que mécontent de ma conduite ; s'il y a une chose que je déteste, avec les femmes, c'est bien de me mettre dans la posture du demandeur. J'avais perdu la face.

Cela ne me laissa pas en repos. Je fus sur le point de prendre une cigarette pour me calmer, or j'ai cessé de fumer depuis mon divorce ; cela me mit encore plus en rage. Et tout à coup, je me retrouvai dans l'escalier. Elle m'avait entendu arriver, car à mon entrée dans sa chambre, je la trouvais assise sur le lit, un pied dans une pantoufle.

– Tu voudras bien m'excuser si je n'ai pas frappé, lui lâchai-je, mais il y a urgence.

J'ouvris mon pantalon de pyjama pour qu'elle puisse en juger. Ses yeux s'écarquillèrent et elle secoua violemment la tête :

– Non ! cria-t-elle. Je ne veux pas ! Pas mon jour de sortie !

– Tu l'as dit toi-même, fis-je, en la recouchant de force (que la chair de ses épaules me parut douce !), quand il pleut, à part le cinéma, il n'y a que le cul. (Elle se débattait sous moi, tentant de se dégager, alors je la saisis par les cheveux, derrière la nuque, et l'immobilisai sauvagement.) Tu pourras aller au cinéma... après !

J'écartai sa culotte, fouillai la fente velue. Elle était humide. S'était-elle branlée, ou était-elle toujours dans cet état ?

– Non ! me cria-t-elle au visage, mais déjà j'avais glissé en elle. Monsieur ne va quand même pas me violer ?

J'allais me gêner ! Je n'eus qu'à pousser, et je fus au fond. Tout son corps était crispé par le refus... sauf son sexe, qui s'ouvrait. Elle fondit en larmes, et ce fut délicieux, de la baiser pendant qu'elle pleurait. Je pus lâcher ses cheveux, car elle ne résistait plus. Je ne figolai pas, je ne cherchai pas à lui donner du plaisir, je me servis d'elle, en égoïste, comme on le fait des orifices d'une prostituée, et je lui lâchai ma giclée, mes yeux plantés dans les siens que dilatait une surprise innommable. Au moment où j'éjaculais, son bassin vint violemment à ma rencontre, et nous restâmes soudés tout le temps où le sperme fusait. Puis je me détendis et, quelque peu honteux de ma conduite, je voulus l'embrasser. Elle se détourna, boudeuse. Mais quand je voulus sortir d'elle, je m'aperçus qu'elle me retenait, ses bras s'étaient noués derrière moi. Je restai donc sur elle, encore essoufflé, ma bouche posée sur la veine de son cou qui palpitait sauvagement.

– Monsieur m'a violée ! murmura Toni, le visage toujours détourné, mais ses bras me retenant contre elle. Il m'a bel et bien violée ! Alors ça, c'est la meilleure !

– Tu n'as qu'à porter plainte !

– Imbécile...

Nous restâmes cois ; sa main se faufila sous mon pyjama et me caressa la fesse. Il y eut un mouvement onctueux, au bas de mon ventre, mon pénis, ramolli, sortait d'elle. Je sentis le mouillé de ses poils sous mon pubis.

– Quand même, vous ne vous emmerdez pas ! Si j'ai bien compris, quand Monsieur a envie de se les vider, il me monte dessus ?

Tout en disant ça, elle me serrait contre elle.

– Et moi, je me laisse faire... ajouta-t-elle. Alors, ça, c'est la meilleure !

Sa main remonta sous ma veste de pyjama et me caressa le dos.

– Un trou avec du poil autour, voilà tout ce que je suis, pour vous... Rien d'autre... Moi, je n'existe pas...

Mais pourquoi, alors qu'elle établissait ce triste constat, sa main me caressait-elle si gentiment ? Je soulevai la tête et, cette fois, elle ne se déroba pas. Je vis qu'elle pleurait. Du bout de la langue, je cueillis une larme au moment où elle roulait hors de la commissure. Toni me fixa à travers ses pleurs, de tout près, en louchant, avec une expression perplexe, comme si elle essayait de déchiffrer en moi je ne sais quelle énigme.

Je me sentais tout poisseux, à l'entrecuisse, à cause du sperme qui coulait de son vagin, et j'eus envie d'aller me laver. Elle dut le comprendre, car elle me laissa me dégager d'elle. En m'essuyant, je remarquai qu'elle se fourrait vivement un kleenex sous la culotte. Le geste avait été un réflexe, aucune hésitation ne l'avait précédé. En refermant mon pyjama, avant de quitter sa chambre, je me demandais combien de fois elle avait eu le même, aussi efficace, aussi discret. Combien de fois s'était-elle fait baiser à la sauvette, dans un couloir, dans une voiture, et s'était-elle ensuite fourré un mouchoir de papier dans la chatte pour empêcher le sperme de souiller ses bas ?

J'y pensai encore, en refermant.

– Et ne me dites pas que j'ai joui, cria Toni, à travers la porte. Je le sais ! Je jouis toujours quand on me baise, pas la peine de pavoiser !

Comme je descendais, la pluie redoubla de violence. Le vacarme qu'elle produisait en frappant la verrière couvrait tous les autres bruits, et je n'entendis pas la porte de Toni se rouvrir. Je sursautai donc quand elle m'appela, et me retournai. Elle était en haut de l'escalier, penchée sur la rampe, toute nue, et les cuisses écartées, elle maintenait en elle, de deux doigts repliés, le kleenex froissé.

– Monsieur, chuchota-t-elle de là-haut, est-ce que...

Vision enchanteresse que cette belle fille bien en chair, toute nue dans mon escalier ! Consciente de mon admiration, elle se cambra coquettement pour mettre sa lourde poitrine en valeur.

– En compensation (en compensation de quoi ?) est-ce que Monsieur (de l'avoir baisée au débotté ?) serait d'accord pour que je prenne mon repos un jour où il ne pleuvra pas ?

Mes yeux se repaissaient de sa nudité.

– Mais bien sûr, Toni. Et je te fais même cadeau de la matinée, tu pourras prendre ta journée entière.

Elle eut une moue satisfaite et se retourna, comme une strip-teaseuse qui veut montrer ses fesses, consciente de mon attention.

– Monsieur me regarde parce que je suis toute nue, c'est ça ? Il aime ça,

hein ?

- Enlève ce kleenex.
- Mais ça va couler, Monsieur. Monsieur m'en a mis plein.
- Enlève-le...
- Bien, Monsieur.

Elle me refit face et retira le chiffon de papier. Un filet de sperme sortit d'elle et fit briller l'intérieur de sa cuisse. Ses yeux m'observaient.

– Il faudra, lui dis-je, rattraper le temps perdu. Je ne vous paie pas à ne rien faire.

Elle battit des paupières, pour marquer son accord.

– Je vais tout astiquer, ce sera nickel !

Elle essuya avec le kleenex le sperme qui dégoulinait sur sa cuisse.

– J'y compte bien, dis-je. (Son regard s'aiguisa.) Je passerai l'inspection...

– L'inspection ?

– N'est-ce pas mon droit ?

– Monsieur est chez lui, il a tous les droits... Et si, fit-elle d'une voix étranglée, Monsieur n'est pas satisfait ?

Je lui envoyai mon sourire du dimanche.

– Alors, Monsieur sévira, Toni ! lui dis-je de ma voix la plus douce.

Après un temps de retard, elle me rendit mon sourire, mais le sien manquait de conviction ; en même temps, d'un geste machinal, elle se caressa le derrière.

– C'est bien ce que j'avais cru comprendre. Je lui annonçai alors que j'irais me détendre au club ; à mon retour, à dix-sept heures, aurait lieu l'inspection.

L'inspection

Tout le temps que j'ai passé à transpirer sur les appareils de remise en forme du club, ou au sauna, je n'ai pas arrêté de penser à Toni, occupée à astiquer, et très consciente, en fait, que cela ne servirait à rien. Je la voyais cessant brusquement de se démenager, jetant son chiffon par terre, allumant une cigarette et contemplant fixement le parquet. Puis, malgré elle, du moins je l'imaginais, l'ombre d'un sourire canaille naissait sur ses lèvres. Tout de suite après, ses yeux s'assombrissaient de plus belle, et elle ramassait le chiffon. En fait, elle ne devait pas savoir sur quel pied danser, avec un énergumène comme moi, et c'est exactement l'état d'esprit dans lequel je souhaitais la trouver à mon retour. J'avais envie qu'elle y pense longuement à l'avance, qu'elle n'arrête pas d'y penser, qu'elle cuise dans son jus, se demandant ce que je lui réservais exactement, mais sachant pertinemment qu'à mon retour, elle y aurait droit. Alors, le ventre noué par l'angoisse, elle devait se remettre à sa tâche inutile.

A cinq heures pétantes, je rangeai la voiture dans le garage et fis mon entrée dans le vestibule où je fus accueilli par l'odeur de l'encaustique. Je pus voir scintiller le parquet et la rampe de l'escalier. Les cuivres, sur les petites étagères des vitrines, avaient été faits. J'accrochai mon imper au portemanteau et sentis me gagner une forte excitation, à l'idée de Toni, transpirant dans l'escalier, passant les marches à la paille de fer, tandis que je faisais des longueurs de piscine.

J'avais une boule dans l'estomac et mes oreilles bourdonnaient lorsque je remontai le couloir jusqu'à la cuisine. Je savais que Toni y serait, je l'aurais su même si je n'avais pas entendu sa radio portable qui jouait en sourdine ; la cuisine, après sa chambre, était l'endroit de la maison où elle se sentait le plus chez elle. J'étais épouvantablement amoureux quand je poussai la porte du bout des doigts, mais je n'en montrai rien, affichant une lippe morose.

Je perçus en entrant l'odeur de sa sueur, et je compris qu'elle n'avait pas eu le temps de se doucher, qu'elle avait dû astiquer jusqu'au dernier moment, et que ce n'était qu'en entendant la voiture qu'elle avait dû se ruer à la cuisine, où je la trouvais, arborant une expression bizarre, assise derrière la table, occupée à faire de la couture.

— Il est cinq heures, Toni, lui annonçai-je, en prenant le ton lugubre que j'aurais pu employer pour dire : Il est minuit, docteur Schweitzer.

Elle hocha la tête et coupa le fil de son aiguillée avec ses dents.

– Je sais, Monsieur.

Je ne pouvais pas voir la partie inférieure de sa personne, mais quand je réalisai que c'était sa jupe qu'elle recousait, je sus ce qui m'attendait.

– Mon ourlet s'est défait, s'excusa-t-elle, pendant que j'encaustiquais les marches. Et mon autre jupe est au teinturier...

Comptait-elle m'attendrir ? Ou m'allécher ? J'allai me verser un verre d'eau et je pus constater qu'elle était en culotte ; les jambes croisées, la chair grasse et blanche de ses cuisses et de son fessier formait un contraste des plus scélérats avec ses bas fumés, ses escarpins anthracite et le sombre chemisier qui moulait son buste ; sa demi-nudité rendait d'autant plus saugrenue la sage coiffe de dentelle qui couronnait son chignon.

– En culotte, Toni ? lui fis-je.

Elle me montra sa jupe, avec un sourire distrait (quoiqu'un peu crispé).

– Je n'avais pas réalisé qu'il était si tard... J'ai presque fini...

Elle baissa pudiquement les paupières et laissa rosir ses pommettes en enfilant son aiguille dans l'ourlet (qui était, en effet, décousu). Adossé à l'évier, mon verre à la main, je caressai d'un regard lointain la chair blanche de sa fesse qui s'aplatissait sur la chaise, et la lourdeur succulente de sa cuisse, au-dessus du renfort des bas.

– Vous prenez du poids, Toni. Voilà pourquoi votre jupe se découd.

Elle me jeta un rapide coup d'œil, et se caressa la hanche. Je vis alors qu'elle avait la chair de poule.

– Monsieur a raison, je suis trop gourmande. Je commence à avoir des poignées d'amour. Il faudra que je me surveille.

– Si nous revenions à nos moutons ? A nos moutons de poussière, plus exactement. J'espère que je ne vais pas en trouver sous mon lit ?

– Oh, pour ça, je serais bien étonnée. J'ai passé l'aspirateur partout.

– C'est ce que nous allons voir. Vous êtes prête ?

– Je finis de coudre mon ourlet, et je suis à Monsieur.

– Vous n'avez pas besoin de coudre votre ourlet pour être à moi, Toni, lui fis-je observer froidement. Vous êtes à moi.

Elle battit des paupières.

– En outre, poursuivis-je, j'aimerais autant, à l'avenir, que vous fassiez vos travaux de couture dans votre chambre, et non pas sur le temps que vous me devez et qui doit être exclusivement consacré à votre service d'employée de maison.

– Bien, Monsieur, fit Toni, d'une voix blanche.

– On y va ?

Elle me montra sa jupe avec un sourire timide, l'ourlet était presque recousu. Je secouai la tête. Alors, elle coupa le fil avec ses dents et se leva,

puis, s'appuyant d'une main à la table, elle releva une jambe pour enfiler sa jupe. Je l'arrêtai :

– Inutile !

– Mais Monsieur, fit-elle avec un petit rire mutin, je ne peux tout de même pas accompagner Monsieur en culotte !

D'un geste pudique, elle désigna le pilou qui formait un triangle plus sombre à l'endroit où la toison se devinait.

– Vous avez raison, Toni ; ce ne serait pas décent ; enlevez-la !

Son regard accrocha le mien et se détourna.

– Mais Monsieur, fit-elle, ce sera encore pire. J'aurai le derrière tout nu !

– Cela ne vous empêchera pas de monter l'escalier devant moi, dis-je d'une voix suave. (Et j'eus le plaisir de la voir s'empourprer.) Et de cette façon, vous serez prête...

– Prête ?

– Pour la punition... le cas échéant... lui dis-je, avec mon sourire le plus courtois, en lui montrant ma main ouverte.

Renonçant à discuter plus longtemps, Toni baissa rapidement sa culotte et la fourra dans la corbeille à ouvrages. Puis elle me fit face et me lança un regard de défi. Elle pinça les lèvres quand mes yeux s'abaissèrent sur sa touffe. J'aspirai ses effluves de jeune femme en sueur et fis un geste vers la porte, l'invitant à passer devant moi. Elle eut alors une sorte de rire involontaire, purement nerveux, et haussa légèrement les épaules, puis se retourna et sortit de la cuisine. Nous remontâmes le couloir jusqu'au vestibule. Le spectacle qu'elle m'offrait en marchant devant moi à petits pas gourmés était d'une exquise obscénité ; une fille de bordel, à la croupe lourde, précédant son client dans l'escalier...

– Inutile de vous tortiller, lui dis-je, ce n'est pas parce que vous me remuerez vos fesses sous le nez, que vous allez m'attendrir.

Vexée, très consciente du fait que j'avais les yeux fixés sur son cul, Toni s'efforça (bien inutilement !) de rentrer ses fesses. Ses efforts aboutirent à l'effet inverse : d'être plus retenus, les tortillements qui animaient à chaque pas sa chair élastique, en devenaient plus lascifs.

Comment une femme bien en chair, pourrait-elle préserver sa dignité, en marchant le cul nu devant un homme ? La plus aristocratique, la plus arrogante, ne résiste pas à l'épreuve.

Nous commençâmes par mon bureau, sous l'escalier. Cette pièce exiguë, un ancien débarras, sans fenêtre, n'était pas encore devenu, à l'époque, le « cabinet de Barbe-Bleue ». Nous en eûmes vite fait le tour. Dans cet espace confiné les exhalaisons de Toni prirent une importance dont elle-même fut gênée, car je la surpris à froncer les narines. En outre, nous étions forcément en contact, et tandis que j'inspectais les lieux, sa hanche nue frôlait par moment le dos de ma main. Je me penchai pour passer mon doigt

sur le bureau, afin de vérifier qu'il n'y avait pas de poussière, et simultanément, je laissai mon autre main effleurer la cuisse de Toni. Elle eut beau se raidir, ma main poursuivit son ascension et lui empauma une fesse. Toni accueillit cette familiarité par un faible soupir. Je me relevai et ouvris un tiroir. Les crayons, les stylos étaient sagement alignés dans leur compartiment ; les trombones, les épingles, le scotch, tout était en place. Pendant que je farfouillais d'une main dans le tiroir, mon autre main soupesait ses fesses avec nonchalance. Je refermai le tiroir d'un geste sec qui la fit sursauter, et mon doigt descendit vers l'anus.

– J'ai transpiré, chuchota Toni. Si Monsieur veut, je peux aller prendre une douche...

Je fis passer ma main sous elle ; elle s'appuya sur mon bureau pour garder son équilibre et écarta une de ses jambes. Je venais d'atteindre les poils, et je tirais doucement dessus.

– J'aime beaucoup vous toucher le cul, Toni ; c'est très agréable, pour moi, de vous toucher le cul.

– Je sais, Monsieur, murmura Toni ; c'est bien pour ça que je me laisse faire.

– Vous aimez me faire plaisir ?

Elle acquiesça de la tête, et ses narines se pincèrent ; je venais d'atteindre la muqueuse vaginale, qui bâillait. Je fis glisser mes doigts dedans.

– Ouvrez-vous bien... il faut toujours vous ouvrir, Toni, le maître est chez lui, ici...

A nouveau, elle m'approuva de la tête. Je posai mon autre main sur son ventre mouillé de sueur, et le lui caressai.

Le contact affriolant de son petit bedon replet de gourmande m'emplissait de tendresse. Pour mieux me laisser la toucher, elle posa une main timide sur mon épaule. Les miennes se rejoignirent dans la fente du con, et j'y cherchai le clitoris.

– Je suis vraiment très mouillée, se désola Toni. Il faudrait que j'aille me doucher...

– Ce n'est pas seulement de la sueur, Toni.

Elle en convint d'une moue piteuse. La main qui farfouillait devant remonta sur son ventre, puis, sous le chemisier, jusqu'à la poitrine. Elle portait des soutiens-gorge trop petits d'une pointure pour essayer de réduire ses appas volumineux.

– Enlevez ça, Toni, dépêchez-vous...

– Oui, Monsieur, tout de suite...

Elle se pencha vers moi et fit remonter son bras derrière elle, pour essayer de se dégrafer. Je dus l'aider, car elle était si émue que sa main tremblait. L'agrafe défaite, elle fit adroitement glisser les bretelles du soutien-gorge par les emmanchures du chemisier, un bras après l'autre, d'un

geste dont j'ai mis longtemps à comprendre le mécanisme, puis une fois qu'elle eut dégagé ses deux bras, elle n'eut plus qu'à tirer d'un côté, et le soutien-gorge sortit par une de ses manches. Je pus, affamé de sa chair, disposer de ses seins. Comme son ventre, ils baignaient dans la sueur. Quelles délices de les pétrir, de sentir glisser, onctueuse, leur chair moite. Leurs bouts étaient gonflés ; chaque fois que je les pinçais Toni soupirait et sa main me serrait l'épaule.

– Il ne faudrait pas vous faire jouir de cette façon, hein, Toni ?

– Monsieur pourrait ! Ses mains me rendent folle... Rien qu'en me caressant les seins, comme il fait, il pourrait...

Elle me regarda dans les yeux, tandis que je la fouillais d'une main et lui pétrissais les seins de l'autre.

– Monsieur va me baiser ici ? me demanda-t-elle.

– Remonte ton chemisier.

Elle s'empressa et, adossée à la porte, m'offrit sa nudité. Je me gorgeai les yeux de sa splendeur. Son odeur devenait affolante.

– Ce matin, avant que Monsieur monte, je m'étais touchée en pensant à lui ! m'avoua Toni. C'est pour ça que j'étais furieuse quand il est entré. Une minute plus tôt, il m'aurait trouvée en train de le faire.

– A quoi pensiez-vous, en vous branlant ?

– A quand j'avais sucé Monsieur... murmura Toni. Monsieur se souvient ? C'était si excitant... ensuite, ce matin, Monsieur m'a violée...

Elle me donna une petite tape pour rire sur la joue. Je lui embrassai la main au vol.

– Et cet après-midi, j'ai recommencé, dans la cuisine... juste avant que Monsieur arrive... je venais de remettre ma culotte quand il est entré... je n'arrête pas de me toucher depuis que Monsieur me... me...

– Dites-le...

– Depuis que Monsieur me baise ! chuchota Toni.

Elle ferma les yeux, comme gênée elle-même par l'aveu qu'elle allait me faire.

– Et j'aime beaucoup quand Monsieur me punit... j'aime vraiment beaucoup... même quand ça me fait mal ! C'est fou, non ?

Ses yeux se rouvrirent, étrangement luisants, comme ceux d'un animal tapi dans l'ombre d'un fourré. Ils me regardaient sans me voir.

– Monsieur va être très méchant, ce soir, je le sais.

– A quoi le vois-tu ?

– Monsieur a très envie de moi... quand il a envie de moi, ça le rend encore plus méchant... mais je comprends très bien...

Elle ferma les yeux et sa voix devint lointaine.

– Moi aussi, à la place de Monsieur, ça m'exciterait d'avoir une petite

Toni... à ma disposition... je crois que je trouverais ça excitant, si j'étais un homme...

Mes mains pétrissaient la chair de ses seins et de sa croupe. Cette fille me rendait fou. Je n'aurais jamais cru qu'un désir d'une telle force fût possible. Et elle avait raison, cela me donnait envie de la faire souffrir.

– J'ai envie que Monsieur me mette... implora Toni, en montrant sa touffe. Tout de suite...

Je secouai négativement la tête.

– Monsieur n'a pas compris... rien qu'entrer et sortir... j'ai envie de le sentir en moi... après, Monsieur pourra me punir... s'il vous plaît...

Je lui donnai mon accord. Elle ouvrit fébrilement la fermeture Eclair de mon pantalon et dégagea mon sexe.

– Qu'est-ce qu'elle est dure... ça doit faire mal à Monsieur, non ?

Elle m'attira et me guida, en se dressant sur la pointe des pieds pour bien s'ouvrir. J'entrai d'un coup, et sa mouille produisit un bruit juteux, quand elle fut expulsée du vagin.

– Oh !

Sa voix traîna dans un long miaulement. Nous restâmes ainsi, accouplés, à nous regarder fixement, effrayés par l'intensité de ce que nous éprouvions.

– Je voudrais que Monsieur m'embrasse... après, nous pourrions monter à l'étage...

Avant de me retirer d'elle, je posai donc mes lèvres sur les siennes et elle me fourra sa langue chaude dans la bouche. Deux larmes se détachèrent de ses cils et roulèrent sur ses joues...

La Règle

Nous étions dans l'escalier, Toni montait devant moi, les bras le long du corps ; son cul nu, si blanc, tanguait au-dessus des bas noirs. J'avais ma règle à la main.

– Monsieur emporte sa règle ? m'avait-elle demandé, comme nous quittions le bureau.

– Mais oui, Toni. Pourquoi ? Cela vous ennuie.

– Non, Monsieur, avait-elle menti.

Et j'avais vu se refléter dans ses yeux clairs la terreur la plus abjecte.

Nous montions très lentement. Toni avait deviné que je le souhaitais ainsi, et elle ne cherchait plus à lutter contre les balancements pleins de mollesse de sa croupe. Je la soupçonnais même d'y prendre un plaisir complaisant, encore plus vif à l'idée du châtiment qui attendait ses fesses.

– Vous ne me punirez pas trop fort, quand même ?

Je n'avais pas répondu.

Que c'était tentant, de commencer ici, dans l'escalier ; de la cingler d'un bon coup de règle, en travers du fessier. J'entendais déjà le cri de stupeur qu'elle pousserait, je la voyais se dresser sur ses pieds, tétanisée par l'extase que produit une souffrance trop soudaine et trop vive.

– Il y avait de la poussière sur la rampe ! inventerais-je.

Comment réagirait-elle ? Nous avions convenu de fessées, mais ça... ne serait-ce pas trop ? Toujours est-il qu'elle montait devant moi. Par moments, quand je faisais grincer une marche, par exemple, ses fesses durcissaient, formaient deux blocs de chair compacte, et j'entendais son souffle s'arrêter...

N'était-ce pas bon signe ? Elle y pensait donc, de son côté ? Elle s'y attendait... et elle attendait...

Soudain, ce ne fut plus tenable. J'en avais trop envie. Je fis passer dans ma main droite la règle que je tenais de la gauche et je lui dis :

– Toni !

– Monsieur ?

– Qu'est-ce que je vois, sur la marche, devant vous ?

Elle l'avait vu, naturellement, elle aussi : un léger flocon de bourre de platane comme on en trouvait souvent dans la maison, en cette saison,

apporté par la brise.

– C'est parce que j'ai laissé la fenêtre du couloir entrouverte, Monsieur, pour aérer... à cause de l'odeur de l'encaustique... Il n'y était pas tout à l'heure...

Sans réfléchir, elle se pencha pour le cueillir délicatement entre deux doigts, laissant s'épanouir ses larges rondeurs. Comment résister ? Aussi vif qu'une vipère qui attaque, je lui décochai mon premier coup, un coup de faible amplitude, mais bien mordant, qui produisit un délicieux son mat. Je vis nettement la règle s'imprimer sur sa chair, qui ploya sous l'impact. Ce fut divin ! Toni se redressa d'un bond en hurlant, et sa main coiffa la partie de son cul que j'avais meurtrie.

– Ce n'est pas juste, cria-t-elle, en se retournant à demi ; Monsieur sait parfaitement que ces maudits flocons entrent sans arrêt et qu'on ne peut rien faire...

Comme le cœur (que serrait jusqu'à ce moment l'angoisse de l'indécision) me fondit alors de bonheur. Certes, très indignée, Toni frottait de la main (je n'avais pas frappé trop fort, quand même) l'endroit où la règle l'avait mordue ; mais elle ne se rebiffait pas contre le fait que j'avais utilisé la règle ; simplement, elle trouvait que c'était injuste. Fallait-il en déduire que la règle était admise ? Je voulus en avoir le cœur net.

– C'est à moi de décider de ce qui est juste ou pas, Toni !

Elle me dévisagea, la main posée sur sa fesse. Que lut-elle dans mes yeux qui la fit soudain rougir jusqu'aux cheveux ? A cet instant, je me sentais follement épris d'elle. Sans doute gênée par l'intensité de mon expression, elle détourna son visage et les coins de sa bouche s'abaissèrent.

– Monsieur m'a fait mal ! se plaignit-elle.

– Monsieur aime vous faire mal, Toni !

Elle me dévisagea :

– C'est bien ce qui me fait peur ! Qu'allons-nous devenir, si ça continue ? Il n'y pas de raison pour que ça s'arrête !

– Pourquoi cela devrait-il s'arrêter ?

Elle en suffoqua d'indignation. Mais ne résista pas quand je lui pris le poignet pour l'obliger à retirer sa main de son derrière.

– Penchez-vous encore, Toni, comme si vous ramassiez un autre flocon !

– Mais pourquoi, Monsieur ? Pourquoi ?

Je pris ma voix la plus douce :

– Parce que je le veux.

J'étais si avide de retrouver la sensation délicieuse que j'avais éprouvée quand la règle avait rencontré la chair que c'est à peine si je remarquai son air outragé ; pourtant (et elle devait bien savoir ce que j'allais faire), elle obéit. Dès qu'elle m'eut présenté la vaste cible, je lui cinglai le gras des fesses par le travers, de façon à bien répartir sur toute sa largeur la

souffrance infligée. Encore une fois, elle hurla et ses mains empaumèrent les joues de son fessier.

– Et cette fois, qu'est-ce que j'avais fait ? cria-t-elle.

Elle ne protesta pas davantage, car j'étais tombé à genoux derrière elle, comme un dévot en adoration devant son dieu, et j'avais écarté ses mains pour lui couvrir le cul de baisers.

– Pourquoi ? sanglotait Toni, en s'offrant à mes baisers. Pourquoi ?

Mais elle le savait aussi bien que moi, ces choses ne se commandent pas ; on les fait parce qu'on a envie de les faire. Les baisers passionnés dont je couvrais son cul étaient éperdus de gratitude, j'insistais avec ferveur sur les deux balafres mauves qu'avait laissées la règle. J'aurais voulu pouvoir rentrer dans ce cul divin, m'y incorporer, sentir avec Toni la brûlure des coups de règle, et la douceur de mes baisers. Je crois bien que je perdis mon sang-froid, et que quelques sanglots (mais de bonheur) m'échappèrent. Oui, je pleurais, je pleurais comme un enfant qui ne supporte pas une joie trop forte, et j'embrassais goulûment le cul généreux de ma bonne. N'y tenant plus, j'enfonçai tout mon visage dans la raie de ses fesses, j'écrasai mon nez sur son anus, je rabattis ses fesses de chaque côté de mes joues, pour m'enfermer entre elles, et ma bouche se trouva en contact avec la merveille des merveilles, le doux cloaque de son vagin, tout chaud, tout mouillé, si odorant... Je bus à la source de vie et les mains de Toni me caressèrent la nuque.

Effrayée, elle se taisait. La crise passa, aussi vite qu'elle était venue, et je me décollai d'elle, honteux de cet accès de sensibilité.

– Ce sont les nerfs, Toni. Ne faites pas attention.

– Oh, j'avais très bien compris. Moi aussi, des fois...

Elle n'osait pas me regarder, gênée pour moi ; mes baisers avaient été ceux d'un amoureux. Il fallait nous reprendre en main, sinon, nous allions sombrer dans le gâtisme sentimental ; Toni, toute remuée, ne demandait qu'à s'abandonner. J'étais derrière elle, mon visage dans ses cheveux, et je l'enlaçais.

– J'aime vraiment beaucoup vous faire mal, Toni.

Elle eut un long frémissement dans mes bras, et me prenant les mains, elle les fit remonter à ses seins ; dès que je les pris, elle me fit refermer les doigts dessus, très fort.

– Eh bien, faites-moi mal, si vous aimez ça ! chuchota-t-elle. Faites-leur mal !

J'enfonçai mes doigts dans la chair moelleuse.

– Plus fort, implora Toni.

Je les tordis, les lui pétris sauvagement. Elle haletait et ses mains caressaient les miennes, pour les remercier ; elle répétait à voix basse :

– Encore plus fort... de toutes vos forces... les bouts, pincez-moi les

bouts...

Je lui saisis les mamelons entre le pouce et l'index et je les lui broyai, les lui tordis.

– Oui, sanglotait Toni. N'arrêtez pas...

Ses mains abandonnèrent les miennes, et son épaule s'anima de saccades rapides. Je la laissai arriver au plaisir, qu'elle manifesta par des soupirs bruyants et des sortes de ruades sur place qui la cabraient entre mes bras. Après quoi, elle devint toute molle.

Nous restâmes l'un contre l'autre, en sueur. Elle se laissait aller et serait tombée si je ne l'avais pas soutenue. Puis elle émergea de sa torpeur et se retourna dans mes bras avec un petit rire confus ; cambrée comme une danseuse de tango, elle retroussa son chemisier pour contempler ses seins.

– On ne croirait pas que Monsieur est si fort, avec ses mains de pianiste... qu'est-ce qu'il m'a fait mal, le chien !

Mon cœur se serra de pitié quand je vis les bleus qu'avaient laissés mes pinçons.

– Demain, je serai encore plus marquée ! murmura Toni. Il seront verts... J'ai bien cru que Monsieur m'arrachait les tétons...

Ses yeux surprirent dans les miens un éclair de remords.

– Oh, mais, ce n'est pas de la faute à Monsieur. C'est Toni qui lui avait demandé !

Timidement, ses lèvres touchèrent les miennes. Elle loucha pour mieux me voir.

– Monsieur m'a embrassé le derrière ! se moqua-t-elle. Il n'est pas dégoûté ! Eh bien, c'est du joli ! Et si madame Bardini savait ça, hein ?

Elle me fourra vivement sa langue dans la bouche, puis se recula.

– Et Toni s'est branlée devant Monsieur... c'est une vilaine, hein ?

– Très vilaine ! dis-je.

« Cette fille n'existe pas, pensais-je ; je rêve. Je vais me réveiller. »

– Elle mérite une punition ?

Sa main descendit à tâtons le long de mon bras et trouva la règle que j'avais ramassée. Du bout des doigts, elle caressa craintivement le dur morceau d'ébène.

– Oui, Toni, c'est très mal de se branler devant un monsieur. Les jeunes femmes bien élevées ne font pas ça. Quand elles veulent se branler, elles s'enferment dans le cabinet.

Les doigts de Toni tripotaient nerveusement les miens et la règle en même temps.

– Vous allez punir Toni... avec la règle ?

J'acquiesçai.

– Mais Monsieur ne sent rien, avec la règle ! Avec la main, c'est meilleur,

non ?

Je lui mis un chaste petit baiser au coin des lèvres.

– L'essentiel, c'est que vous, Toni, vous sentiez quelque chose. D'ailleurs, j'aime beaucoup vous donner des coups de règle, Toni. Je vous assure, c'est délicieux !

– Mais je n'aime pas du tout ça, moi ! protesta-t-elle avec une candeur adorable. Je le vois bien que Monsieur aime ça. Mais pas moi ! On ne peut pas faire seulement ce que Monsieur aime !

Je lui embrassai le bout du nez. Dieu, qu'elle était amusante !

– Monsieur exagère, quand même. Il me baratine pour... pour que j'accepte tout... je vous assure, ça fait vraiment très mal !

– Mais je te crois, lui dis-je (n'était-elle pas exquise ?) Je te crois, Toni... (et je lui baisai la bouche, cette fois), c'est bien pour cela que ça me plaît tant ! Tu es si drôle quand tu cries !

La Cravache

Nous nous rendîmes donc dans la chambre d'ami où je lui demandai tout de suite de se mettre nue. Elle alla d'abord tirer les rideaux de la fenêtre, qui donnait sur le court de tennis d'Ingrid Bardini, puis elle alluma, et se dépouilla de son chemisier. Nue, elle se tenait devant moi, les yeux fiévreux, les cuisses écartées, les bras pendant mollement le long du corps, les paumes tournées vers moi. La règle à la main, je commençai alors mon inspection. Mon cœur battait la chamade, j'avais la gorge nouée. Cette fille superbe, nue, avec ses seins meurtris et la touffe de son sexe, si scandaleuse entre ses bas sombres de putain, attendait mon bon vouloir. Je pourrais faire d'elle tout ce qui me plairait.

Encaustiquer le parquet de la chambre d'amis avait obtenu au moins un résultat positif. La pièce n'empestait plus du parfum de Manon. Les derniers vestiges de sa présence avaient disparu. Toutes les affaires qu'elle n'avait pas emportées s'étaient volatilisées. Toni avait dû les monter au grenier, avec les autres malles que mon ex-femme n'avait pas encore fait chercher. Un à un, j'ouvris les tiroirs des meubles de rangement. Ils étaient tous vides. On peut dire que Toni avait fait le ménage. Un soupçon m'effleura. Comptait-elle prendre la place de Manon ?

Est-ce pour cela qu'elle se montrait si docile ?

J'ouvris un dernier tiroir, et j'entendis Toni soupirer brusquement. Toute trace de mon ex-femme n'avait pas disparu, en effet. Solitaire, repliée sur elle-même comme une vipère qui s'apprête à mordre, m'apparut la courte cravache que Manon jetait en travers du lit conjugal, avant de m'enfourcher, au retour de ses chevauchées.

Dans la glace de l'armoire, je vis que Toni, toute blême, contemplait d'un œil incrédule la cravache que je venais de prendre et que je retournais dans mes mains, avec lenteur. Objet vénéneux... Cela devait bien mordre les bêtes féminines, cette cruelle lanière... Pourquoi diable Toni ne l'avait-elle pas montée au grenier, avec le reste ?

Je me tournai vers elle ; la peur la rendait livide. Après une longue hésitation, comme si elle répondait à une question que je n'avais pas encore posée, elle fit un geste de dénégation.

– Pourquoi l'avez-vous laissée ? demandai-je.

Les yeux fixés sur la cravache, Toni porta sa main à sa bouche et se

mordit le gras du pouce.

– Je l'ai oubliée ! m'affirma-t-elle. Je jure à Monsieur que je voulais la monter là-haut... et puis (une expression de stupeur infinie apparut sur ses traits), et puis... je l'ai oubliée !

A nouveau, elle secoua la tête, comme si elle se demandait elle-même comment elle avait pu oublier la cravache. Entre tous les objets de Manon, justement la cravache !

Elle m'implora du regard.

– Surtout, que Monsieur n'aille pas penser que je l'ai fait exprès ! me lança-t-elle. Je l'ai vraiment oubliée !

Devais-je la croire ? Nos yeux se croisèrent.

– Tu n'as oublié qu'une chose, dis-je posément. Une seule. Et c'est la cravache...

Elle agita la tête une fois de plus, incapable de parler, et deux larmes de pure terreur jaillirent de ses yeux.

– C'est une faute, lui dis-je. Tu en conviens ?

Elle n'osa pas le nier ; mais en convenir était au-dessus de ses forces. Elle se contenta donc de lever les yeux sur moi, implorante.

– C'est bien ce qu'on appelle une faute, non ? lui dis-je, en lui caressant affectueusement le visage. Et nous sommes bien d'accord que toute faute doit être sanctionnée ?

Ma gorge se nouait. J'avais presque aussi peur qu'elle de ce que j'allais faire.

– Je vais donc te punir, Toni.

– Pas avec la cravache, Monsieur !

– Va te coucher sur le lit, lui dis-je d'une voix pleine de tendresse. A plat ventre... les jambes bien écartées... les bras ouverts.

– Monsieur, supplia-t-elle. Monsieur...

– Va, ma petite mignonne, va...

Avec une monstrueuse douceur, je l'aidai à monter sur le lit, où elle s'agenouilla, secouée par des sanglots irrépessibles ; les larmes coulaient de ses yeux, silencieuses ; plein de tendresse, je la fis se coucher à plat ventre. Quand elle fut étendue de tout son long sur le lit de Manon, je lui caressai tendrement le dos, et elle enfouit son visage dans l'oreiller, où elle éclata en sanglots précipités, qui la soulevaient toute.

– Ouvre bien les cuisses, ma chérie ; et les fesses, il faut que je voie ton trou du cul...

Ses pleurs redoublèrent, mais elle m'obéit. Je vis que l'intérieur de ses fesses était humide. Je lui demandai de pousser, en elle, pour faire fleurir ses orifices. Elle le fit ! Elle faisait tout ce que je lui demandais ! Le vertige me prit quand je vis s'écarter l'œil sombre de l'anus et la corolle du

vagin, ce fut un instant de pure folie...

De ce qui suivit, je me souviens surtout des coups violents que donnait mon cœur dans ma poitrine, et de la joie féroce qui m'enivrait. Je frappais, de toutes mes forces, cette adorable créature, et chaque fois que la lanière sifflait, juste avant qu'elle ne cingle sa chair, j'éprouvais un élanement sauvage dans la verge, il me semblait que j'allais jouir comme jamais encore je ne l'avais fait, mais je parvenais à ravalier en moi mon extase aride, et mon bras s'élevait à nouveau, la lanière la mordait jusqu'au sang. Ses plaintes hystériques se confondaient en un hurlement ininterrompu, et j'entrevois, au fond d'un brouillard rose, ses cuisses zébrées de marques rouges, qui s'ouvraient dans la plus impudique offrande ; l'instant d'après, elle roulait sur elle-même, et la lanière s'enroulait autour de ses hanches. Bonds de carpe, spasmes, ruades, quel spectacle prodigieux ! Son corps lui échappait, elle ne savait plus ce qu'elle faisait...

Moi non plus !

Il m'arrive de me demander, quand je repense à cette première flagellation, jusqu'où je serais allé si brusquement Toni n'avait pas perdu le contrôle de ses sphincters ? Toute la rancune que j'avais accumulée contre Manon se déversait hors de moi, comme une lave brûlante. Ce qui m'arrêta, je crois bien, dans ma folie, ce fut justement le spectacle incroyable que Toni m'offrit quand elle laissa fuser hors d'elle un véritable geyser de pisse ! Je la revois, accoudée, cuisses écartées, genoux remontés, contemplant avec terreur le jet d'urine jaune qui jaillissait de sa touffe. La pisse s'élevait en gerbes, puis retombait en bouillonnant sur Toni, inondant ses chairs meurtries.

– Monsieur, hurlait-elle, Monsieur ! Je ne l'ai pas fait exprès !

La cravache me tomba des doigts, et moi, je tombai à genoux ; en proie à un fou rire démentiel, je plongeai entre ses cuisses, pour recevoir le puissant torrent en plein visage. Ses cuisses m'emprisonnèrent, et tandis que la pisse chaude me douchait, les mains de Toni me pressèrent contre son sexe, comme si elle avait cherché à me faire entrer en elle.

– Mon chéri ! Oh, mon chéri ! hurlait-elle.

J'entends encore sa voix de folle ! Et elle ne faisait rien pour empêcher la pisse de continuer à sortir. En un instant, nous en fûmes inondés, et le matelas imbibé.

– Tu es trop drôle, Toni ! lui criai-je, hoquetant de rire, m'étouffant, buvant à même le jet !

Et je couvrais de baisers les loques roses de son con, je me gorgeais de son goût amer et de ses parfums âcres. Il me semblait que j'étais un nourrisson, qui venait de sortir d'elle, tout baigné de ses liquides corporels...

Ensuite, je revois Toni, les yeux rouges, penaude, sortir, une serviette à la main, du cabinet de toilette où elle était allée se laver et tenter d'éteindre le feu allumé par la lanière de cuir. Sa peau luisait de pommade ; elle marchait

à pas comptés, comme une vieille, et m'observait craintivement. Etendu sur le lit de Manon, baignant dans l'urine qui imprégnait le matelas, mon pantalon ouvert, je me masturbais, j'ai continué devant elle pour qu'elle comprenne bien qu'il ne devait plus y avoir de barrière entre nous. Avec une grimace de souffrance, elle s'assit au bord du lit, ses yeux m'interrogèrent.

– Que Monsieur m'excuse d'avoir fait pipi ! Je ne me suis pas rendu compte...

Soutenant ses seins pommadés d'un bras, elle se pencha vers moi et m'essuya le visage.

– Monsieur est plein de pisse... Il devrait prendre une douche, et se changer...

– Tout à l'heure. Embrasse-moi, sale petite pisseuse !

Elle posa ses lèvres sur les miennes et me glissa sa langue dans la bouche. Puis elle se rassit, avec une grimace, en portant une main sur sa hanche. Je lui demandai :

– Tu as mal ?

– Moins, maintenant, Monsieur. La pommade contient de la novocaïne... c'est celle que Madame prenait... quand elle rentrait de ses séances d'équitation... Je lui en passais, des fois, quand...

Elle rougit violemment et se reprit :

– Quand elle était tombée de cheval...

Ses yeux me fuyaient ; elle avait bien dû comprendre qu'elle s'était vendue ; ainsi donc, elle était au courant, pour Manon ; elle savait que ma femme se faisait flageller ; au manège, Hugo fouette toutes ses « juments », cela fait partie de leur « dressage » ; elles avaient dû en parler ensemble. Sans doute Toni avait-elle interrogé Manon pour savoir pourquoi celle-ci acceptait ? Je me demandai ce que ma femme avait pu lui répondre. Puis un soupçon m'effleura. Est-ce pour cela qu'elle avait oublié de monter la cravache au grenier ? Avait-elle eu envie de savoir ce que ça faisait ?

– Toni, lui dis-je. Tu sais ce que j'aimerais ?

Elle agita la tête négativement. Elle devait se demander si j'avais encore du venin à cracher.

– J'aimerais que tu sois très salope, Toni !

Le soulagement lui arracha un sourire involontaire, qu'elle réprima aussitôt. Ce n'était donc que cela ! Elle baissa la tête avec une feinte modestie.

– Je ferai mon possible pour satisfaire Monsieur.

Alors, je lui indiquai la posture impudique, bestiale, si humiliante pour une femme, que je désirais lui voir adopter : agenouillée, prosternée, même, sur le lit, elle devrait creuser les reins en écartant les cuisses le plus possible pour m'offrir les deux entrées de son corps. Elle s'exécuta avec un empressement plein de langueur, et bientôt j'eus toutes ses ouvertures, bien

béantes, sous les yeux. Debout au bord du lit, en extase, je contemplais la fleur sombre de l'anus, et dessous, l'impudique blessure de la bête féminine. La joue posée sur le lit, le cou tordu, Toni m'épiait.

– Tu n'es pas encore assez salope ! lui dis-je.

Elle poussa alors dans son ventre, et fit éclore le cratère rose de son vagin. Tout en me surveillant, elle poussait très fort, comme quelqu'un qui chie (et je pouvais voir se gonfler, dans l'effort qu'elle produisait, une veine sur sa tempe) ; et son anus s'étoilait à son tour.

– Comme ça ? me demanda-t-elle.

Comme nous nous comprenions bien !

– Tu n'as pas honte de te donner ainsi en spectacle, grosse pisseuse ? me moquai-je en lui attisant les nymphes du bout des doigts.

Elle approuva de la tête, frottant sa joue sur le couvre-lit.

– Oh, je me sens absolument ignoble, Monsieur. Mais je ferai remarquer à Monsieur que c'est lui qui me l'a demandé.

Moi, je ne fais que lui obéir... Je n'ai pas envie qu'il me donne encore des coups de cravache !

La fleur mauve de son anus se révolta quand elle me vit avancer ; mais tout de suite après, au geste que je fis pour saisir ma queue, elle la laissa s'épanouir à nouveau, poussant au dedans d'elle avec l'obscénité la plus délibérée.

– Ouvre encore plus ! exigeai-je.

– Oui, Monsieur.

Ses traits se convulsèrent, et le rose interne de la muqueuse perla hors de l'anneau bistré ; se retournant comme un doigt de gant, le boyau forma une petite gousse rose au centre de laquelle se forma un trou sombre parfaitement circulaire. Une larme de mouille pleura hors de son vagin et s'étira en un fil luisant...

– Est-ce qu'on t'a déjà enulée, Toni ?

– Oui, Monsieur.

Domage. J'aurais bien aimé être le premier.

– Donne-le bien.

– J'adore, dit Toni, quand on fait des cochonneries, tous les deux. Monsieur est si délicat... on s'attend si peu à le voir faire des choses pareilles...

J'introduisis mon gland dans la tulipe de son anus, et elle me ravala dedans. Je commençai à pousser, lui renfournant sa corolle dans le cul, et autour ne subsista plus que le fessier boursoufflé, luisant de pommade, que striaient des zébrures mauves.

– Doucement, hein ? Monsieur est si dur...

Mon gland avait disparu ; quand j'encule une femme, un des moments les

plus délicieux, pour moi, est celui de l'intromission du gland, le passage de la frontière, après, il n'y a plus qu'à se laisser glisser dans la chaude infamie... A dessein, j'emploie le mot d'infamie, car on ne sait que trop ce qu'on risque de rencontrer, là au fond. Il convient de ne s'y aventurer qu'avec prudence, prêt à battre en retraite si se présente en chemin le moindre obstacle. Cela dit, quand on aime une femme, on ne recule pas devant l'infamie, un peu de sa merde ne nous effraie pas. On est prêt à se vautrer dedans, comme on se vautre dans sa chair.

– C'est bon, Toni ? Cela vous plaît, ma chérie ?

– Oh, oui, Monsieur ! J'aime beaucoup ! Mais s'il vous plaît, doucement... doucement, hein ?

Sans la toucher des mains, alors qu'elle rehaussait son cul balafré et pommadé, je lui poussai ma queue dedans, centimètre par centimètre.

– Oui, disait Toni. Comme ça... voilà, c'est bien... Oh, Monsieur m'encule divinement !

J'adore enculer une femme. Pas vous ? Il y a dans cet acte quelque chose d'avilissant, de dégradant, on a vraiment le sentiment de la souiller, et de se souiller soi-même, par la même occasion. Cet ange de douceur et de pureté vous donne son trou du cul ! Avouez, en même temps, que c'est du plus haut comique. C'est grotesque, non ? Franchement ? C'est même carrément burlesque : essayez d'enculer votre copine du moment devant un miroir, vous m'en direz des nouvelles ! Les grimaces qu'elles font quand ça commence à entrer, le four qu'elles ouvrent, les yeux qu'elles écarquillent ! N'est-ce pas à se tordre ? Personnellement, cela me ravit. Une femme ne s'ouvre vraiment que quand elle donne son cul et pour cela accepte de prendre cette posture accroupie et bestiale, si ridicule, si humiliante ! On peut dire que son amour-propre en prend pour son grade ! Comme on lui fait alors payer avec usure, et avec délices toutes les petites vexations qu'elle a pu nous faire subir !

Aussi, mon plaisir, quand j'encule une femme, ne serait pas complet sans une pointe de sadisme. C'est pourquoi, alors que j'étais déjà à demi enfourné dans le cul de Toni, qui s'ouvrait avec béatitude à mon intrusion, me vint l'envie soudaine de la faire encore souffrir ! Il faut dire qu'elle se prêtait à l'enculage de si bon cœur que cela me frustrait. J'avais envie de la faire payer. (Ne me demandez pas de quoi, exactement. Sans doute d'être épris d'elle ?) J'achevai donc d'entrer en elle avec une brutalité inouïe, l'ayant agrippée par les fesses, bien qu'elles fussent glissantes.

Toni poussa un hurlement aussi aigu que sous la cravache. Sans lui laisser reprendre son souffle, je me reculai, et me remis au fourreau tout aussi méchamment.

– Monstre ! cria-t-elle. Mais pourquoi ? Pourquoi ? C'était si bien ! Arrêtez ! Vous me déchirez...

Une troisième fois, je lui poussai ma pointe ; mais déjà, elle souffrait

moins, car son anus s'était assoupli.

– Monsieur m'a fait mal ! Je suis sûre que je vais saigner...

Je me retirai, les yeux fixés sur l'ourlet circulaire de la muqueuse délicate qui suivait le mouvement, comme pour me retenir en elle. Et (mais très doucement, cette fois) je lui plongeai l'épée dans l'intestin. Je vis fleurir un sourire de contentement sur les lèvres de Toni.

– Oui, comme ça, m'approuva-t-elle, c'est bon, comme ça... gentil gentil... enculer doucement...

– Tu es ma chose, pensais-je, empli d'une absurde exaltation, en lui fourrant mon dard au fond du cul. Tu es mon territoire. Mon écurie... ma porcherie... Tu es mon église. Et dans cette église, je trouverai mon salut.

Je ne me rendis compte que j'avais parlé à voix haute qu'en entendant Toni me dire, avec un petit rire moqueur :

– Amen.

Me jurant de lui faire payer tôt ou tard sa raillerie, je m'enfonçai avec volupté dans sa fange tiède. J'aurais voulu pouvoir m'y engloutir tout entier.

Toni boude

Ce soir-là, après avoir enculé Toni, je suis descendu au bureau pour mettre mon journal intime à jour. Je me sentais le cœur allègre, tout guilleret, et pour la première fois, depuis que Manon m'avait quitté, je me suis surpris à fredonner. Je me sentais si bien, même, que je suis sorti faire quelques pas au jardin, après mes écritures.

– Toni, criai-je dans l'escalier, avant de sortir, je vais me dégourdir les jambes ; tâchez de me faire un bon petit plat, ma mignonne ! Sans quoi, panpan cucul !

Elle ne répondit rien et sur le moment, cela ne m'alarma pas trop ; je l'imaginai en train de réparer les dégâts, se pommadant le trou du cul en faisant la gueule, car naturellement, comme toute femme qui s'est laissé enculer, même si sur le moment elle a aimé ça, elle devait m'en vouloir. (Après, elles vous en veulent toujours !)

Le soir était si doux que je suis allé rendre visite aux Bardini. Le sénateur n'était pas là, mais Ingrid fut enchantée de me voir ; elle m'emmena prendre l'apéritif dans sa serre, avec sa nièce, Beth, une gamine assez curieuse, et nous avons parlé de choses et d'autres. De Manon, entre autres, dont Ingrid désapprouvait la conduite. Et aussi d'Hugo, qu'Ingrid n'apprécie pas trop. J'ai passé en leur compagnie un moment agréable, si agréable, même, qu'en l'absence du sénateur, qui siégeait au Luxembourg, j'ai accepté de manger avec elles, à la bonne franquette. Après le repas, nous avons mis quelques disques et j'ai fait danser ces dames. Je suis assez bon danseur, et je leur ai donné du plaisir. La nièce, notamment, se collait à moi avec une ingénuité qui confinait au cynisme. Je pouvais voir Ingrid rire sous cape en observant le manège de la gamine, et (c'est le cas de le dire) je ne savais trop sur quel pied danser.

Dans le doute, pourtant, j'ai préféré m'abstenir et j'ai fini par prendre congé, vers onze heures du soir. Je n'étais pas mécontent de moi, et je sifflotais comme un pinson en entrant dans le vestibule. Cette petite allumeuse m'avait échauffé, et je me voyais bien conclure l'affaire entre les cuisses de ma bonne.

– Toni, criai-je, vous ne roupillez pas, j'espère, grosse flemmarde ?

Nulle réponse. Je savais qu'elle ne dormait jamais avant minuit. Faisait-elle la gueule ? Cela m'amusa. A l'exception du living et du vestibule, toute

la maison était plongée dans l'obscurité. Mais j'avais vu, du jardin, que la fenêtre de sa chambre était éclairée. Sans doute était-elle montée chez elle, à dix heures, en ne me voyant pas revenir. J'aurais pu la prévenir, certes, mais je n'étais pas fâché de lui tenir la dragée haute.

– On fait la gueule, Toni ? On boude ? lançai-je, du bas de l'escalier.

Je tendis l'oreille, mais sa porte resta close. Elle voulait bouder ? Qu'elle boude ! Il en faudrait plus pour m'émouvoir. Me sentant en forme, j'ai travaillé une petite heure à mon anthologie des poètes bordelais. Un vieux projet que je reprends de temps en temps. Je me sentais bien dans ma peau et le travail m'absorba. Vers une heure, j'entendis le bruit de la chasse, à l'étage. Je sortis du bureau, et je tendis l'oreille. Toni ouvrit la porte de sa chambre et la referma. Je ne l'entendis pas faire tourner la clef, ni tirer le verrou. Rien ne m'empêchait donc d'aller partager sa couche. Pourtant, je ne le fis pas. C'était à elle de descendre, après tout ! Elle savait que j'étais là, non ? Elle m'avait entendu entrer. C'était donc à elle de venir voir si j'avais besoin d'elle. C'était elle, la bonne, pas moi !

Je tins bon et me rendis dans la salle de bains où je pris une douche brûlante. Puis je me couchai. J'imaginais Toni, au-dessus de moi, se retournant dans son lit, et je me persuadais qu'elle allait se décider à descendre ; j'avais une trique du tonnerre.

Dix minutes passèrent.

J'avais beau attendre, la petite souris ne venait pas gratter à ma porte. J'attendis dix minutes de plus puis je rallumai. Un vague pressentiment me venait... Avais-je été trop loin ? Je me revis, la cravachant à tour de bras. J'avais exagéré, convenons-en. Mais, ensuite, ne s'était-elle pas laissée enculer ? N'y avait-elle pas pris un plaisir non déguisé ? Peut-être. Mais souvent femme varie. Allez savoir ce qui leur passe par la tête. M'en voulait-elle de ne pas l'avoir prévenue que je ne rentrais pas dîner ?

Morose, j'allai me verser un petit cognac dans le living. Je fis du bruit exprès, pour qu'elle entende ; qu'elle comprenne que je n'arrivais pas à dormir. En vain. Décidément, la donzelle en avait gros sur la patate. Je me tâtai, avant de regagner ma chambre. Et si j'allais la voir ? Elle était peut-être malade ? Certes, ma dignité de maître m'interdisait de me déplacer, mais pourtant, si elle était malade ? Elle pouvait très bien avoir eu une réaction nerveuse, après ce que je lui avais fait subir ; n'oublions pas qu'elle s'était pissé dessus de trouille, preuve que j'y étais quand même allé fort ! Et ce n'était jamais qu'une fragile petite chose...

Je luttai ainsi avec moi-même et finalement, ravalant ma fierté, comprenant que je n'arriverais pas à trouver le sommeil, je montai à l'étage. Arrivé sur le palier obscur, je vis un rai de lumière, sous la porte de Toni, et j'entendis le faible murmure de sa radio. Je savais qu'elle s'endormait souvent avec le poste allumé, parce qu'elle avait peur du silence. Sans faire de bruit, je tournai la poignée et poussai sa porte. Son visage m'apparut le

premier, elle dormait à plat ventre, la joue sur le drap, sans oreiller. Elle avait son pouce dans la bouche et s'était endormie en le suçant. Je vis qu'elle avait pleuré, car ses paupières étaient gonflées, et rougies, comme si elle se les était frottées. Ses larmes avaient laissé un sillon sur sa joue. Figé sur le seuil, je contemplai cette image de la solitude féminine. S'endormir en suçant son pouce, toute seule dans son lit, après avoir été fouettée et enulée... Quelle détresse je lisais sur son visage enfantin !

J'achevai de pousser la porte et entrai. C'est alors que j'aperçus la grande bosse qui soulevait sa literie, au-dessus du bas de son corps. Intrigué, je soulevai le drap. Il s'agissait de la planche à repasser qu'elle avait posée en travers du lit, sur ses deux oreillers disposés de chaque côté de ses hanches ; cela formait un portique au-dessus de son cul, qui était nu, car elle ne portait qu'une nuisette retroussée sur les reins. Les marques laissées par la cravache y formaient un entrelacs compliqué de balafres verdâtres que cernaient de grosses boursouflures rouges luisantes de pommade. A cette vue, le remords me pinça le cœur, mais en même temps, j'éprouvai une étrange satisfaction. Je l'avais drôlement marquée, la petite chérie ! Elle s'en souviendrait...

Je m'agenouillai sur la descente de lit pour observer la chose de plus près. Sans doute avait-elle bâti cet échafaudage parce que, nonobstant la pommade, elle ne pouvait pas supporter le contact du drap. Pauvre popotin martyrisé. Il exhalait une chaude odeur de femme que je respirais avec délice. Pendant un bon moment, je rassasiai mes yeux des marques qu'avait imprimées la cravache de Manon, puis je me surpris, en dépit de la pitié que Toni m'inspirait, à m'intéresser à ses orifices. J'approchai mes narines pour la flairer et sentis une odeur mentholée. Cela m'amusa. Toni avait dû vouloir se rafraîchir le trou du cul. J'approchai encore mon visage, et mes joues effleurèrent l'intérieur des cuisses. Je l'entendis gémir, dans son sommeil, et elle les écarta, pour ne pas me toucher. Alors, j'eus carrément son con sur la bouche, et je soufflai légèrement dessus, faisant danser les poils sur les bords, comme de la folle avoine sous la brise. Une goutte de rosée perla dans le creux du calice. Je la cueillis du bout de la langue. Délicieux goût légèrement alcalin de la mouille d'une femme endormie. Je fis descendre ma langue, séparant les lèvres, et la poussai pour chercher le clitoris. J'avais le nez collé à son anus. J'appliquais ma langue bien à plat, sur toute la largeur de la fente, et je la lui balayais onctueusement, du vagin au clitoris. A nouveau, Toni grogna. La pointe de mon nez pénétra dans son anus, et de la langue, j'allai la chercher au fond d'elle. Cette fois, elle se réveilla, sa main descendit se poser sur ma nuque. Je lui enfilai ma langue dans le vagin.

– C'est Monsieur ? demanda-t-elle.

Et qui d'autre aurait pu lui lécher le cul à pareille heure ? Un cambrioleur ? Je décollai ma bouche de son con béant, et posai un petit baiser sur son clitoris.

– C'est bien Monsieur, murmura Toni, en me caressant la nuque, derrière elle, et elle se cambra pour bien me pousser ses muqueuses dans la bouche. Monsieur me broute le minet ! Il veut se faire pardonner parce qu'il a été très méchant...

J'aspirai ses nymphes et fis aller ma langue autour d'elles et entre elles. Toni haleta et me poussa sa viande dans la bouche.

– Oui, encore... comme ça...

Sa main quitta ma nuque et chercha à tâtons, sur le drap, jusqu'à ce qu'elle trouve une des miennes ; alors, elle la prit et la serra ; je lui rendis sa pression. Nos doigts s'entrelacèrent, et ma langue s'activa.

– Monsieur est une ordure... mais il suce drôlement bien les femmes ! Et même, je crois bien que... malgré le respect que je lui dois... je vais lui jouir dans la bouche !

Je l'y autorisai, d'une pression des doigts sur les siens, et elle se laissa aller, m'emplissant la bouche d'un flot de mouille fade. Après quoi, ses doigts me lâchèrent.

– Quand même, dit-elle, Monsieur va trop loin. Je ne crois pas que je pourrai rester à son service.

Devais-je la croire ? J'achevai de lui nettoyer le con, lui fis une toilette méticuleuse, et ne me redressai que lorsque sa corolle, propre et nette, fut d'un rose délicat de fleur à peine éclos. De la main, je lui refermai la fente, collant entre elles les lèvres du con, ce qui la fit rire tout bas, puis je rabattis précautionneusement le drap, veillant à ce qu'il n'entre pas en contact avec la peau de ses fesses.

Je vins près de son visage, et l'embrassai tendrement sur la joue. Sans ouvrir les yeux, elle fit la moue. Je lui lissai les cheveux, pour dégager son front qu'emperlaient des gouttelettes de sueur. Elle eut un demi-sourire, dans son demi-sommeil. Elle donnait une impression de chair, de n'être que de la chair... Sa bouche, notamment, était épaisse, molle, et luisante de salive. Infantile et putain, voilà comment elle m'apparaissait. Enfant putain.

J'ouvris mon pyjama et sortis ma queue.

– Non, murmura Toni, sans ouvrir les yeux. Je ne veux pas... laissez-moi dormir !

Je fis sortir mon gland et le lui passai sur les lèvres. Elle secoua la tête et fronça les sourcils, puis les coins de sa bouche s'abaissèrent, comme si elle allait pleurer. Je ne me laissai pas attendrir, et poussai pour que le gland pénétre dans le mouillé de salive, entre les lèvres. Toni soupira et sa langue sortit, me lécha le gland. Je poussai encore, et sa langue recula, ma queue entra doucement dans sa bouche. Cependant, Toni demeurait inerte, les mains posées sur les draps, de chaque côté de son visage couché sur une joue. Cela me convenait parfaitement qu'elle reste passive, qu'elle ne soit qu'un trou chaud et mouillé dans lequel j'enfilais ma bite. Je la lui poussai

entièrement dedans, puis je la fis ressortir. Les narines de Toni se pincèrent et je sentis sa langue me tâtonner le gland. Alors, je la pris par les joues et lui soulevai le visage pour ne plus avoir à plier les genoux, ce qui me fatiguait. Et c'est ainsi que je me donnai mon plaisir, utilisant sa bouche comme un vagin, me contentant d'aller et de venir dedans jusqu'à ce que le sperme gicle. Quand il gicla, je lui enfonçai ma queue jusqu'à la luette, et je restai ainsi, serrant la tête de Toni dans mon giron, sa bouche m'avalant tout, collée à mes poils. Je sentais sa respiration saccadée couler par ses narines contre moi.

Puis je me retirai d'elle, et je vis du sperme couler de sa bouche, sur le drap. Cela forma deux bulles qui éclatèrent quand elle parla.

– Je suis vraiment la putain, alors, hein ? Pour Monsieur, je suis la putain, pas vrai ?

Elle parlait d'une voix ensommeillée, et se léchait les lèvres, tout engluées de sperme.

Je lui caressai le crâne, comme à un chat.

– Dormez bien, lui dis-je. Dormez bien, ma petite chérie.

Elle ne répondit pas tout de suite. Sa bouche avait repris un pli boudeur.

– Vous aussi, Monsieur, dit-elle enfin, sans rouvrir les yeux. Dormez bien, vous aussi...

Je redescendis chez moi la chair en paix, mais avec un étrange sentiment d'insatisfaction. Et comme une vague crainte au cœur.

J'avais trop de plaisir avec cette fille, quelque chose me soufflait que ça ne pourrait pas durer.

Toni se rebiffe

Au matin, je fus réveillé par l'odeur du café et des croissants chauds. Toni, qui venait d'ouvrir les rideaux, laissant le soleil entrer dans la chambre (c'était une journée radieuse) avait revêtu sa tenue habituelle : jupe courte, chemisier, tablier de dentelle, maquillage discret.

– Monsieur a bien dormi ? demanda-t-elle, en entrouvrant la fenêtre. Il fait un temps superbe. Monsieur devrait aller profiter du jardin.

Je m'étais assis dans mon lit ; elle déposa le plateau devant moi. Je remarquai qu'elle avait sorti une vraie serviette, avec des initiales, qui me venait de ma mère, et non pas une de ses saletés en papier qu'on utilisait du temps de Manon.

– De vrais croissants ? m'étonnai-je. En quel honneur ?

Une discrète roseur fleurit les pommettes de Toni qui, très affairée, soudain, rangeait sur un cintre les vêtements que j'avais jetés en désordre sur une chaise, la veille, en revenant de chez les Bardini.

– Je sais que Monsieur n'aime pas les surgelés... J'ai pensé que Monsieur préférerait...

Son regard candide croisa le mien. Fut-ce une illusion ou y lus-je vraiment une supplication muette ?

– Avez-vous une culotte, Toni ? demandai-je, après avoir bu une gorgée de café.

Pour une fois, il était délicieux ! Décidément, me dis-je, la cravache a du bon.

– Plaît-il ? me demanda Toni, en arquant les sourcils.

– Je vous demande si vous avez une culotte ?

Les sourcils froncés, elle étudia attentivement le croissant que je tenais entre deux doigts.

– Mais naturellement ! fit-elle, en s'efforçant de me témoigner par la raideur de son maintien toute la désapprobation polie que lui inspirait, de ma part, une telle indiscretion.

– Une de vos culottes en pilou ? ricanai-je.

Elle ne prit même pas la peine de répondre. Elle se contenta d'acquiescer d'un geste raide, les lèvres pincées.

– Enlevez-la.

– Monsieur !

Nos regards s'affrontèrent enfin et je lus dans les siens une indignation si bien jouée que je faillis m'y laisser prendre. Puis sa bouche se mit à trembloter.

– Je voudrais... Monsieur serait très gentil s'il oubliait... s'il oubliait... ce qui s'est passé ces jours-ci. J'ai bien réfléchi... ça ne peut pas durer...

– Ce n'est pas ce que vous disiez, hier, Toni ?

– Hier, Monsieur, je n'étais pas dans mon état normal... j'avais bu...

– Vous aviez bu ?

Elle haussa les épaules.

– Quand Monsieur m'a dit qu'il allait passer une inspection en revenant de son club, je me suis doutée que ça finirait comme ça... alors, j'ai bu, parce que si je n'avais pas bu... j'aurais été capable de partir de chez Monsieur, sans même lui demander mes huit jours !

Je la regardai attentivement. Elle avait l'air sincère.

– Ne discutons pas, Toni. Enlevez votre culotte !

Elle me défia du regard.

– Et si je refuse ?

– Dans ce cas (je finis de boire ma tasse, m'essuyai les lèvres et lui tendis le plateau, qu'elle prit docilement), j'aurai le déplaisir de vous établir un certificat. Et vous pourrez vous rendre à l'agence de placement immédiatement. Je vous dispense de vos huit jours. Une bonne domestique comme vous n'aura aucune peine à trouver une autre place.

Elle me dévisagea comme si je venais de perdre la raison.

– Monsieur ne veut plus de moi ?

– Monsieur veut bien de vous... si vous retirez votre culotte.

Toni frappa du pied ; des larmes d'indignation scintillèrent dans ses yeux.

– Ce n'est pas une bonne, que Monsieur veut. C'est une putain !

– L'un n'a jamais empêché l'autre, Toni.

Je crus bien qu'elle allait me balancer le plateau au visage. Mais elle parvint à se dominer et le posa sur la table de nuit.

– Et qui fera le ménage, si je m'en vais ? demanda-t-elle.

– Une bonne... qui ne refusera pas d'ôter sa culotte quand son maître le lui demandera !

Elle renifla avec mépris.

– Ce genre de bonnes, ce n'est pas à l'agence de placement qu'on les recrute. C'est par les petites annonces spéciales. Et elles ne font pas le ménage !

Je restai silencieux. Son revirement me décontenait. Ainsi, je n'avais pas eu tort, la veille, de m'inquiéter en quittant sa chambre. Finalement, Toni m'échappait. Avec horreur, je m'aperçus que je ne pouvais le supporter.

Non. C'était au-dessus de mes forces.

– Et qu'est-ce que vous aviez bu, hier ? Puis-je le savoir ?

J'étais persuadé qu'elle bluffait, pour tout dire. Me tournant le dos, elle se moucha furieusement, et haussa les épaules.

– Du porto.

– Du porto ? Il n'y a pas de porto, à la maison, je déteste ça !

Elle me glissa un regard oblique.

– En faisant la chambre de Madame, j'en ai trouvé. Dans un tiroir, une bouteille entamée...

Je sus qu'elle disait vrai. Manon picolait sérieusement, les derniers temps. Porto, Martini, Cinzano, vins doux. Une étrange déception m'envahit ; si elle était soûle, la veille, cela remettait tout en question !

– Il en reste ?

Elle me dévisagea sans comprendre.

– Vous avez bu toute la bouteille ?

– Non, Monsieur. Seulement un verre. Un verre me suffit...

Elle poussa un soupir lamentable et ses yeux balayèrent le désordre de la chambre, comme ceux de quelqu'un qui contemple les ruines de sa vie.

– Allez la chercher. Et apportez un verre.

– Et mon certificat ? me lança-t-elle.

Mais ce ne fut qu'un mouvement de bravade. Déjà elle quittait la chambre. Je m'installai confortablement dans mon lit et jetai un coup d'œil par la fenêtre. Puis je me mis à réfléchir. Oui, c'était vraiment une journée superbe. Le jardin était merveilleux, la maison était agréable, d'un entretien facile (pour les gros nettoyages saisonniers, nous faisons généralement appel à une agence), Toni se la coulait plutôt douce, chez moi. Je me dis qu'elle n'était pas sottée. Elle reviendrait à de meilleurs sentiments. J'entendis ses pas, au plafond. Elle avait dû planquer la bouteille de porto dans sa chambre. Puis elle redescendit et se rendit à la cuisine chercher un verre et un plateau. Je lisais mon journal quand elle revint. Elle avait même mis un zeste de citron dans le verre, comme pour Manon. Je lui fis signe de le remplir. Comme elle relevait la bouteille, j'insistai pour qu'elle le remplisse à ras bord. Dès que ce fut fait, elle me donna le plateau. Je le posai sur mes genoux, et lui tendis le verre.

– Buvez.

Elle eut un haut-le-corps.

– Monsieur !

– Buvez.

Elle me dévisagea longuement. En ce moment précis, nous en étions conscients, son sort se jouait ; tout son avenir ; et pas seulement le sien ; le mien également. Fut-ce l'effet d'une décision mûrement réfléchie, ou sur

une impulsion ? Lâchement, Toni prit le verre et le porta à ses lèvres d'une main qui tremblait violemment. Elle le vida presque d'un trait, sans me quitter des yeux. Elle buvait le porto comme elle aurait pris un médicament. Quand le verre fut vide, elle le reposa sur le plateau.

– Ce n'est pas bien, ce que vous faites, dit-elle. Vous abusez d'une pauvre fille... vous savez que j'ai besoin de travail...

En un sens, elle n'avait pas tort. Mais elle n'avait pas tout à fait raison non plus. Le pied d'intimité sexuelle sur lequel nous vivions depuis que Manon m'avait plaqué n'en faisait plus seulement une bonne, elle en était consciente.

– Voulez-vous un autre verre, Toni ?

Elle secoua farouchement la tête.

– Allez-vous retirer votre culotte ?

– Monsieur le sait bien ! murmura-t-elle. Je n'aurais pas bu, sinon !

– Monsieur n'en était pas du tout sûr, Toni ! Il est très content de voir que vous redevenez raisonnable.

J'étais sincère et Toni s'en rendit compte.

– Dois-je comprendre... que si je ne la retire pas, Monsieur me renverra vraiment ?

A quoi bon lui répondre ? Je lui fis signe de venir de l'autre côté, devant la fenêtre, là où le soleil entrait à flots. Elle contourna docilement mon lit et revint se placer à ma hauteur.

– Ici, lui-dis, je vous verrai mieux. Et vous serez à ma droite.

Ce qui impliquait que j'allais la toucher.

Elle se tenait donc debout, près du lit, à portée de ma main, et fixait d'un œil absent la porte entrebâillée de mon cabinet de toilette. Je remarquai qu'elle respirait très vite et que les couleurs de ses joues étaient plus prononcées. Était-ce dû au porto ou à ce qui allait se passer ?

– Maintenant, Toni, lui dis-je à voix basse.

Sans tourner la tête, elle glissa ses mains sous sa jupe qu'elle retroussa à demi, puis elle fit descendre sa culotte à ses genoux et la laissa tomber à ses chevilles. Elle souleva un pied, puis l'autre, et resta ensuite immobile. Je passai un bras hors du lit et ramassai la culotte que je retournai et dont j'examinai attentivement la partie qui avait été en contact avec le sexe. Je vérifiai l'empiècement du doigt. Il était légèrement humide. J'y trouvai un poil pubien. Je posai la culotte près de moi.

– Remontez votre jupe, maintenant. Remontez-la tout en haut.

Je me déplaçai dans le lit de façon à me rapprocher d'elle. Affectant toujours de m'ignorer, Toni prit à deux mains l'ourlet de sa jupe et la retroussa au-dessus de son ventre. Ma gorge se serra quand je vis apparaître sa touffe. Je lui fis signe de venir plus près, elle fit un pas. Levant les yeux sur elle, je croisai les siens, qu'elle détourna aussitôt. Ils étaient vides et son

visage avait rougi, sa bouche tremblait.

– Ecartez les cuisses, ma mignonne... Je vais vous toucher le con.

Elle fit entendre un son bizarre, qui venait de l'arrière-gorge, et déplaça un de ses pieds d'une dizaine de centimètres. J'attendis un moment, les yeux fixés sur son sexe. Les lèvres étaient visibles, d'un mauve délicat, et les nymphes dépassaient. Je me décidai enfin à mettre ma main entre ses cuisses, les doigts tournés vers le haut. J'entrai en contact avec sa chair à un point qui devait se trouver dans le sillon fessier, juste sous l'anus, à l'orée du périnée. La peau était moite et brûlante. Toni ferma les yeux. Alors je repliai le doigt du milieu et le fis remonter dans la fente du con, en partant du bas. Les muqueuses humides se séparèrent et l'odeur musquée qui en émana était indiscutablement celle d'une femme excitée. Du bout des doigts, avec minutie, j'explorai tout l'intérieur de la vulve, lui titillant avec insistance les nymphes et le clitoris qui étaient érigés. Quand je la sentis convenablement excitée, je laissai mon doigt redescendre.

– Pliez les genoux, Toni, je voudrais vous mettre mes doigts dans le vagin.

A nouveau, elle fit entendre ce son guttural, feulement rageur et impuissant de bête piégée, et ses genoux ployèrent. Je laissai mon doigt du milieu entrer au fond d'elle et, en même temps, du pouce, je lui comprimai le clitoris. Puis je retirai mon doigt, le joignis à l'index, et lui remis les deux doigts unis à l'intérieur. Toni tremblait de la tête aux pieds, tout son corps, très tendu, était animé d'une sourde révolte, mais l'intérieur de son vagin était brûlant, et d'une exquise mollesse ; pourtant, je n'y décelai aucun des spasmes qui accueillaient ma bite dans nos moments de plaisir.

Alors, du pouce, je me mis à la masturber. Je le faisais passer de droite à gauche sur les nymphes et le clitoris, d'un mouvement monotone, à peine appuyé, qui bientôt porta ses fruits car brusquement le vagin de Toni se resserra sur mes doigts et elle eut une sorte de sanglot.

– N'êtes-vous pas mieux ici, Toni, à vous faire branler par moi, qu'à arpenter les couloirs de l'agence de placement ? A quoi cela vous a-t-il avancée, vous pouvez me le dire, de faire votre mauvaise tête ?

Je faisais coulisser mes doigts dans son vagin et, comme à son corps défendant, son bassin répondait à mes caresses par un balancement lascif d'avant en arrière. Pourtant, je ne la conduisis pas au plaisir. Je lui en voulais trop de la peur que j'avais eue. Je retirai mes doigts d'elle, et me servant des deux mains, je lui ouvris le plus possible le sexe, pour en examiner attentivement tous les détails.

Toni respirait par la bouche, les yeux fermés. Je pouvais voir à l'œil nu les spasmes qui parcouraient la muqueuse vaginale d'où suintait un mince filet de mucus.

– Maintenant, vous allez vous retourner, et me donner votre anus. Penchez-vous bien vers l'avant de façon que les fesses soient bien écartées.

Dès qu'elle eut obéi (ainsi, elle pouvait apercevoir par la fenêtre les allées ensoleillées du jardin), je pus voir que les marques qui défiguraient son cul, la veille, s'étaient presque effacées. Il n'en subsistait que quelques vagues boursofflures. La peau des fesses était si blanche que, sur le moment, cela m'intrigua. Puis je sentis l'odeur de la poudre de riz et compris que Toni s'était talquée. Amusé par cette coquetterie, je me penchai et posai un baiser sur son anus. Je la sentis se raidir. Après quoi, je lui poussai mes doigts, encore humides, dans le cul. Le plus loin possible pour rendre mes attouchements volontairement humiliants. Je voulais qu'elle soit bien consciente de sa situation d'esclave. Je dus rester ainsi une bonne minute, faisant tourner doucement mes doigts dans son anus, à lui sonder les tripes, et je pouvais sentir au bout du médius l'extrémité effilée d'un étron, tout au fond, car elle n'avait pas encore dû chier.

– C'est bien, dis-je enfin, je vois que vous êtes décidée à vous montrer raisonnable. Je vous garde donc à mon service.

Je retirai mes doigts de son cul pour lui donner une petite claque bien sèche sur une fesse. Ravi, je vis la chair se balancer souplement.

– Puis-je baisser ma jupe, maintenant, Monsieur ?

– Avez-vous compris votre leçon, Toni ?

– Je crois que oui, Monsieur, répondit-elle d'une voix morne. Puis-je baisser ma jupe ?

– Non. J'ai envie de vous voir le cul nu, pour les heures qui viennent. Aussi vous allez tout bonnement la retirer. Cela vous aidera à bien vous mettre dans la tête quelle est votre position dans cette maison.

Elle resta clouée sur place, comme si ma nouvelle exigence était encore plus éprouvante que tout ce que je venais de lui faire subir.

– Allons, Toni, ne soyez pas sotté.

Elle ôta donc sa jupe, et ce fut dans cette tenue qu'ont immortalisée les petits cochons de Walt Disney, le haut du corps couvert de son chemisier noir, le cul nu, le sexe à l'air, qu'elle dut vaquer aux occupations du ménage. Ce qui rendait la chose encore plus excitante, c'était l'expression de biche aux abois qu'elle arborait, et les précautions comiques qu'elle prenait en passant devant les fenêtres pour ne pas être vue du dehors. Je la sentais sur les nerfs, toute frémissante, et par moments, une lueur folle passait dans ses yeux.

Je suis certain d'une chose, pendant ces deux heures qui suivirent, où elle dut passer l'aspirateur le cul nu, nettoyer la salle de bain le cul nu, refaire ma chambre le cul nu, puis, toujours le cul nu, faire la vaisselle du petit déjeuner à la cuisine et préparer le repas de midi (que je prenais à quatorze heures), je suis certain, dis-je, que Toni devait me vouer une haine viscérale. Cela me procurait un plaisir indicible ; de temps en temps, pour mieux le savourer, je m'approchais d'elle, et sans qu'elle eût le droit d'interrompre ses occupations, je lui touchais, avec la plus grande

familiarité, les fesses, le sexe, l'anus ; je mettais mes doigts en elle en lui expliquant, d'une voix douce et patiente, que le fait qu'elle fût devenue ma putain ne changeait rien à la tendresse que j'éprouvais à son égard.

A un moment, comme nous nous trouvions tous les deux au living, où elle époussetait les rayonnages chargés de livres, je pus accrocher son regard dans un miroir, et j'y lus un étonnement infini. Alors, je l'appelai du geste et elle vint vers moi, avec la docilité émouvante d'un animal. Je vis qu'elle ne faisait plus la gueule. J'étais assis dans mon fauteuil préféré, face au jardin, et Toni, se tenant devant moi, surveillait de biais la fenêtre pour vérifier que personne ne pouvait remarquer, de chez les Bardini, qu'elle avait le cul nu. Je lui fis signe de se mettre à genoux, et elle en parut soulagée, car ainsi, personne ne risquait plus de la voir. Je déboutonnai mon pantalon.

– Sucez-moi, Toni.

– Jusqu'au bout, Monsieur ? demanda-t-elle, en remettant en arrière une mèche de ses cheveux blonds qui retombait sur son front.

J'approuvai du geste. Alors, elle posa le chiffon à poussière et s'essuya les mains sur ses cuisses avant de saisir délicatement mon sexe, qui était en érection. Elle fit saillir le gland et le prit dans sa bouche. Puis ses yeux se voilèrent, et elle me tailla une pipe royale, en prenant tout son temps. Comme je sentais venir le plaisir, je lui caressai tendrement le front, repoussant en arrière quelques mèches de ses cheveux qui étaient retombées et me le cachaient, car les mouvements de sa tête avaient fait se défaire son chignon, et elle ouvrit les yeux.

– Gardez les yeux ouverts quand je juterai, Toni.

Elle battit des paupières et sa bouche se fit plus ardente, tandis que sa langue me titillait le frein. A ce moment, j'ai pensé à tous les types qu'elle avait déjà dû sucer, soit en voiture, soit au cinéma. Des garçons de son âge, pour la plupart. Sans doute des militaires qui faisaient leur service à Agen. Le sperme pulsa avec force et ses mains se crispèrent sur ma queue. Elle aspira très fort, ses yeux fixés sur les miens. Toute haine avait disparu en elle.

– Il faudra toujours m'obéir, Toni. Toujours. Vous comprenez ça ?

A nouveau, ses paupières battirent. Elle continua à me sucer jusqu'à ce qu'aucune goutte de sperme ne restât en moi, puis elle me lécha, fit remonter mon prépuce et rangea mon sexe dans mon pantalon, qu'elle referma.

Un peu plus tard, pendant que je prenais mon bain, je l'entendis fredonner dans le couloir. Je la vis passer, le cul toujours nu, une cigarette aux lèvres, un plumeau à la main. C'était ma petite putain, ma poupée. Je sentis le bonheur m'envahir. Je l'appelai, elle entra dans la salle de bains, avec un sourire à la fois timide et effronté. Je lui demandai de se mettre toute nue et de venir dans la baignoire. Je pris un plaisir extrême à la

savonner de la tête aux pieds. Après quoi nous fîmes l'amour devant le lavabo, en nous regardant dans le miroir. Je la pris en levrette ; tout en la baisant, je lui stimulais le bout des seins, et Toni connut l'orgasme à deux reprises, ce dont elle se montra étrangement gênée, car je n'avais pas éjaculé, n'en éprouvant pas le besoin après l'avoir déjà fait dans sa bouche, et elle, elle avait joui deux fois. Elle se sentait donc ma débitrice.

Cette nuit-là, pour la première fois, Toni et moi avons dormi ensemble ; j'ouvris mon lit à ma bonne, et je la traitai comme une épouse. Je me montrai si tendre que cela l'effraya. Sans doute, me disais-je, craignait-elle, me connaissant, que je le lui fasse payer très cher, et peut-être dès le lendemain. Eh bien, voyez comme on peut se tromper : le lendemain, c'est moi qui allais casquer, et découvrir que, si folle du cul qu'elle fût, Toni n'en avait pas moins la tête sur les épaules.

Le Contrat

C'est en effet le lendemain soir que nous signâmes le foutu contrat ! Je venais de téléphoner à mon avocat, à propos de mon divorce avec Manon, et je me sentais assez contrarié car il m'avait fait part des exigences financières de ma future exfemme, que je jugeais foncièrement irréalistes. Après tout, c'était bien elle qui m'avait plaqué, non, et ne vivait-elle pas au su de toute la ville avec un autre homme ?

Toni, que j'avais autorisée à se rhabiller normalement depuis notre nuit conjugale, entra dans la pièce, m'apportant mon apéritif, car l'heure du repas approchait. Je notai qu'elle avait apporté un soin particulier à sa toilette. Ses cheveux étaient bien tirés en arrière, son maquillage d'une discrétion qu'aurait pu lui envier plus d'une femme du monde. Comme elle n'avait apporté qu'un verre, je lui demandai d'aller en chercher un second à la cuisine et de prendre l'apéritif avec moi.

Elle s'assit du bout des fesses et croisa les jambes avec distinction, son verre à la main. Ses paupières étaient baissées.

– Je n'ai pu faire autrement qu'entendre votre conversation, me déclara-t-elle. Ainsi, Monsieur va divorcer ?

Je le lui confirmai. Elle mordillait délicatement le zeste de citron de son Cinzano. Je devinai qu'elle était préoccupée. Je lui en demandai la raison.

– C'est à cause des voisins, Monsieur. Du temps où Madame était là, c'était différent. Mais si je reste seule avec Monsieur, ils vont tous penser que Monsieur couche avec moi.

– Où est le mal ? lui demandai-je. N'est-ce pas la vérité ?

Elle resta sans voix. Puis :

– A leurs yeux, je ne serais donc qu'une... qu'une putain, en somme ?

– Cela vous chagrine ?

Elle fit la moue.

– Ce n'est jamais bien flatteur !

– Sottises ! Et puis, il fallait y réfléchir avant de m'agiter votre croupion sous le nez ! Avouez que vous avez tout fait pour en arriver là.

– Justement, dit-elle. Où en sommes-nous ?

Je ne compris pas tout de suite le sens de sa question.

– Comment allons-nous nous comporter, maintenant ? demanda-t-elle.

- Que voulez-vous dire ?
- Mais, fit-elle, en rougissant... après ce qui s'est passé... nous ne pouvons tout de même pas faire comme... comme s'il n'y avait rien eu ?
- Et que s'est-il passé ?

J'eus droit à un regard de reproche.

– Monsieur va recommencer ? Il n'a quand même pas oublié que nous venons de passer la nuit dans le même lit ?

– C'était exceptionnel, Toni, ce soir vous regagnerez votre chambre !

Elle accusa le coup. J'avoue que j'étais déjà à cran à cause des problèmes financiers qu'allait me causer mon divorce, et que j'avais sous-estimés. Aussi l'insistance que mettait ma bonne à vouloir éclaircir une situation qui, à mes yeux, n'en avait nullement besoin, commençait à m'agacer.

– De quoi voulez-vous parler, à la fin, m'emportai-je, il ne s'est rien passé, Toni ! Rien. Je ne comprends pas pourquoi vous en faites tout un plat. Si l'on devait, marmonnai-je, bouleverser la structure de la société chaque fois qu'on couche avec sa bonne, où irions-nous ?

Mais Toni ne se montra pas satisfaite par de telles généralités.

– J'aimerais pourtant savoir, si Monsieur le permet, ce que je suis dans cette maison. Quelle est exactement ma position.

– Ce que vous êtes ? Souvenez-vous, vous l'avez dit vous-même ! Vous êtes la bonne, Toni ! Comme avant ! Rien n'est changé !

– Rien ? Vraiment rien ?

J'eus beau hausser les épaules, force m'était d'admettre qu'en effet, les exigences de sa nouvelle situation sortaient quelque peu des attributions d'une employée de maison. Je lui accordai ce point.

– Disons que vos services... seront plus étendus, mais dans le fond, votre statut restera le même.

Toni, particulièrement têtue, tint à entrer dans les détails. Qu'entendais-je exactement par : des services plus étendus ?

Eh bien, passer l'aspirateur le cul nu, par exemple. Recevoir une bonne fessée de temps en temps. Se prêter à toutes mes fantaisies sexuelles. Etait-ce donc si terrible ?

– Si j'ai bien compris, Monsieur aura le droit de me baiser, et tout le reste, en supplément de mon travail habituel ?

Elle n'avait pas tout à fait tort. Le fait qu'elle éprouvât du plaisir à se faire baiser ou fesser par moi ne changeait rien au fond de l'affaire.

– Vous venez de soulever un point intéressant, concédai-je.

Ce n'est qu'à ce moment que je compris où elle voulait en venir. J'avoue que cela me mortifia.

– Evidemment, s'il y a des... prestations supplémentaires, il va falloir revoir la question de vos gages.

Elle m'approuva avec une rustique candeur :

– Si je dois faire la putain, en plus de faire la bonne, n'est-il pas normal de m'augmenter ?

J'en convins. Décidément, les femmes ne pensaient qu'à l'argent. Manon d'un côté, Toni de l'autre, je me voyais mal barré.

– Eh bien, nous allons vous augmenter, soit.

– Qu'est-ce que Monsieur propose ?

Pas question de mégoter.

– Disons qu'on double ?

– On double quoi ? voulut-elle savoir.

– Vos gages, bien sûr. Double travail, double salaire ! Cela me paraît correct, non ?

Elle en resta bouche bée.

– Oh, mais c'est beaucoup trop ! s'écria-t-elle ingénument.

Et d'ailleurs (elle tira d'un air embarrassé sur un fil qui dépassait de l'ourlet de sa jupe), ce que... ce que Monsieur me demande n'est pas un travail... à proprement parler... pas vraiment...

Le souvenir des plaisirs frelatés qu'elle avait goûté en faisant le ménage toute nue lui revint-il à ce moment ? Elle eut un petit rire embarrassé.

– Aucune loi, Toni, n'interdit de... travailler dans le plaisir !

Elle eut alors un mouvement d'une spontanéité qui me ravit. Oubliant son attitude compassée, elle se précipita sur moi et s'assit sur mes genoux pour m'embrasser furieusement sur la bouche. Ce qui ne laissa pas de m'embarrasser... Heureusement, elle se reprit aussitôt, et regagna sa place en s'excusant.

C'est qu'elle m'avait trouvé si gentil !

– N'oubliez pas les fessées, lui rappelai-je alors. Je sens que je vais y prendre goût... Il vaut mieux prévoir une assez large marge de sécurité !

Rêveuse, Toni (qui devait commencer à ressentir l'effet du martini) se caressa l'arrière-train.

– Le fait est, Monsieur n'y va pas de main morte ! convint-elle, avec un mélange naïf de rancune et d'admiration.

– Sans compter, poursuivis-je, qu'il pourra m'arriver, lorsque vous vous serez montrée spécialement vilaine, de vous punir avec autre chose que ma main.

– Autre chose ?

– Une règle, par exemple, comme dans l'escalier, vous vous souvenez ? C'était drôle, non ? Ou la cravache ? A titre exceptionnel, bien sûr.

Elle grimaça en se caressant à nouveau le derrière.

– Il ne faut rien exclure, Toni. Il pourra m'arriver d'être contrarié. Dans ce cas votre cul sera un exutoire tout trouvé.

C'est pourquoi il faut que les choses soient bien claires ! Je veux bien payer, mais...

– Et si Monsieur exagère ?

Je convins que c'était dans le domaine des possibilités. Je pouvais me laisser entraîner par la passion, comme cela s'était produit dans la chambre de Manon. Dans ce cas, je la dédommagerais avec des « primes spéciales ». Et même des primes assez élevées, afin que leur caractère dissuasif me freine quand je me sentirais emporté.

Longuement, nous discutâmes des modalités de notre transaction. L'argent du salaire supplémentaire serait viré directement sur son compte ; les primes spéciales lui seraient versées en espèces, de la main à la main, chaque fois qu'il y aurait lieu de lui en accorder une.

Voilà, aussi peu romantique que paraisse la chose, et dans la mesure où ma mémoire ne m'a pas trompé, comment fut établi le contrat par lequel ma bonne s'engageait à devenir en quelque sorte une esclave salariée.

Deuxième partie

LE PIÈGE À BÉCASSES

Sans vaseline !

Il me reste à combler une dernière lacune dans ce récit que j'écris au fil de la plume ; le lecteur l'aura remarqué, je n'ai rien d'un écrivain de métier ; j'écris ce qui me passe par la tête, et ça laisse souvent de sacrés trous dans le texte. Un trou qui est de taille, c'est celui de la « révélation », et si j'ai tant différé son écriture, c'est que j'y joue un rôle, je suis le premier à en convenir, très peu reluisant. Revenons donc à ce fameux jour où le ciel me tomba sur la tête.

La scène se passe au Café de Paris, par un bel après-midi de printemps.

– Sincèrement, Pierre, tu la prends vraiment pour la vierge Marie ? venait de me demander Hugo, avec un rien d'agacement dans la voix. Autrement dit, es-tu vraiment bouché à l'émeri, ou fais-tu cyniquement semblant, parce que ça t'arrange ?

Mais de quoi parlait-il ?

– Qu'est-ce qui m'arrangerait ? demandai-je paresseusement.

Il avait fait un temps superbe. Après avoir passé deux heures au sauna, je venais de m'attabler à la terrasse où je savourais un repos bien mérité et une Pelforth blonde. De l'autre côté de la place, devant Sainte-Catherine, Manon et Ingrid Bardini faisaient les cent pas. Les deux jeunes femmes, en tenue de tennis, attendaient probablement deux godelureaux pour aller faire un double. Je les admirais avec la satisfaction naïve du propriétaire. (Ingrid, autrefois, avait été ma maîtresse.) Dieu, qu'elles étaient gracieuses ! Deux mignonnes poupées de luxe à la silhouette élancée, avec leurs petits seins élégants qui pointaient sous leur chemisette Lacoste et leurs cuisses bronzées aux U.V. qui jaillissaient de leur courte jupe plissée. Si jolies, si pimpantes, qu'elles n'avaient pas l'air tout à fait réelles, on aurait cru qu'elles sortaient d'un des magazines dont se nourrissait Toni. Manon était carrément éblouissante, une créature de rêve, il émanait de sa peau claire et mate un éclat quasiment phosphorescent. Et cette créature de rêve était ma femme ! Je venais, une fois de plus, de me dire que j'avais bien de la chance quand Hugo s'était assis à ma table.

– Parce que si tu n'es vraiment pas au courant, reprit-il, j'aime autant être le premier à te le dire. Tu es la fable de Villeneuve !

Comme je le dévisageais, il ajouta :

– Et ne t'avise surtout pas de te plaindre ! Je t'avais prévenu.

– Prévenu de quoi, Hugo ?

Du coin de l'œil, je le vis allumer un de ses infects petits cigares italiens, mais toute mon attention était captivée par les deux adorables créatures qui venaient, là-bas, de s'arrêter devant la pâtisserie Beauchamps. Ingrid Bardini consulta sa montre et Manon smasha dans le vide avec sa raquette.

– Tu ne devines vraiment pas ? demanda Hugo, en refermant son briquet.

Non, je ne devinais pas. Il y avait sur le seuil de la pâtisserie deux amphores de marbre d'où débordaient des pélargoniums, Manon s'accouda de biais sur l'une d'elles et posa son menton dans sa main. L'arabesque dessinée par son avant-bras, son coude, son aisselle et la saillie coquine de son petit sein était si délicieuse à contempler que j'avais vraiment du mal à m'intéresser à ce que dégoisait Hugo.

– Mais de quoi parles-tu, à la fin ? lui lâchai-je.

– Ne joue pas au con, veux-tu ? Tu sais très bien de quoi je parle : de ta pouffiasse. (Il me désigna de son petit cigare la silhouette de Manon, à vingt pas.) De son trou du cul mignon !

Cette fois, je me tournai carrément vers lui. Il me fit un clin d'œil.

– Je le lui ai drôlement élargi, soit dit en passant, son trou du cul, tu peux me faire confiance !

Il s'envoya une gorgée de ma Pelforth et se retourna pour héler le garçon. J'étais pétrifié. Hugo me poussa du coude :

– Non, mais regarde-la frétiller, se marra-t-il. Quelle petite salope... Regarde-la faire des grâces ! Elle se croit sur la scène du Bolchoï, ou quoi ? Et que je tortille mon petit cul, et que je me cambre ! Tu l'aurais vue se trémousser, tout à l'heure, avec ma bite dans le fion !

Une sueur glacée m'avait inondé. Là-bas, Manon venait de se gratter délicatement la raie des fesses, puis elle se renversa pour mieux rire à quelque chose que lui racontait Ingrid. J'avais beau m'y efforcer, je n'arrivais pas à coller ce que disait Hugo à ce que j'avais sous les yeux.

Alors, celui-ci fit se rejoindre les extrémités de son pouce et de son index, arrondissant les deux doigts pour imiter la forme d'un zéro ; puis il rapetissa le trou circulaire, et d'un geste très explicite, y introduisit l'index de son autre main.

– Tu vois, m'expliqua-t-il, ça, c'est le petit troufignon de Manon, et ça, c'est ma grosse bite ! Tu saisis ? Elle résiste, ta chérie, elle serre les fesses, elle se crispe, elle minaude, elle fait des chichis. « Oh, mais ça n'entrera jamais, Hugo ! C'est beaucoup trop gros ! Vous me faites mal, chéri ! Oh, que vous êtes brute ! Arrêtez, chéri ! Vous allez me mutiler ! » Moi, je pousse... et crac !

Il fit passer son doigt tout entier dans le cercle et, simultanément, battit des paupières en ouvrant la bouche, pour singer l'expression ahurie d'une femme en extase.

– Oh, vous aviez raison, chéri, fit-il, imitant les intonations maniérées de Manon, ça fait beaucoup moins mal que je n'aurais cru !

Il se frappa la cuisse du plat de la main en éclatant de rire.

– Fais-moi confiance, je le lui ai refait à neuf, son trou !

Elle peut rouler en échappement libre, maintenant !

Je le dévisageais stupidement. Mes oreilles vrombissaient, j'avais une sensation de vide dans le ventre. Après un effort surhumain, je parvins enfin à articuler :

– Je ne te crois pas.

– Bien sûr que tu me crois. Tu me connais, non ? Tu sais comment je les traites ces connes. Tu l'as bien envoyée au manège pour que je la baise, non ?

J'étais là, un rictus idiot sur les lèvres, à écouter vibrer mes tympans. Je crois même que je devins absolument sourd pendant quelques secondes, puis mes oreilles se débouchèrent :

– ... sans vaseline, mon vieux. Juste un peu de salive.

Ce fut le bruit obscène que fit Hugo qui me tira de ma transe. Il imita avec sa bouche le bruit d'un pet de cheval. Une femme se retourna, à la terrasse, et nous fusilla du regard.

– Qu'est-ce qu'elle a cette conne ? marmonna Hugo, en la toisant. Elle n'est pas contente ? C'est encore une de ces créatures célestes qui ne se font jamais enculer ? Qu'elle vienne faire du cheval, je la lui soignerai, moi, sa constipation chronique !

La femme se détourna avec une moue de dédain. Du menton, Hugo m'indiqua, là-bas, Manon qui faisait des grâces avec sa raquette. Bras dessus, bras dessous, les deux amies allaient et venaient sur le parvis de Sainte-Catherine.

– Et ça minaude ! (Il secoua la tête, d'un air écoeuré.) Elles font bien la paire, deux cervelles d'alouettes ! Mais pour ce qui est de leur cul, pardon, elles savent de quel côté la bite est beurrée !

J'émergeais avec effort de la stupeur qui m'avait assommé. Hugo se pencha vers moi, se baisa le bout des doigts et me chuchota :

– Cela dit, je ne vais pas cracher dans la soupe ! Quel pied j'ai pris, mon salaud. Tu ne peux pas savoir comme j'adore leur casser le cul, à ces pimbêches ! Et Manon, chapeau ! C'est vraiment l'article de luxe.

J'aurais pu le tuer, à ce moment-là, si j'avais eu une arme sous la main. Au lieu de ça, je l'écoutais avec un sourire blasé.

– Je l'ai laissée tout à l'heure se passant de la pommade sur le fion, me confia-t-il avec un gros rire satisfait. « Oh, regardez mon trou, comme il est gros... on dirait que je viens de pondre un œuf ! Si je reste aussi large, je vais faire caca dans ma culotte ! Vilain que vous êtes ! »

Je reconnaissais indéniablement les niaiseries et les intonations puériles

de Manon. J'avais encore dans l'oreille celles dont elle m'avait gratifié, le matin même, en rentrant de sa leçon d'équitation.

– Pour une fois, m'avait-elle dit, ton ami ne s'est pas montré trop désagréable... Il s'apprivoise ! Cela dit, mon petit mari dormeur, je crois bien que je vais encore vous violer !

Vous ne pouvez pas savoir dans quel état de lubricité me met le frottement de cette maudite selle ! Voyez donc comme c'est rouge, comme c'est enflammé ! Et mon petit clitoris, le pauvre, comme il est gonflé ! Cela ne vous ennuie pas, chéri, si je commence par m'asseoir sur votre bouche ?

– Voilà Charly, me dit Hugo.

L'étau qui me broyait le crâne se desserra. La décapotable rouge passa devant le café et Charly leva sa main pour nous saluer. Il y avait un grand type assez pincé, près de lui, un blond fadasse dans le style Robert Redford.

– C'est Gontran de Challonges, l'avocat, me dit Hugo. Le mari de Mélanie. Ma jument, tu sais ? Il s'est acoquiné avec les Bardini pour se lancer dans la politique. En échange, sa femme donne son cul au sénateur.

Je suivis des yeux la voiture qui faisait le tour de la place. Elle s'arrêta devant l'église et les deux femmes s'y engouffrèrent. J'eus un sursaut d'incrédulité. Manon, à qui l'avocat faisait un baisemain, avait un petit air tellement comme il faut.

– Ils vont au club de la Shell, m'expliquait Hugo. Charly ne l'a pas encore baisée, ta femme, mais ça ne va pas tarder.

C'est le premier sur la liste d'attente. En principe, on doit la partouzer vendredi prochain.

Hugo se marra, le nez dans son verre.

– J'espère que son trou du cul ne la handicapera pas trop pour jouer ! Blague à part, ouverte comme je l'ai laissée, on doit pouvoir y faire entrer une balle de tennis sans forcer !

Maintenant que tout est passé, je n'en veux plus à Hugo. Il a bien fait de m'administrer la chose aussi brutalement. Il me fallait un traitement de choc.

– Tu ne te doutais vraiment de rien ? demanda-t-il, quand il vit que je reprenais figure humaine.

Je secouai la tête.

– Bon, pas la peine de faire cette tronche, ce n'est pas la mort du petit cheval ! Tu connais ma devise ? Une pour tous, tous pour une ! C'est quand même mieux de partager un gâteau avec ses copains que de manger une merde tout seul .

Son éthique si particulière en matière sexuelle m'arracha un maigre sourire. Je me sentais comme un convalescent qui se relève d'une forte fièvre. Nous commandâmes deux autres bières et comme je n'avais plus de cigarettes, Hugo me refila un de ses affreux cigarillos. Puis il me décrivit

minutieusement comment il s'y était pris pour enculer ma femme.

Son petit cul se crispait de frousse. Mais je suis quand même arrivé à faire passer le petit chauve en force. J'étais assis au bord du lit, tu vois ? Et je l'asseyais sur moi, en la tenant par les hanches. Nous faisons face à la glace de l'armoire. Tu l'aurais entendue minauder quand le gland est entré. « Oh, Hugo, Hugo, doucement... oh, ça fait mal, Hugo ! »

Pour que tout soit bien clair, il mimait des deux mains le geste qu'il avait eu pour prendre Manon par les hanches et la visser sur lui. La bonne femme l'observait en douce, dans un miroir. Elle détourna les yeux quand elle vit que je l'avais repérée. Elle avait deviné la nature sexuelle du récit d'Hugo.

Il me poussa du coude.

– Ça va mieux ? La potion n'est pas trop amère ? Tu récupères ? Bon, alors on peut y aller. Admire !

Et il me passa une grosse enveloppe jaune bourrée de polaroïds.

– Charly était dans l'armoire, me dit-il. Il a immortalisé la séance. J'ai pensé que ça t'intéresserait.

Je m'y attendais plus ou moins. Chaque fois qu'il piégeait une de ses conquêtes, Hugo s'arrangeait pour que Charly ou moi, nous nous planquions dans l'armoire truquée, pour photographier la chose à travers le miroir sans tain. Ensuite, grâce à ces preuves de leurs turpitudes, les dames étaient obligées de filer doux.

Et donc, sur le premier cliché, Manon se déshabille devant l'armoire. Elle vient de retirer sa robe, qu'on voit pendre au dossier d'une chaise. Elle ne porte plus que ses bas sombres, dont l'un fait des plis, et son porte-jarretelles. Elle adresse à Hugo, qui est hors champ, son petit sourire gêné et pudique ; Charly l'a épinglée au moment précis où, à demi retournée, elle baisse sa culotte, on voit surgir la lune pâle du fessier entre les pattes du porte-jarretelles.

Sur le second cliché, fesses nues, elle parle à Hugo qu'on ne voit toujours pas et se penche pour faire passer sa culotte sous un de ses genoux qu'elle relève, ce qui fait qu'on voit un sillon d'ombre entre ses fesses et les deux moitiés de l'abricot velu qui s'écartent, entre les cuisses.

Maintenant, assise au bord du lit (Hugo a dû lui demander de s'exhiber face au miroir), elle écarte les cuisses en arborant un sourire figé. La fente de son con en forme de pêche écrasée est grande ouverte ; elle a les yeux flous et se gratte un sein.

La voici nue, à genoux devant Hugo. Elle lui a déboutonné la braguette. Tenant d'une main le gros sexe brun, elle entrouvre la bouche et tire la langue.

La voici enfin qui s'apprête à se faire enculer. Il y a comme de l'inquiétude dans son regard. Elle se tient à califourchon sur Hugo assis derrière elle au bord du lit, et elle plie les genoux en écartant les cuisses

pour s'empaler sur sa queue qu'elle tient d'une main derrière elle. Sur le cliché suivant, on aperçoit les deux mains d'Hugo sur ses hanches. Manon ouvre la bouche, une expression de stupeur infinie se reflète sur son visage. Sous les lèvres roses de la vulve qui s'écartent dans la toison, on voit le gros sexe d'Hugo ; il est manifestement planté dans son anus. Sur le dernier cliché, tout le pénis a disparu dans le cul de Manon ; Hugo lui soulève les cuisses de ses mains qu'il a passées sous elle, comme on fait pour aider une fillette à pisser ; elle ouvre la bouche, elle tient ses seins à pleines mains ; ses yeux sont dilatés par l'innommable extase.

J'étais pétrifié. Au bout d'un moment, ne me voyant pas bouger, Hugo se pencha pour voir quelle était la photo qui me fascinait tant.

– Et voilà, fit-il, elle l'a dans le baba. Tu sais ce qu'elle m'a dit, à ce moment ? « Oh, que vous êtes vilain, Hugo ! Vous l'avez mise dans mon derrière ! Vous allez vraiment faire de moi une créature vicieuse ! Quand je pense à mon pauvre petit mari qui a tellement confiance en moi ! Pauvre chou, s'il nous voyait ! Savez-vous qu'il ne m'a jamais prise de ce côté ? » Je te jure, ça valait mille ! Charly se bidonnait comme une baleine dans son armoire...

Je rendis les photos à Hugo et je commandai un cognac. J'en avais besoin.

– Comme je te l'ai dit, Charly et moi, on doit la baiser ensemble, vendredi prochain.

– Elle est d'accord ?

– Elle n'en sait encore rien, répondit Hugo. Mais elle marchera. Charly ne lui déplaît pas.

J'avalai mon cognac d'un coup, comme un condamné. L'alcool me donna un coup de fouet.

– Si tu veux, proposa-t-il, tu peux assister à la chose. On se mettra d'accord avec Abdou. Et on ne dira pas à Charly que tu es dans l'armoire.

Je commandai un second cognac. J'eus l'impression que ça agaçait Hugo.

– Tu veux ou tu ne veux pas ? Ce serait drôle, non ? Ta femme qui s'envoie en l'air avec deux mecs, et toi, dans l'armoire, en train de te branler et de prendre des photos !

La situation, en effet, ne manquait pas d'un certain comique auquel, je le confesse, je n'étais pas aussi sensible qu'Hugo. Mais comment refuser ?

Comment refuser de voir de mes propres yeux jusqu'où pouvait aller la scélératesse de ma femme ?

On prépare la bécasse

Voilà comment je me suis retrouvé une fois de plus dans le « Piège à Bécasses » ! Autrement dit dans la chambre d'hôtel spécialement aménagée où, à travers un miroir sans tain, Hugo faisait photgraphier à leur insu les imprudentes bourgeoises qu'il prenait dans ses filets. Combien de fois m'y étais-je enfermé dans son armoire truquée ! Mais le vendredi après-midi où j'ai rabattu la porte sur moi, je ne peux pas dire que je m'amusais.

Avant de poursuivre, et afin qu'on comprenne bien mes sentiments, je voudrais préciser une chose. Au moment où je m'installai dans l'armoire, j'étais encore abasourdi par la révélation de l'inconduite de Manon. C'était l'avant-veille qu'Hugo m'avait montré les polaroids. En somme, je fus opéré à chaud. Quant à Manon, elle était alors loin d'être devenue la fiefée salope qu'elle fut par la suite. Elle ne s'aventurait encore qu'à petits pas dans la carrière de femme débauchée. Ce vendredi-là, dans son esprit à elle, Manon n'en était encore qu'à jouer les petites évaporées adultères. A part moi, Hugo était encore le seul homme de Villeneuve à qui elle avait donné son cul ; et les petites fantaisies auxquelles il l'avait déjà contrainte, comme monter à cheval fesses nues, ne sortaient pas des limites de certains jeux assez corsés auxquels moi, son mari, je l'avais habituée. Les cavalcades érotiques en forêt où elle serait la proie consentante et ravie de trois ou quatre cannibales recrutés par Hugo n'arriveraient que bien plus tard.

Déjà, pourtant, le travail de sape était entamé. Ainsi, quand il la baisait, Hugo lui fourrait-il systématiquement son pouce dans la bouche et elle le suçait goulûment ; alors lui, tout en la besognant, lui demandait de fermer les yeux et d'imaginer que c'était le sexe d'un autre homme qu'elle tétait. Et Manon (ce n'était encore qu'un jeu) se pliait de bon gré à son caprice. Son plaisir était alors si aigu qu'ils en discutaient ensuite.

– Tu as crié encore plus fort que ce matin, quand je t'ai baisée sur le cheval, lui faisait remarquer Hugo. Tu as beau dire, tu es une vicieuse !

– Mais c'est vous, Hugo, qui me fourrez ces choses-là dans la tête ! s'indignait ma femme. Monstre que vous êtes !

– N'empêche que ça te fait de l'effet. Toutes les femmes ont ce fantasme, être prise par deux hommes en même temps.

Et l'idée faisait son chemin.

– Mais enfin, Hugo, pourquoi m'en parlez-vous sans arrêt ? lui demanda-

t-elle un soir ; vous, chéri, cela vous exciterait donc ?

– Bougrement. Rien n'est plus bandant pour un mec que de voir la femme qu'il aime se faire baiser par un autre !

Manon était restée pensive. A leur rencontre suivante, alors qu'il se l'envoyait devant la glace truquée (mais ce jour-là, l'armoire était vide), Hugo lui glissa :

– Charly Garnier a le béguin pour votre petit cul. Vous l'avez remarqué ?

Manon ne releva pas, trop absorbée par le plaisir qui naissait en elle ; alors Hugo lui fourra son pouce dans la bouche.

– Imaginez que c'est la queue de Charly Garnier, chérie ! murmura-t-il.

Et Manon ferma les yeux ; elle tэта avidement le pouce d'Hugo.

– Si nous étions deux, dans ce lit, lui dit Hugo, nous pourrions vous enfiler tous les deux en même temps ! Un devant, l'autre derrière ! Veinarde (et, sans qu'elle cesse de lui téter le pouce, il lui fourra un doigt de l'autre main dans le cul), vous auriez deux mâles rien que pour vous !

Le plaisir, ce jour-là, l'avait rendue presque hystérique :

– Vous me rendez folle, Hugo, sanglotait Manon, en se blottissant contre lui (ainsi qu'elle l'avait fait si souvent avec moi). Ne me dites plus des choses pareilles, ça me perturbe trop !

Chaque fois qu'ils baisaient, Hugo revenait à la charge. Il prétendait que Charly Garnier était fou d'elle, mais qu'il n'osait pas le lui dire.

– Il en rêve toutes les nuits, de votre petit cul ! Quand il baise sa femme, c'est à vous qu'il pense ! L'imbécile attend que nous rompons pour vous déclarer sa flamme !

– Et pourquoi devrions-nous rompre ?

– Parce que vous êtes trop collet monté pour faire l'amour avec deux hommes, ma chérie.

– Dois-je comprendre, minauda Manon, qu'il faut que je couche avec Charly Garnier pour vous conserver ?

– Et si cela était ? Vous n'êtes plus une oie blanche ; et nous sommes adultes tous les trois !

Il s'était montré très tendre avec elle, ensuite. Une semaine plus tard (ce vendredi où j'étais dans l'armoire), quand elle entra dans le bar de l'hôtel, Manon ne fut donc pas excessivement surprise de trouver Charly Garnier en compagnie d'Hugo. A cette heure de l'après-midi, le bar était désert. Après avoir jeté un regard de reproche à Hugo, elle s'assit sur la banquette auprès de lui. Charly leur faisait face.

Leur conversation, d'abord assez guindée, se dégela peu à peu. Au second cocktail, Hugo enlaça ma femme devant Charly et (comme je l'avais fait moi-même devant lui sous la tonnelle) il l'embrassa sur la bouche. Quand Manon réussit à se dégager, elle était tout oppressée ; la main d'Hugo se faufila sous son aisselle et il lui caressa un sein.

- Voyons, Hugo, pas en public !
- Il se contenta de lui rire au nez.
- Charly est un ami !
- Ce n'est pas une raison.

Manon avait beau faire la tête, le bout de son téton durcissait entre les doigts d'Hugo, et l'alcool des cocktails commençait à produire son effet. Elle devait se demander comment ça se passerait, tout à l'heure ; est-ce qu'il faudrait dire au revoir à Charly Garnier ? S'imaginer montant l'escalier, pendant qu'il resterait au bar, et qu'il saurait ce qu'ils allaient faire dans la chambre alanguissait Manon.

- Tu sais, Charly, entendit-elle, j'ai dit à Manon que tu bandais pour elle !
- Oh, Hugo !

Manon cacha son visage dans ses mains et feignit de rire.

- Quel salaud, quand même, vous ne trouvez pas, Charly ?
- Tu m'avais dit que ça resterait entre nous, Hugo ! se plaignit Charly. De quoi j'ai l'air, maintenant ?

Tous les trois sentaient venir la chose.

- C'est vrai, avoua Charly, j'ai flashé pour vous dès que je vous ai vue en ville, avec Pierre. Vous veniez de vous marier.

Confuse (ou jouant à l'être), Manon trempa ses lèvres dans le troisième cocktail que le barman venait de leur apporter.

- Après celui-là, dit rondement Hugo, nous montons faire notre petite affaire, madame et moi ; cela nous prend en général une heure ou deux, suivant ses appétits.

Furieuse (ou jouant à l'être) Manon flanqua un petit coup de poing à Hugo.

- Tu peux nous attendre, si tu n'as rien de mieux à faire, dit Hugo à Charly. Dès que j'aurai fini de la baiser, on ira jouer au tennis avec Ingrid Bardini.

Manon jeta un coup d'œil à Charly ; il la regardait d'un air dolent.

- Vous allez vraiment me laisser tout seul ? se plaignit-il d'une voix veule, jouant au petit garçon malheureux, un truc qui lui réussissait généralement auprès des femmes.

- Je vais me poivrer la gueule, c'est sûr, ajouta-t-il. Tout seul ici, à vous imaginer... vous vautrant dans la luxure avec ce rustre !

Sous l'attaque, Manon laissa fuser un petit rire étranglé. Elle commençait à être sérieusement pétée.

- La femme de Charly vient de prendre un nouvel amant, dit Hugo. Il a le cœur brisé. Tu ne veux pas le consoler ?
- Le consoler ? Et comment le pourrais-je ?
- Tu ne devines pas ?

Le feu aux joues, Manon resta muette et, pendant que les deux autres échangeaient un regard, elle baissa songeusement les paupières. Elle ne s'était pas attendue à ce que les choses aillent aussi vite. Hugo la serra contre lui et empauma un de ses petits nichons. Elle se laissa aller.

– Quand je la baise, Charly, je lui fais souvent sucer mon pouce...

Outrée, Manon voulut l'empêcher d'en dire plus en lui couvrant la bouche de sa main. Hugo lui mordit les doigts. Charly les observait avec intensité, penché sur la table.

– ... et je lui dis de fermer les yeux et d'imaginer que c'est ta queue qu'elle suce ! poursuivit Hugo, en riant.

– Hugo ! Oh, vous êtes ignoble !

Manon pouffa nerveusement et cacha sa confusion dans ses mains. Elle sentit qu'on lui caressait timidement le bras. Or, elle portait une robe sans manches, une robe d'été, sous laquelle elle était quasiment nue. Pas de soutien-gorge (ses petits nichons pouvaient s'en passer), rien qu'une de ses fameuses culottes de jersey. Les doigts s'attardèrent sur le renflement de son biceps ; très doux, ils remontèrent vers l'aisselle moite.

– Comme elle a la peau douce, c'est fou ! murmura Charly.

Alors Manon put lever la tête, et faire comme si elle avait ignoré que c'était lui qui la caressait.

– Ne vous gênez plus, Charly, surtout ! s'indigna-t-elle, en lui repoussant la main d'une tape.

– Elle est vache, avec toi, hein ? se marra Hugo.

Ils le savaient tous les trois, maintenant, l'affaire était dans le sac.

– Vous êtes deux beaux salauds ! leur jeta néanmoins Manon.

– Imagine, lui dit Hugo, Charly te sucera les nichons. Il adore ça, et toi tu adores qu'on te les suce. Et pendant ce temps, moi, je t'enfilerais par derrière.

– Taisez-vous !

Elle fit mine de se boucher les oreilles ; Hugo en profita pour lui peloter les seins et elle rabaissa aussitôt les bras pour les protéger de ses mains.

– Ou alors, il pourrait te bouffer la chatte pendant que tu me sucerais ?

– Arrêtez, Hugo ! Charly, dites-lui d'arrêter. Mais pour qui me prenez-vous, à la fin ?

Voyant qu'elle était au bord des larmes, Hugo mit de l'eau dans son vin.

– Je ne te comprends pas, Manon ! Tu es une femme moderne, non ? Si tu prends plaisir à imaginer qu'il y a un autre type quand je te baise, pourquoi ne pas tenter l'expérience ? Charly est un garçon discret, il sait vivre ; ça resterait entre nous ! Et si ça ne te plaît pas, on s'en tiendra là ! Ce ne serait qu'un petit moment de folie ?

Manon ne trouvait rien à répliquer. La douceur d'Hugo la désarçonnait.

Elle laissa sans réagir Charly lui reprendre la main et la porter à ses lèvres. Il lui embrassa délicatement les doigts, l'un après l'autre, puis lui retourna la main pour lui baiser la paume. Elle le regardait faire, les lèvres entrouvertes, et Hugo, qui la tenait par un sein, lui taquinait le mamelon. Charly avait une petite moustache taillée en brosse qui chatouilla Manon. Comment n'aurait-elle pas imaginé l'effet produit par ce chatouillement sur ses seins, ou sur son ventre ? La bouche de Charly était chaude, très douce.

– Je suis sûr que tu aimerais beaucoup ça ! insista Hugo en laissant son autre main remonter sous la robe.

– Mais ce n'est pas une raison, voyons, Hugo ! protesta-t-elle sans conviction, alors qu'il lui empaumait le sexe.

A travers le slip, il put percevoir à quel point la conversation l'avait excitée. Pendant qu'il lui pétrissait la motte sous la table, en face d'eux, ses yeux fixés sur ceux de Manon, Charly Garnier se fourra le pouce de celle-ci dans la bouche et le suçait avec gourmandise.

– On monte ? dit Hugo, en faisant pénétrer du bout des doigts la culotte dans la fente de Manon.

– Tous les trois ? murmura Charly Garnier.

Manon resta muette. Elle ne savait plus ce qu'elle voulait. Si Charly montait avec eux, son amourette avec Hugo allait se transformer en une chose qui l'effrayait un peu. Se souvint-elle alors de la fois, à Venise, où je lui avais demandé de montrer ses seins à trois vieux Anglais ? Alors, aussi, elle avait été longue à se décider, et j'avais dû revenir à la charge. Franchir le pas, passer à l'acte, une femme ne s'y résout qu'avec difficulté. Mais d'autre part, si Hugo et elle laissaient Charly se morfondre en bas, elle serait déçue.

– Il n'a qu'à monter avec nous, dit Hugo. Tu n'es pas obligée de baiser avec lui. Il regardera, c'est tout.

– Regarder ? fit Manon.

Elle s'imaginait nue, possédée par Hugo sous les yeux de Charly Garnier ; et ça la remuait étrangement.

– C'est promis, dit Charly Garnier. Je ne ferai rien, mais ne me laissez pas seul ici, j'ai le cafard. Je vais me soûler.

Il fit sa moue capricieuse de vieux petit garçon gâté.

– Il ne fera que regarder ! promit Hugo, à voix basse.

– Mais... c'est presque pire ! chuchota Manon (elle ne savait plus ce qu'elle disait). Comment voulez-vous que je fasse ça avec vous, si je sais qu'il nous regarde ?

Hugo la tira par le bras, pour qu'elle se lève.

– Avouez que ça vous titille de savoir qu'il va reluquer votre joli petit cul ! Et vos petits nénés de collégienne vicieuse... Et votre...

Manon lui mit la main sur la bouche. Il lui lécha les doigts, lui fourra sa

grosse langue chaude et frétille dans la main. Toute frémissante de nervosité, elle referma les doigts pour la saisir, avec un rire stupide.

– Vous allez voir comme je vais bien vous bouffer votre petite chatte, Manon, nous allons le rendre dingue, le pauvre Charly !

La prenant par la taille, il l'entraîna dans l'escalier. Titubante, elle s'accrochait à lui. Charly, son verre à la main, leur emboîta le pas.

Manon se demanda-t-elle ce que le barman pouvait penser, en les voyant monter ? Qu'aurait-elle dit si elle avait su qu'Abdou était un vieux complice d'Hugo, et qu'il avait déjà assisté à cette scène des dizaines de fois ! Par la suite, Hugo la lui ferait baiser, Manon, comme il lui avait fait baiser ses autres juments. Ils recourraient si besoin au chantage, en utilisant les photos prises par Charly Garnier. Il suffirait que le barman menace Manon de tout révéler à son mari (en l'occurrence moi) et elle devrait se laisser baiser par lui en échange de son silence.

Ce qu'elle ignorait, c'est que j'avais souvent joué, avec les précédentes maîtresses d'Hugo, le rôle que venait de tenir Charly. Abdou, naturellement, était au courant. Il s'était cyniquement amusé de me voir monter dans la chambre avant l'arrivée du trio.

– Alors, monsieur Fournier, m'avait-il plaisanté, quel effet ça vous fait-il de vous retrouver de l'autre côté de la barrière ? C'est votre bonne femme qui va passer à la casserole, non ? La roue tourne, on dirait ?

Nous en avions ri (moi, plutôt jaune). Je n'arrivais pas encore à croire que Manon accepterait. Qu'elle baise avec Hugo était déjà dur à avaler ! Mais qu'elle accepte de partouzer avec une mièvre crapule comme Charly Garnier !

Et donc, je me tenais à l'affût, dans le « Piège à bécasses ». Tapi derrière le miroir sans tain, je pus voir s'ouvrir la porte et le trio fit son entrée.

On consomme la bécasse

Tout de suite, attirée par le miroir, ma femme vint se placer en face de moi et s'adressa un regard anxieux. Elle remonta une mèche de ses cheveux et se mordilla la lèvre inférieure. Charly Garnier donna un tour de clef et Hugo et lui l'encadrèrent. De l'autre côté du lit se dressait une seconde armoire, dotée elle aussi d'un miroir, et je pouvais voir s'y refléter de dos le trio déjà complice.

– Nous allons vous déshabiller devant la glace, Manon, vous voulez bien ? demanda Hugo, après lui avoir posé un petit bécot sur la joue. Vous allez être très gentille et montrer votre joli cul à Charly... Il a tellement envie de le voir tout nu, depuis que vous jouez au tennis avec lui !

Manon fit entendre un son bizarre et posa une main sur celle d'Hugo qui commençait à dénouer la bretelle de sa robe d'été, un simple cordon qui s'attachait en rosette sur l'épaule (Hugo appelait ces robes des sacs à bonbons : il suffit de tirer sur les nœuds des cordons et la femme se retrouve nue en un instant).

– Non, Hugo, je vous en prie... Je ne peux pas faire ça !

– Il ne vous touchera pas, chérie, promet Hugo, en l'embrassant doucement sur les lèvres (jamais il ne s'était montré si tendre avec elle, Manon en était désarmée), il se contentera d'admirer vos petites merveilles...

– Oh mon Dieu ! soupira ma femme, et elle porta ses deux mains à ses seins, pour les cacher, car la robe venait de tomber à ses pieds.

Elle resta ainsi, les yeux fixés sur son reflet (et j'avais l'impression que c'était moi qu'elle dévisageait), les mains en coquille sur ses seins menus, vêtue simplement d'un slip en jersey blanc.

– N'est-elle pas bandante, Charly ? demanda Hugo. Je suis très content de vous, ma chérie. C'est très gentil de vous montrer nue à mon ami.

– Elle n'est pas nue, fit observer Charly, qui s'était reculé pour contempler le cul de Manon.

Je pouvais le voir, moi aussi, dans la glace de l'autre armoire, et une fois de plus je fus frappé par l'étrange dissymétrie de la silhouette de Manon : elle avait en effet des cuisses très charnues et les hanches plutôt larges, des hanches de cavale, comme disait Hugo, mais ses fesses étaient toutes menues, et quand elle les crispait, comme maintenant, son derrière évoquait

celui d'un jeune garçon.

– Elle le sera, quand tu lui auras baissé sa culotte, répliqua Hugo.

Les paupières de Manon battirent. La main d'Hugo lui flattait perfidement le creux de l'échine.

– Mais avant de lui montrer vos fesses, chérie, cessez donc de cacher vos nichons... montrez-lui comme vous êtes contente de lui faire plaisir... comme vous avez les pointes tendues...

Manon secoua faiblement la tête.

– Je vous en prie, Manon ! insista Hugo.

– S'il vous plaît, implora Charly. Je n'y toucherai pas.

Parole de scout !

– Sauf si elle te le permet, corrigea Hugo avec un petit rire égrillard. Allons, fais-nous ce plaisir. Fais-lui voir tes jolies pointes roses...

Manon était si émue qu'elle vacilla, Hugo dut la retenir par la taille ; alors, elle laissa tomber mollement ses bras et ses paupières s'abaissèrent. Elle dut certainement sentir dans son cou le souffle de Charly qui pouvait maintenant voir ses seins dans le miroir.

– Tu as vu, Charly, dit Hugo, en effleurant du bout d'un doigt un mamelon érigé, comme ils sont mignons ? Des seins d'adolescente...

Il embrassa tendrement Manon sur la joue, mais tournant la tête, elle lui offrit furieusement sa bouche et après le baiser qu'ils échangèrent, pantela contre lui, agrippée à ses épaules.

– Là, là, fit Hugo, en lui flattant la hanche, on va baiser, ne t'impatiente pas ! Mais pour ça, il faut retirer ta culotte, non ? Tu veux bien que Charly te l'enlève ?

Manon, les yeux hagards, se retourna vers le miroir et eut un imperceptible hochement de tête.

– Oh merci, Manon, chuchota Charly, en lui posant un baiser sur l'épaule. Vous allez voir, on va bien s'entendre, tous les trois !

Il tomba à genoux derrière elle. Ses deux mains se posèrent sur les hanches de sa femme et saisirent sa culotte.

– Prête ? demanda Hugo à Manon, la dévisageant dans le miroir. (Il eut un sourire sarcastique, car il venait de penser à moi, dans l'armoire.)

Elle entrouvrit les lèvres et ses prunelles se dilatèrent.

– Vas-y, Charly. Montre-nous la lune !

D'un seul coup, Charly Garnier abaissa la culotte de sa femme à ses pieds. Elle poussa un cri étouffé.

– Et voilà la lune de madame ! plaisanta Hugo en lui claquant une fesse. Oh, mais c'est la pleine lune, on dirait ! T'as vu comme elle est bien ronde, Charly ?

Charly souleva un pied de Manon, puis l'autre, pour la débarrasser de sa

culotte. Je pus voir qu'elle tremblait de tout son corps et qu'elle avait du mal à respirer. Elle ouvrit la bouche, comme quelqu'un qui suffoque.

– Tais-toi, dit brutalement Hugo. A partir de maintenant, tu la boucles. Une femme qui a retiré sa culotte devant deux hommes n'a plus droit à la parole ! Ce n'est plus qu'une petite salope !

Mais, pour démentir la dureté de ses paroles, il l'embrassa sur la tempe.

– Tu es toute nue, Manon, et nous sommes deux. Vu ?

Donc, tu fais ce que je te dis, et tu ne dis pas un mot. O.K. ?

Fini la rigolade !

Pétrifiée, Manon le dévisageait dans le miroir.

– Tu ne bouges que si on te le permet ! Quoi qu'on te fasse, tu te laisses faire. C'est la règle du jeu.

Il passa un bras derrière elle pour la soutenir ; son autre main descendit vers l'entre cuisse et il saisit à poignée les poils du sexe, qu'il tira vers l'avant, assez brutalement, puis vers le haut, ce qui fit remonter dans le miroir la fente du con. Manon geignit.

– Tu veux lui toucher l'anus, Charly ? proposa Hugo.

Les paupières de Manon frémirent ; à genoux derrière elle, Charly prit à pleines mains ses petites fesses et les lui écarta sans ménagement. Puis il avança la tête et les embrassa, l'une après l'autre. Un sourire crispa son visage effronté de vieil adolescent pervers quand il put voir se contracter d'appréhension l'anus violet de Manon.

– Il va te toucher le trou du cul, Manon, dit Hugo. Et après, je te baiserais devant lui. D'accord ? Tu as promis que tu le laisserais regarder.

Tout en parlant, il tirait toujours sur la toison sexuelle et faisait aller sa main de droite à gauche et de haut en bas. Charly Garnier mouilla son index et le posa sur l'indécente petite pastille mauve. Manon eut un haut-le-corps.

– On ne bouge pas ! tonna Hugo.

Elle se cambra, malgré elle, comme pour se soustraire à l'attouchement humiliant. Mais, lui tenant une fesse bien écartée, pour bien voir ce qu'il faisait, Charly lui vissa tout son doigt dans le cul.

– Elle est ouverte... constata-t-il.

– Je l'ai enulée ce matin, dans la garenne, expliqua Hugo, en déboutonnant son pantalon. C'est pour ça.

Il fit sortir son gros pénis en érection, et d'un geste vif, Manon le saisit à pleine main. Elle fit reculer hargneusement la peau pour découvrir le gland, comme pour se venger sur lui de l'humiliation que lui faisait subir le doigt de Charly. Hugo se mit à rire.

– Mais oui, mais oui, on va te le donner, ton gros biberon. Va sur le lit.

Il lui claqua une fesse, la libérant, et Manon fit deux pas précipités. Charly retira son doigt de son anus et le porta à ses narines. Le visage en

feu, évitant de regarder les deux hommes, ma femme ôta ses chaussures et courut se jeter à plat ventre sur le lit, cachant son visage dans le drap. Sans se presser, Hugo retira son pantalon et la rejoignit.

– Retourne-toi.

Elle obéit, dissimulant son visage sous son bras. Hugo lui demanda d'écarter les cuisses, et elle le fit. Les lèvres de sa vulve bâillèrent en losange dans la toison bouclée. Hugo adressa un clin d'œil à Charly qui leva le pouce. Puis Hugo se coucha sur elle et l'enfila. Manon cria et ses bras et ses cuisses emprisonnèrent le corps velu et musclé de l'homme qui la possédait. Maintenant, comme elle tenait Hugo à bras-le-corps, on pouvait voir son visage. Il était congestionné et luisait de sueur. Je reconnus la grimace qui, chez elle, annonçait l'imminence du plaisir, une moue enfantine, étonnée, et Hugo dut la reconnaître aussi, car il ralentit le train, soucieux de faire durer la chose. Manon ravala sa salive et se mit à pousser ses habituels cris de souris au rythme des pénétrations. Puis ses yeux rencontrèrent ceux de Charly qui s'était agenouillé près du lit pour suivre les progrès de son plaisir sur ses traits, et elle se tut. Hugo s'arrêta alors et les deux hommes échangèrent un coup d'œil, puis tous les deux se tournèrent vers Manon.

– Fais-lui sucer ton pouce, Charly ! dit Hugo, en se reculant pour dégainer à demi.

Manon entrouvrit ses lèvres molles qui luisaient de salive et ses yeux, où brillait une lueur folle, s'accrochèrent à ceux de Charly. Timidement, il lui caressa les lèvres du bout de l'index, puis il lui présenta son pouce. Elle le prit dans sa bouche, sans quitter Charly des yeux, et je vis ce dernier grimacer.

– Elle te mord ? se marra Hugo, en renfournant sa bite dans le vagin de Manon, dont le corps réagit en se cambrant.

Elle fait souvent ça, quand elle est très excitée. Maintenant, elle va te téter...

Et le fait est, les joues de ma femme s'étaient creusées, et je compris qu'elle tétait farouchement le pouce de Charly, faisant sans doute tourner sa langue autour. Attentif, Hugo, qui s'appuyait sur les coudes pour ne pas l'écraser, couissait dans son con. J'entendais nettement, de l'armoire, le murmure spongieux des muqueuses gorgées de mouille chaque fois qu'il s'enfonçait en elle. Charly, effaré, faisait aller et venir son pouce dans la bouche de Manon.

– J'ai une meilleure idée, dit-il tout à coup. Vous voulez bien, Manon ? Et toi, Hugo, tu permets ?

Il ôta son pouce mouillé de la bouche de ma femme et tira sur la fermeture Eclair de son pantalon. Les yeux de Manon se déplacèrent pour voir surgir sa longue verge étroite d'adolescent. Sur les genoux, il remonta vers le haut du lit, et abaissa avec le pouce son pénis érigé pour le diriger

sur la bouche de Manon. Mais il était trop loin, et Hugo, la soulevant, dut la rapprocher du bord. Manon avait fermé les lèvres et contemplait pensivement le mièvre pénis dont l'extrémité lui effleurait le bout du nez, ce qui l'obligeait à loucher. Charly fit reculer le prépuce et lui présenta son gland étroit. Alors, elle leva les yeux vers lui et entrouvrit la bouche. Il lui introduisit avec délicatesse le gland entre les lèvres. La bouche de Manon dessina la moue habituelle, déformée par le cylindre de chair qu'elle tétait, et ses joues se creusèrent. Toute la queue s'engloutit. Ce fut ainsi que le plaisir les surprit, tous les trois ensemble ; Hugo grogna, je vis se cabrer sous lui le corps fluet de Manon, et Charly saisit le bras de son ami, en émettant un curieux glapissement. Goulûment, Manon aspirait son sperme, et des spasmes désordonnés agitaient leurs trois corps.

L'instant d'après, Charly, qui avait refermé son pantalon, s'affala sur la chaise qui se trouvait près du lit, et reprit son verre qu'il avait posé par terre. Hugo gisait sur Manon, épuisé par l'orgasme. Elle, les yeux au plafond, les bras en croix, déglutissait, avalant le sperme de Charly. Puis elle ferma les paupières, et ils restèrent ainsi, tous les trois, immobiles. Subitement, Manon se mit à rire ; c'était un rire malade, désespéré, et sa tête se mit à aller et venir, de droite à gauche. Sans transition, elle fondit en larmes. Une insolite compassion s'empara de moi, je fus à deux doigts de sortir de l'armoire pour la prendre dans mes bras et la consoler. Bien me prit de ne pas le faire, car elle se remit à rire, sans cesser de verser ses larmes de crocodile. Je compris alors que c'était nerveux.

– C'est fait, maintenant, lui dit Hugo en lui tapotant la hanche. Inutile de chialer.

Il lui toucha le visage et elle lui mordit un doigt.

– T'as pris ton pied, non ? lui fit Hugo.

Il se dressa sur les coudes pour la regarder.

– Maintenant, on va pouvoir s'amuser, O.K. ?

Pour toute réponse, Manon repoussa ses cheveux en arrière avec son bras, geste qui lui était coutumier et qui lui aplatit les seins sur la poitrine, puis elle renifla ses larmes et jeta un rapide coup d'œil à Charly. Hugo se retira d'elle et demanda un kleenex à ce dernier. Il nettoya le sexe de Manon, allant chercher le sperme au fond, en enfonçant avec son doigt le kleenex dans le vagin, comme un écouvillon dans le goulot d'une bouteille. Manon se laissait faire, les yeux fixés sur Charly, les bras en croix. Quand ce fut terminé, Hugo balança dans un coin le kleenex froissé en boule et s'assit au bord du lit.

Puis il demanda à Manon de s'asseoir près de lui. Tous les deux firent donc face à Charly. S'ensuivirent diverses familiarités que Manon laissa Charly prendre avec son anatomie. Ainsi, il s'agenouilla devant elle, entre ses cuisses qu'elle écarta, et elle inclina son buste vers lui pour qu'il lui suce les seins. L'opération dura assez longtemps, car Charly (comme moi) est un

suceur fanatique. Pendant qu'il la tétait, Hugo parlait doucement à Manon, elle lui répondait par monosyllabes.

– Tu aimes ? Il suce bien, non ? Avoue que c'est excitant d'être à poil devant deux hommes et de faire des trucs vicieux.

Tu n'es plus fâchée ? On recommencera ?

Puis il voulut qu'elle montre son con à Charly.

– Mais il l'a déjà vu, Hugo... objecta veulement Manon.

– Pas vraiment. Montre-le-lui en détail ! Comme tu sais si bien le faire quand tu veux qu'on te broute.

Manon s'empourpra. Je suis incapable de dire si c'était de confusion ou d'excitation, car les deux la faisaient rougir pareillement. Elle fit une moue gênée, puis haussa les épaules.

– Elle va te montrer sa chatte, Charly, recule-toi. Charly Garnier s'assit par terre.

– Je n'ai pas dit oui, objecta Manon, dont les yeux coururent au miroir où elle pouvait se voir. Je ne suis pas aussi dépravée que vous le croyez !

Je reconnus la voix aigrette qu'elle prenait au cours de nos improvisations érotiques.

– Allons, fit Hugo, ne sois pas idiote. Montre-lui les pétales de ta jolie fleur !

Manon secoua la tête.

– Non, pas comme ça... Pas froidement... c'est dégoûtant.

– Raison de plus !

Les deux hommes attendaient, la fixant du même regard patient. Alors, elle fut prise d'un long frisson et saisit ses coudes dans ses mains, pendant que ses genoux s'écartaient. Elle se déplaça sur les fesses, vers l'avant, offrant l'entaille déployée de sa vulve à la curiosité de Charly.

– Vous êtes content, maintenant ? demanda-t-elle d'un ton boudeur à Hugo. De quoi ai-je l'air...

– Tu as l'air d'une vicieuse qui montre son con à un homme, et que ça excite !

Manon ne répondit pas. Elle avait posé les mains sur le lit, derrière elle, et s'exhibait avec une froide canaillerie. Hugo, du bout des doigts, sépara les pétales charnus des petites lèvres.

– Tu as vu, Charly, comme elle te montre bien son gros bouton ? Un vrai clito de branleuse, hein ? Regarde, comme elle aime qu'on la branle.

Son doigt taquina délicatement le petit bourgeon de chair ; les paupières mi-closes, ce qui prêtait à son visage étroit quelque chose de félin, Manon paraissait guetter Charly.

– Regarde comme c'est juteux, dit Hugo, en enfonçant deux doigts réunis au fond du vagin de Manon qui fit remonter ses genoux pour mieux s'offrir.

T'as vu ça ? Elle dégouline... Une vraie femme fontaine !

Charly contemplait fixement Manon, et celle-ci paraissait faire de même, mais ses yeux étaient vides ; en fait, elle s'était absentée pour mieux se concentrer sur le plaisir que lui donnait cet épisode crapuleux. Ce n'était pas Charly qu'elle voyait, mais un inconnu.

Maintenant, Hugo venait de lui fourrer deux doigts dans l'anus, et il expliquait à Charly à quel point elle aimait se faire enculer. Il faisait aller et venir ses doigts, en lui écrasant le clitoris sous son pouce, caresse qui avait le don d'humilier terriblement Manon, et qui, partant, lui donnait un plaisir très violent.

– Il va t'enculer, lui aussi, tu veux bien ? Reste comme ça... il va t'enculer de face, comme ça nous pourrions voir ton visage...

– Vous m'aviez dit qu'il ne me toucherait pas, Hugo ! se plaignit Manon.

– Il va juste t'enculer, rien de plus, ma chérie.

Les deux hommes se mirent à rire en voyant la tête de Manon, et elle se joignit à leur hilarité, avec un temps de retard. Hugo l'embrassa, avec la tendresse vénéneuse du bourreau pour sa victime, et elle lui rendit son baiser avec ardeur. Elle était manifestement consciente de l'inutilité de tout ce qu'elle pourrait dire.

– Il va te bouffer la chatte d'abord, et après il t'enculera, O.K. ? Ensuite, on ira jouer au tennis chez Ingrid.

Manon fit un mouvement d'épaules insouciant, et ses yeux s'abaissèrent sur Charly qui se prosternait devant elle. Elle remonta ses genoux et posa ses pieds sur le matelas. Les lèvres de son con s'écartèrent sur les muqueuses aux reflets de viscères.

– Tu vois, Charly, comme elle te la donne bien, sa moule ?

Tu vas bien la lui brouter, hein ?

Charly glissa ses deux mains sous les fesses de Manon et la souleva ; ses deux pouces, appliqués de chaque côté du con, en maintenaient l'entaille béante. Il tira la langue et la fit remonter dans le sillon. Manon fit entendre une sorte de roucoulement, et malgré elle, elle posa ses mains sur le crâne de Charly. En même temps, elle prenait appui sur ses talons pour se cambrer, et bien lui offrir sa vulve. Je pouvais entendre le bruit que faisait la langue chaque fois qu'elle lapait les muqueuses. Le gémissement enfantin de Manon monta d'un ton et ses hanches s'agitèrent. Charly grogna comme un chien et étreignit les larges cuisses pâles, enfonçant sa langue au fond du vagin.

– Dis-lui que tu veux bien qu'il t'encule, maintenant, Manon ! fit Hugo.

Il se penchait au-dessus d'elle, qui s'était renversée sur le lit, les bras en croix.

– Oui, je veux bien... haleta Manon. Mais doucement... vous m'avez fait mal, tout à l'heure, avec vos doigts...

– Tu as entendu, Charly ? Madame veut que tu l'encules en douceur.

Manon s'appuya sur les coudes pour rehausser son buste et ses yeux contemplèrent la verge érigée que Charly lui promenait dans la raie des fesses.

– On peut vous enculer, Manon, c'est bien vrai ? lui demanda Charly avec une courtoisie insultante.

Et il posa son gland sur la pastille brune. Le visage de Manon se crispa furtivement quand Charly commença à entrer.

– Je suis assez doux comme ça, Manon ? Je peux le rentrer davantage ?

Elle fit un signe d'assentiment et il lui poussa toute sa queue dans le cul.

– C'est bon, hein, Manon, de se faire enculer ? lui demanda Hugo.

Manon eut un long gémissement. Puis elle bredouilla qu'elle était une femme perdue, maintenant.

– Mais non, dit Hugo, juste une salope qui prend son pied quand on l'encule devant son amant. Tenez, sucez-moi donc au lieu de dire des conneries.

Il enfourcha le visage de Manon pour lui fourrer sa grosse queue dans la bouche. A partir de ce moment, Manon se déchaîna. Elle ne fut plus qu'une femelle insatiable qui passait d'un homme à l'autre. Charly s'était déshabillé, et les trois corps nus se démenèrent jusqu'au soir, pendant que je suais dans ma cachette. Sans cesse, luisants de lubricité, les yeux de Manon se dirigeaient vers le miroir sans tain. C'est surtout dans ces moments-là, en voyant le curieux sourire qui retroussait ses lèvres, que j'éprouvais des envies de meurtre.

Après leur départ, quand leurs sales gloussements eurent cessé de résonner à mes oreilles, je sortis de l'armoire et de la chambre et quittai l'hôtel par l'issue de secours, car je voulais éviter le barman. Abdou, je le savais, baiserait Manon à son tour, et il ne serait pas le seul.

Je me revois, marchant dans les rues de Villeneuve, l'esprit vide. En proie à une sorte de nausée, passant de la rage à l'abattement, je caressais mollement des idées de suicide, car j'avais la faiblesse d'être encore très amoureux de cette chienne. Mais par lâcheté, je me suis contenté de prendre une cuite carabinée. Par la suite, planqué dans l'armoire truquée, j'eus si souvent l'occasion de voir Manon se livrer aux pires turpitudes que je devins un peu blasé.

Ce à quoi je ne réussis pourtant jamais à me faire, c'est à l'étrange innocence que reflétait son visage, quand elle rentrait de ses escapades, sa raquette sous le bras.

– Oh, j'ai fait une partie de tennis sublime, mon chéri !

J'ai une de ces formes, en ce moment. Je crois bien que je vais remettre ça dès demain ! Et vous ? Vous irez encore au sauna ?

On se retrouve au Café de Paris ? J'espère qu'il n'y aura pas votre ami

Hugo ! Quel homme déplaisant !

Pimpante comme une adolescente... et probablement qu'elle avait les poils du con encore tout englués de sperme !

– Tu as épousé une chienne, me répétait Hugo, quand je lui faisais part de mon désarroi. Il faut en prendre ton parti.

Manon n'y peut rien. Les chiennes sont faites pour donner leur cul. C'est plus fort qu'elles, et c'est trop fort pour nous.

Avoue que tu te marres bien, quand même, dans ton armoire ?

Devine qui va t'enculer ce soir ?

Eh bien, non. N'en déplaie à Hugo, je ne me marrais pas. Et même le jour où je suis enfin sorti de l'armoire, je ne peux pas dire que je me sois follement amusé. Mais enfin, j'ai eu ma revanche, c'est toujours bon à prendre. Revanche tardive, d'ailleurs, car à l'époque où la chose eut lieu, Manon n'était plus ma femme. La scène que je vais vous décrire maintenant se déroule en effet plusieurs mois après mon divorce.

– Nous allons te faire une surprise ! lui avait dit Hugo.

Charly qui venait de la déshabiller lui noua un foulard sur les yeux. Manon riait sottement.

– Tu devras deviner qui c'est ! dit Charly.

– Qui c'est qui quoi ? voulut-elle savoir.

A travers le miroir, je les regardai disposer mon ancienne épouse au bord du lit. Ils la firent se prosterner, les reins creusés, les cuisses largement écartées, ses deux orifices bien accessibles, posture qu'ils aimaient lui faire adopter chaque fois qu'ils l'enculaient à tour de rôle, ce dont Manon raffoait.

– Un monsieur va t'enculer, Manon, lui dit Hugo, ouvre bien ta pastille.

Charly lui vissa le tube de vaseline dans l'anus et envoya une giclée.

– C'est quelqu'un que je connais ? demanda Manon, pendant qu'Hugo faisait coulisser son index dans son cul, pour bien répandre la vaseline à l'intérieur.

– Justement, c'est ce que vous devrez deviner !

– Devine qui va t'enculer ce soir ! bouffonna Charly, en prenant une voix sépulcrale.

– Oh, non, vous n'allez pas faire ça, quand même ? gloussa Manon. Je ne vous crois pas, vous me faites marcher.

Puis elle se tut, parce que Charly la branlait du bout d'un doigt, pour faire monter la température. Il s'arrêta juste avant qu'elle n'ait son spasme.

– Il a payé ? demanda Manon, d'une voix rauque. Il a payé, cet homme ? Il a payé cher ?

Elle plaisantait encore, tous ses orifices écarquillés, mais elle tressaillit nerveusement en entendant grincer la porte de l'armoire. Ce fut une étrange

sensation que d'en sortir pour entrer en scène.

– Il y avait vraiment quelqu'un, dans cette armoire ? chuchota-t-elle. Ce n'était donc pas une blague ? Oh, vous êtes deux vrais salopards. Qui est-ce ? Dites-moi qui c'est ! Je le connais ? Oh, non, vous êtes vraiment dégueulasses.

Debout derrière elle, j'ouvris mon pantalon.

– C'est Abdou ? demanda Manon.

– Mais non, Abdou est au bar, tu le sais bien !

– Alors qui ? Dites-moi qui, Hugo ! Ce n'est pas de Challonges, quand même ? Il est tellement bien élevé ! Alors, qui ?

Je contemplai, hébété, son anus luisant de vaseline qui s'étoilait et la fissure écarquillée de son con. Quand je lui caressai une fesse, Manon se tut et se raidit imperceptiblement. Je l'entendis retenir son souffle. Charly et Hugo qui la tenaient (mais c'était inutile, elle ne cherchait pas à se dérober) m'observaient avec un demi-sourire. Je devais sans doute faire une drôle de bobine. Il y avait déjà, ce jour-là, plusieurs mois que Manon m'avait quitté ; le divorce était accompli, elle vivait au su de tout Villeneuve chez Hugo qui la partageait presque officiellement avec Charly. Comme avant qu'elle ne me quitte, nous avions fait chambre à part pendant trois mois, cela faisait donc presque un an que je ne l'avais plus touchée. Pourtant, malgré ma liaison avec Toni, j'en étais toujours amoureux ! On imagine donc avec quel émoi je laissai mes mains se promener sur son corps. Il était à ma disposition, son corps, et elle n'en savait rien ! Je caressai ses cuisses musclées de joueuse de tennis, ses fesses écartées, puis je fis passer mes mains sous elle pour lui prendre les seins.

– Qui c'est ? chuchota Manon, comme je lui pinçais délicatement les mamelons, en les faisant rouler entre le pouce et l'index, comme des boulettes de mie de pain, attouchements qui lui parurent peut-être familiers, car j'eus l'impression qu'elle se raidissait. Vous ne voulez pas me dire qui c'est, Hugo ?

Je fis passer une main entre ses cuisses pour lui prendre la motte dans la paume. Elle était molle et charnue, sa motte, plus grasse que dans mon souvenir, et la fente, baveuse de mouille, répondit par un baiser glouton à la pression de ma caresse. Je fouillai dans la fente pour localiser le clitoris. Quand je l'eus trouvé, je repliai mon doigt et me mis à la masturber. Là encore, j'eus l'impression que ma façon de lui fouiller les muqueuses éveillait un lointain souvenir dans sa chair.

– Qui êtes-vous ? me demanda-t-elle, m'adressant la parole pour la première fois. Vous êtes muet ?

Je fis glisser mon doigt d'avant en arrière dans sa fente, en appuyant d'une petite saccade sur le clitoris chaque fois que je l'atteignais. C'est une caresse que je lui avais souvent faite, et elle devait commencer à se poser des questions. Je pouvais voir son anus s'arrondir et se contracter au gré de

ses émotions.

– Qui est ce type qui me touche le sexe, Charly ? Qui est ce salaud ? demanda Manon d'une voix rauque.

Mais elle ne bougeait pas ; elle continuait à donner son cul ; et elle mouillait.

Quand je lui fourrai doucement deux doigts dans le vagin, en repliant mon pouce pour lui caresser l'anus en même temps, elle se cambra pour mieux s'offrir. Et quand je fis aller et venir mes doigts en elle, elle répondit à ma caresse. Ses mains, cependant, se crispaient dans celles de Charly et Hugo.

– Il te branle bien, non ? lui demanda Hugo.

– Oui, il me branle bien, ce salaud, dit Manon d'une voix sourde. C'est un bon branleur.

– T'aimes ça, qu'on te tripote la moule, grosse vicieuse que tu es ! se moqua Charly.

– Oui, dit Manon, j'aime ça. Je suis une salope...

– Veinarde ! Avoue qu'on s'en occupe bien de tes petits trous ! Et après, le monsieur va même t'enculer, ma chérie ! Tu es contente, hein ?

– Oui, je suis contente... Il va vraiment m'enculer ? demanda Manon d'une voix innocente.

– Et comment, qu'il va t'enculer ! Jusqu'à l'os, ma chérie !

En tout cas, elle aimait ce que je lui faisais, je sentais son vagin s'ouvrir onctueusement au passage de mes doigts, et quand je lui taquinais le clitoris, elle se trémoussait pour bien le frotter contre mes doigts ; il était dur comme une petite olive.

Alors, et parce que quelque chose me disait que c'était la dernière fois que je la touchais, je me suis agenouillé au pied du lit, et je lui ai embrassé l'anus. Il avait un goût amer que je reconnus avec un serrement de cœur. Je fermai les yeux et je respirai son odeur à petits coups, comme celle d'une fleur. Puis je me mis à déposer des petits baisers au hasard sur son cul et sur ses cuisses. J'étais, à ce moment encore, follement épris d'elle. Et quand je laissai ma langue pénétrer dans la grotte humide du vagin, que mes lèvres se soudèrent à celles du con et les aspirèrent dans ma bouche, je connus un moment de bonheur presque innocent.

– Oh, fit Charly, le monsieur te bouffe la moule, Manon. Tu sens ?

– Oui, fit ma femme. Il lèche vraiment très bien... On dirait un chien !

Je me remis sur pied et je posai mon gland sur la corolle dilatée de l'anus.

– Et maintenant, dit Hugo, le monsieur va t'enculer, Manon.

Comme ce fut étrange d'introduire mon gland dans le cul de ma femme. Dire qu'elle s'était toujours refusé à ce que je la pénètre ainsi ! Mes mains

se crispèrent rageusement sur ses jolies petites fesses, et je poussai toute ma queue au fond de la chair moelleuse.

Je restai immobile, savourant l'instant : la garce croyait se moquer de moi, et j'étais en train de l'enculer ! D'une certaine façon, la situation ne manquait pas de sel, cela mit un peu de

baume sur ma vanité blessée. Pendant quelques secondes, alors que je coulisais dans la gaine élastique de son anus, je fus tenté par la proposition que m'avait faite Hugo.

– Tu n'as qu'à la baiser chaque fois que tu en auras envie.

Elle n'en saura rien. On lui bandera les yeux. On lui fera croire que c'est un homme marié qui ne veut pas être connu, ce qui n'est pas faux, en un sens. Vicieuse comme elle est, ça lui plaira. Vous prendrez votre pied tous les deux et tout le monde sera content. Qu'est-ce que tu en dis ?

Je n'avais pas dit non, et c'est pour ça que j'étais sorti de l'armoire. Mais là, alors que j'enculais cette garce, je sentais bien que ça ne serait pas possible. Il y avait trop de haine, en moi. Et tout en jouissant de son cul, je laissais à nouveau mes mains se promener sur ses fesses et sur son ventre. Hugo et Charly étaient loin de se douter de ce que je faisais, mais Manon, elle, ne s'y trompa pas. Chaque homme a sa façon à lui de caresser une femme ; et je fis tout ce que je pus pour mettre Manon sur la piste. Aussi, quand je lui pinçai délicatement les nymphes entre le pouce et l'index, et que, tout en y plantant très doucement mes ongles, je me mis à tirer dessus, par petites saccades, Manon, en dépit de la queue que je lui plongeais dans le cul, se fit-elle soudain attentive.

Et quand je lui fourrai mes deux pouces par-dessous dans le vagin, et que mes index se joignirent en haut du con pour lui comprimer le clitoris, elle eut un refus de tout le corps qui fit se contracter son anus autour de ma queue.

– Non, cria-t-elle. Qui... qui est-ce, Hugo ? Qui est ce type ?

Me laissant aller, je lui envoyai mon sperme dans les tripes. Puis je me retirai. Son anus resta ouvert un moment, puis se referma.

– Qui est-ce ? demanda à nouveau ma femme.

Elle eut comme un sanglot rageur. Car elle connaissait déjà la réponse. Et ce ne fut donc pas une vraie surprise quand on lui laissa retirer son bandeau.

– Je savais que c'était toi ! me lâcha-t-elle. Salaud !

Repoussant violemment Charly qui cherchait à la culbuter, elle me prit à partie :

– Alors, tu m'as enfin enculée ? me nargua-t-elle. Tu t'es bien vengé ? Tu es content de toi ? Eh bien, moi aussi, figure-toi. J'ai pris mon pied, et je me fiche de tout le reste ! Toutes les queues se valent !

Mais je voyais bien qu'elle était hors d'elle. De mon côté, étais-je

vraiment content ? Pas vraiment, en fait. Mais assez satisfait, d'une certaine façon. Et je le fus encore davantage pendant les heures qui suivirent, au cours desquelles nous partouzâmes Manon à trois. J'éprouvais un étrange sentiment de libération. Je savais, en la baisant pendant qu'Hugo l'enculait, ou pendant qu'elle me suçait alors que Charly lui broutait la chatte, que c'en était fini à jamais de mon obsession pour elle ; plus jamais je ne viendrai m'enfermer dans l'armoire truquée. J'étais définitivement guéri de mon amour pour elle. Et je lui en étais reconnaissant.

J'étais guéri de Manon, certes. Mais seulement de Manon ! Certains hommes sont incorrigibles ! Car à l'époque où Hugo et Charly me firent baiser mon ancienne femme, j'étais déjà l'esclave d'une autre passion. Ou d'une autre obsession, appelez ça comme vous voudrez. Et que Toni, ma bonne, fût elle-même mon esclave ne changeait rien à l'affaire. On peut être l'esclave de son esclave !

Bien malin, en effet, qui pourrait dire qui, de Toni ou de moi, est l'esclave de l'autre.

Interlude

Toni

Oh, le sale type ! Mais c'est un vrai malade ! Ah ça, on peut dire qu'il trompe bien son monde ! Quand je pense à ce qui se passe sous notre toit, et que même nos voisins les plus proches le prennent pour quelqu'un de tout à fait équilibré, vous voulez que je vous dise ? Ça me donne de l'urticaire !

Ne parlons pas de ce qui est évident ! Que tout le monde, dans le quartier, sait que je passe à la casserole. Un homme seul, une jeune bonne bien roulée, il n'en faut pas plus pour qu'on jase. Mais bon, ce ne sont là que vétilles ! Quoique ce ne soit pas toujours très agréable d'entendre les réflexions auxquelles j'ai droit chez les commerçants. Chez le boucher, par exemple, pas plus tard que ce matin, parce que j'avais eu le malheur de me montrer exigeante sur le filet mignon.

– On l'aime bien, son monsieur, hein ? m'a lancé le gros salaud. On le chouchoute ! On s'occupe de lui comme une vraie petite maman !

Vous auriez vu la trogne hilare des commis. Pour sûr que ça doit drôlement marcher, les langues, dès que je tourne le dos.

– Alors, comme ça, on veut lui faire manger du filet mignon ! Et un morceau dans la culotte, ça ne vous dirait rien ? Bien tendre ? Bien charnu ? Il doit aimer ça, vot'monsieur, les morceaux dans la culotte ? Ne me dites pas non, j'vous croirai pas !

Dire qu'il faut avaler leurs sinistres facéties avec le sourire idiot de Bécassine, se comporter comme si on avait de l'eau dans la cervelle. Des fois, c'est dur, je vous assure, de jouer l'idiote du village ! Ce matin, en tout cas (les fesses me brûlaient encore de la fessée que Monsieur m'avait flanquée au saut du lit), je n'ai pas tenu la distance.

– J'espère que ce n'est pas de la vache folle, au moins, votre barbaque ?

Voilà ce que je lui ai envoyé dans les gencives, en emportant mon filet mignon. Vous auriez vu sa tronche ! Mais j'avais beau prendre mon air le plus digne, je n'en menais pas large ; Monsieur avait exigé que pour faire mes courses, je porte une jupe courte et flottante sans rien dessous ; au moindre coup de vent, chacun aurait pu voir mon cul, et dans quel état il était. Autant vous dire que je serrais les miches.

Tenez, quand j'y repense, la vache folle, dans l'histoire, c'est moi ! Qu'est-ce que je peux me faire exploiter ! Bonne et putain en une seule personne ; comme compression du personnel, on ne peut rêver mieux ! Si

encore il se contentait de me baiser...

Je le reconnais humblement, tout est de ma faute, jamais je n'aurais dû coucher avec lui. Ma mère m'avait prévenue, ne jamais fricoter avec son patron, parce qu'on est doublement baisée ! Vous allez me dire qu'il me paie bien, je suis la première à en convenir, mais je vous jure que je ne vole pas mon argent ! Sans compter que depuis notre foutu contrat, il se croit tout permis.

Ainsi, il n'est pas rare, pour remplir mon double office de bonne-putain, que je doive le servir toute nue, ou (c'est encore plus vexant !) avec seulement le cul à l'air, jupe retroussée à la taille, en bas noirs et escarpins. On a l'air fin, je vous jure, à déambuler dans cette tenue. Et sans arrêt, ses mains se promènent sur moi, farfouillent, tapotent, tripotent... Dans de telles conditions, comment penser sérieusement à mon travail ? Alors, je fais connerie sur connerie, vous devez bien vous en douter : j'oublie le lait sur le feu, je prends le sel pour le sucre. Et j'y ai droit ! Ne suis-je pas déjà en tenue ? Il n'a plus qu'à me faire basculer sur ses jambes, et en avant la musique...

Laissons de côté, pour l'instant, les fessées amoureuses. Prenons une fessée ordinaire. Une de celles qu'il me donne parce qu'il n'est soi-disant pas satisfait de mon travail. Pour celles-là, pas besoin de gants de cuir. Encore moins de lubrifiant parfumé ou de pinces à tétons. Il ne m'a même pas demandé de retirer ma culotte. Dans un accès de colère, il a retroussé ma jupe et m'a jetée en travers de ses genoux.

Quel prétexte a-t-il invoqué ? Je ne m'en souviens même plus ! Sur ce point, vous pouvez lui faire confiance, il n'est jamais à court d'idées. Les draps de son lit étaient mal repassés, le potage pas assez chaud, je l'ai dévisagé d'un air impudent, que sais-je... Le tout, c'est qu'il puisse me dire que je vais être punie pour telle ou telle raison, qu'il ne s'agit surtout pas d'un divertissement coquin comme ceux du soir, mais bel et bien d'un « châtiment ». Tout en m'énonçant son regret de se voir une fois de plus contraint de « sévir », il promène distraitement sa main sur mon derrière, pour vérifier que le pilou de ma culotte en épouse bien les rondeurs.

– Prête ?

Les mains nouées aux pieds de la chaise, je fais signe que oui, et la fête commence. J'ai beau m'y attendre, la première claque me surprend toujours autant ! On ne s'habitue jamais ! Jamais ! Celles qui vous disent le contraire sont des truqueuses. A peine cette surprise brûlante m'a-t-elle arraché un violent soubresaut, que c'est l'autre fesse qui déguste. Maintenant que c'est parti, il n'y a plus de raison pour que ça s'arrête. Tandis qu'une main me corrige, l'autre m'agrippe par la culotte qu'elle a empoignée au creux de mes reins, et me soulève ainsi, toute gigotante. Le poids de mon corps fait s'enfoncer la fine étoffe entre mes fesses, et par-devant partage en deux moitiés mon sexe, comme un gros abricot.

VLAN ! VLAN ! SCHPLAK ! SCHPLAKKK !

Chaque fois que la main s'abat, je rue, c'est plus fort que moi, j'ai le cul en feu, le sang me picote sous la peau, vous ne pouvez pas savoir à quel point c'est exaspérant, et ça fait mal, en plus ; mais le pire, c'est qu'à chaque ruade, comme il me tient suspendue à la culotte, celle-ci m'éventre et le mouvement de friction qui en résulte m'enflamme diaboliquement.

Faut-il avoir l'esprit tordu pour mêler ainsi deux choses qui ne devraient pas l'être ! L'incendie qui me ravage le cul se propage dans mon ventre et s'y confond avec le plaisir malade qu'allume dans ma fente le frottement de la culotte réduite à un cordon de cotonnade imbibée de mouille, si bien que je ne sais plus où j'en suis, ni pourquoi je pleurniche ; si c'est parce que j'ai mal, ou parce que ça me fait du bien ! Je suis tellement cul par-dessus tête, tellement sens dessus dessous, que j'en arrive à croire que j'ai du plaisir parce que j'ai mal.

J'ai beau me mordre les lèvres jusqu'au sang pour ne pas lui donner la satisfaction de m'entendre crier trop fort, rien n'y fait, tout à coup je m'entends piailler comme une hystérique, et la honte m'enflamme, car le doute n'est plus permis, ce ne sont plus les plaintes rageuses, les protestations véhémentes, indignées, que m'arrachait la fessée, mais bien les miaulements doux si reconnaissables (et si reconnaissants !) de la femelle en rut. Pour mieux savourer ma défaite, Monsieur cesse de me claquer ; me tenant suspendue à la maudite culotte, il observe avec délectation les indécentes contorsions qui me font hausser et abaisser le derrière, pour que ladite culotte frotte bien l'endroit sensible et me libère enfin de la tension accumulée.

Mais ce serait trop facile ! Chaque fois, l'ignoble individu s'arrête pile au moment crucial :

– Décidément, Toni, me dit-il, on ne peut rien tirer de bon de toi ! Tu n'as aucune dignité !

– Aucune, Monsieur, c'est vrai !

– Tu n'es qu'une femelle sans vergogne !

– Monsieur m'ôte les mots de la bouche !

– Une truie !

– J'allais le dire. Mais, s'il vous plaît ! Oh Monsieur ! S'il vous plaît ?

– Quoi ? Que veux-tu encore ?

– S'il vous plaît !

Voilà tout ce que je trouve à dire ; à ce stade je n'ai plus le moindre sens des convenances. Seul compte l'incendie qui me ravage. Bon prince, Monsieur consent à relever un genou pour que je conserve ma posture éhontée, et me déculotte avec une douceur démoniaque. Tout d'abord, il extirpe délicatement le pilou mouillé de ma fente, puis il l'abaisse sur les fesses, m'épluchant centimètre par centimètre, en prenant tout son temps.

Moi, je délire de honte et d'impatience, j'ai saisi les pieds de sa chaise, je les serre de toutes mes forces. Et revient l'éternelle question : maintenant, que va-t-il me faire ?

Me voici donc cul nu, ouverte, offerte, les fesses bien séparées, et toute ma motte bâille, que le frottement de la culotte mouillée a mise dans l'état que vous devinez : pareille, au-dedans, à de la viande crue, elle s'ouvre effrontément tandis que la tache brune de mon trou du cul s'étoile sur une minuscule fleurette rose. Je me suis assez souvent accroupie au-dessus d'un miroir posé sur le sol, dans la salle de bains, après avoir reçu ma fessée, pour savoir quel spectacle j'offre en ce moment aux yeux ravis de ce salaud. Comment croire qu'une simple fessée suffise à faire d'une motte de femme cette énorme indécence ?

Morte de honte, j'implore Monsieur :

– S'il vous plaît. Ne me regardez pas ici, c'est trop laid !

– Ici ? demande Monsieur. De quoi parles-tu ? Ah, de ça ?

J'en suffoque, son doigt s'est posé juste au creux de mon anus. Il le pousse lentement, vicieusement, dedans, comme pour me prendre la température.

– Monsieur !

– Tais-toi !

Son doigt est maintenant tout au fond, sa main bien à plat m'écrase le derrière, dont elle sépare les joues rebondies encore tout enflammées par la fessée qu'elles viennent de déguster.

– Oh, Monsieur, comment pouvez-vous faire des choses pareilles ?

– Mais, me répond-il en prenant sa voix la plus suave, parce que je trouve cela très amusant. Pas toi ?

Son doigt se retire, mais je sais qu'il va le remettre, et j'attends, le souffle court. Quand il le fait enfin, brutalement, c'est comme un délicieux coup de poignard dans mon cul, je ne peux retenir un cri de ravissement, que je déguise sur-le-champ (on a sa dignité) en protestation outragée :

– Oh, c'est trop ! Dès demain, je vais donner mes huit jours à Monsieur. Je ne veux pas rester une semaine de plus dans une maison où on me traite d'une façon aussi désobligeante !

Surtout, qu'il ne s'avise pas de prendre au sérieux mes ridicules menaces. Pas de danger : j'ai maintenant deux doigts au fourreau. Est-ce à dire que tout à l'heure, il faudra, pour me faire pardonner mes timides rebuffades, offrir à autre chose que ses doigts cette partie de moi ?

– Monsieur ?

– Eh bien ? Que veux-tu ?

Je me garde bien de le lui dire, car si je lui avoue que j'ai envie qu'il me baise ou me branle, il peut y consentir, certes, mais il peut aussi bien faire tout le contraire. Par exemple, m'ordonner d'aller m'asseoir, cul nu, cuisses

écartées, en face de lui, et je devrai prendre le livre qu'il me tendra pour lui faire la lecture. Naturellement, ce sera un de ces livres à ne lire que d'une main dont la lecture ne fera que m'énervier davantage.

Pendant que je lis, d'une voix de sage écolière, lui, Monsieur, en face de moi, les doigts de pied en éventail dans ses pantoufles, fume sa pipe et regarde mon baveux bâiller. Rien ne l'amuse autant que de me savoir dans tous mes états.

Ma lecture achevée, il peut pousser le sadisme jusqu'à m'accompagner dans ma chambre. Pas pour y faire ce que j'aimerais ! Oh que non ! Tandis que je gravis l'escalier, lui, derrière, contemple, goguenard, les mouvements de mon cul enflammé. Défense absolue m'est faite de porter la main sur la partie frontale de mon anatomie qui réclame un soulagement immédiat. Dans la chambre, je dois me mettre nue, enfiler ma chemise de nuit, et me coucher, la mort dans l'âme.

Accablée par un désespoir animal, je le regarde ouvrir le tiroir du bas de mon armoire et fouiller dans l'amas de vieux collants hors d'usage que je dois y garder en permanence (sinon, gare aux coups de bambou sur les cuisses). Il en prend quatre, dont il éprouve la solidité ! Quatre collants, ça veut dire qu'il ne va pas m'attacher seulement les poignets aux montants du lit, mais aussi les chevilles. Je resterai ainsi toute la nuit, mes parties sensibles offertes aux piqûres des moustiques, sans pouvoir apaiser de ma main le feu qui me dévore.

Vous imaginez ça ? M'attacher sur mon lit ? N'est-ce pas un procédé barbare ? Avec une alèse sous les fesses pour le cas où j'aurais envie de faire pipi !

Je le tuerais, quand il m'attache ainsi.

– C'est pour ton bien, Toni, ose-t-il me dire. Si tu te masturbes, tu auras encore les yeux cernés, demain matin, et tu ne seras bonne à rien. Allez, fais un gros dodo !

J'ai beau fondre en larmes, en tirant sur les maudits collants qui me scient les chevilles et les poignets, rien n'y fait. Il éteint la lumière, referme doucement la porte (Fais de beaux rêves, ma chérie.) et me voici dans le noir (moi qui déteste ça) à remuer toutes sortes d'idées morbides dans ma tête. Si bien que je mettrai une éternité à trouver le sommeil et qu'au matin, j'aurai de vraies valises sous les yeux !

Il lui arrive, certaines nuits où il m'a attachée ainsi, de venir me trouver en revenant du cinéma, ou du cercle où il va régulièrement perdre son argent avec son ami Hugo. Quand il se couche sur moi, dans le noir, et qu'il me suce les seins en m'enfilant, moi, je tire de toutes mes forces sur mes quatre collants, et je me débats sous lui en criant : Non, non ! Je vous interdis de me faire l'amour ! Je vous le défends, vous entendez ? Sale type ! Oh, comme je vous déteste !

Voilà ce que je lui crie, à pleins poumons, parce que c'est vrai que je le

déteste, et que c'est délicieux, oh, si divin, de se faire violer ainsi quand on est attachée et qu'on ne peut rien faire pour protéger sa vertu.

Mais revenons au moment qui suit la fessée, alors que je suis encore à califourchon sur sa cuisse, la tête en bas, le cul en l'air.

– Et maintenant, me demande parfois Monsieur, qu'est-ce qu'on pourrait bien faire ?

Personne n'est tout noir ou tout blanc ; il n'existe pas de méchant absolu. Et Monsieur n'est pas toujours aussi contrariant que je viens de le dépeindre. Il lui arrive d'être bien luné, ce que je devine à l'intonation amusée de sa voix, si bien que j'ose lui avouer sans fausse honte que j'ai envie de lui.

– Que Monsieur me fasse ce qu'il veut, mais qu'il le fasse !

Cela l'amuse au plus haut point.

– Commencerons-nous par nous occuper de cet endroit charmant, Toni ? me demande Monsieur, dont le doigt effleure délicatement cette partie de ma personne où les petites lèvres du bas forment un accent circonflexe en se reliant l'une à l'autre ?

Quelle secousse prodigieuse cela déclenche !

– Oh oui ! Oh oui ! C'est exactement ici !

– Et là, non ? demande alors ce chameau, en laissant son doigt descendre vers le puits d'amour.

Force m'est de convenir que ce n'est pas désagréable non plus.

– Comme Monsieur voudra !

Du moment qu'il me tripote, tout va bien.

– Mais non, fait Monsieur, magnanime, c'est toi qui décides, Toni. Pour une fois, je serai ton serviteur ! Alors, nous disons ici ?

Question qu'il ponctue en me tapotant perfidement le bouton. Je n'ai pas sitôt crié mon approbation, qu'il change encore d'idée (quel enfant capricieux !) et me fourre son pouce dans le cul tandis que deux doigts s'amuse entre les lèvres de la motte, à patouiller dans le mouillé. Et moi de miauler, de m'agiter, de manifester sans pudeur mon enthousiasme.

– On branle ou on tripote ? demande cette canaille.

J'aime bien les deux, tripoter d'abord et branler ensuite ! Je fonds en larmes, à bout de nerfs, et lui avoue mon dilemme (pourvu qu'il ne m'attache pas sur mon lit !) :

– Et si Monsieur me faisait les deux ? Oh, pour une fois, si Monsieur était gentil ? Vraiment gentil ? Tenez, je lui rembourserai la prime de la semaine dernière...

– Il te tripoterait d'abord, suggère Monsieur, en joignant le geste à la parole, pour que tu aies bien envie, et ensuite... une délicieuse branlette ?

– C'est cela même ! Et même, si j'osais... au lieu de me branler, Monsieur

pourrait peut-être...

– Te baiser ?

– Ce serait si bien, Monsieur !

– Tu deviens exigeante, Toni. Tripotée, branlée, et baisée ! Enculée aussi, tant qu'à faire ?

– Baisée, Monsieur, je m'en contenterai !

Quel bonheur quand il m'autorise à le chevaucher de face, et à me laisser descendre autour de sa queue. Quel coup au cœur dès qu'elle arrive au fond !

– Naturellement, tu vas te mettre à crier comme une truie qu'on égorge ! Et demain, j'aurai droit aux réflexions d'Ingrid !

– Oh, Monsieur (je lui embrasse la main, je lui lèche le museau, tout en me trémoussant sur lui, pour bien profiter de sa queue), Monsieur est si méchant... si adorable...

(Rampons, rampons, petite chienne ; il sera toujours temps de le mordre plus tard ! Et à la fin du mois, au moment de faire nos comptes, de lui présenter ma note !)

De tels moments sont rares, aussi j'en profite tout mon soûl, car le lendemain, le surlendemain au plus tard, il me faudra les payer au prix fort. Monsieur m'attachera à plat ventre sur mon lit et se servira de la cravache de sa femme. Sale petit jouet de cavalière de luxe qui mord d'une façon si cruelle. Tout d'abord, il ne s'en prendra qu'aux bras et aux épaules, puis descendra tout le long de mon dos, jusqu'au creux des reins ; viendra ensuite le tour des cuisses, les mollets... Je hurlerai à pleins poumons, je mordrai l'oreiller à belles dents, je supplierai, rien n'y fera. Enragée d'une si diabolique souffrance, il m'arrivera de ne plus contrôler mes réflexes, et de pisser sous moi, à gros bouillons. Dans l'odeur de pomme mûre qui emplira la chambre, la cravache ne cessera pas pour autant de me mordre. Quand elle s'en prendra enfin à mes fesses, je croirai devenir folle.

Alors, Monsieur me retournera sur le dos, et je ne songerai même pas à me défendre, à essayer de fuir mon lit de torture, je le laisserai me rattacher, toujours avec les bras en croix et les chevilles bien écartées. Et il s'occupera de mes seins et de mon ventre. Il m'aura fourré une culotte dans la bouche pour étouffer mes clameurs, et je râlerai comme un fauve, tandis que le démoniaque joujou me lacérera.

Livide, le visage luisant de sueur, les yeux fous, il m'insultera entre ses dents :

– Crois-tu n'être ici que pour la bagatelle, Toni ? demandera-t-il en visant soigneusement ma fente. Crois-tu que ce soit seulement pour te faire jouir que je te paie double salaire ?

A force de me débattre, comme je serai parvenue à recracher mon bâillon, je lui hurlerai à pleins poumons :

– Je vous compterai cela à la fin du mois, espèce de vieux fou ! Vous en aurez pour trois mille balles supplémentaires, sinon, j'irai me faire faire un certificat médical, et je porterai plainte !

– Trois mille ? Entendu ! Tu les auras !

Furieux, il me renfoncera la culotte dans la bouche.

– Mais pour trois mille balles, ma chérie, tu admets que je me permette quelques petites fantaisies ?

Veillant à bien séparer les lèvres de mon con, il laissera l'ignoble petite vipère noire me mordre le clitoris jusqu'au sang ! Chaque fois qu'elle me cinglera, ce sera comme si on m'appliquait là un tison enflammé. Alors, je deviendrai carrément folle ! Je ne serai plus qu'une bête. C'est ce qui lui plaît ! Sur cette bête, il se couchera en riant comme un fou, et buvant mes larmes avec délectation, m'enculera avec une infernale frénésie.

Le plus vexant de l'affaire, c'est de savoir que ce n'est même pas moi qu'il punit, il ne me l'a jamais caché : je paie pour sa garce de femme !

Troisième partie

L'hypothèque

L'Escabeau

Souvent, après nos excès, comme si soudain elle se sentait honteuse de s'être laissée aller, Toni se montrait revêche et indolente. Se tenant sur la réserve, elle vaquait sans bruit aux soins du ménage. Et pendant quelques jours, nous nous en tenions aux stricts rapports d'un maître et de sa bonne.

Mais l'appel de la nature ne tardait pas à se manifester par de timides avances que je remarquais généralement à des détails de sa toilette ; elle oubliait de mettre son soutien-gorge et, sous son chemisier, je voyais pointer ses mamelons ; ou alors elle serrait sa ceinture à s'étrangler la taille pour mettre en valeur ses avantages arrière ; mais surtout, alors qu'en période de bouderie, sachant à quel point je suis sensible au délicieux fumet de sa transpiration, elle se désodorisait systématiquement les aisselles et les parties basses, elle laissait maintenant libre cours à ses parfums naturels, et tournait autour de moi, en s'affairant d'un air digne, leur déléguant le soin d'éveiller mes désirs.

Du coin de l'œil, mine de rien, j'épie ses prudentes manœuvres ; vaut-il mieux la laisser cuire encore dans son jus, afin que sa défaite soit plus criante ? C'est oublier que je cuis dans le mien, de mon côté. Après tout, la vie est courte ; chaque instant de plaisir qu'on manque est perdu à jamais ; il en viendra d'autres, certes, mais celui qu'on n'a pas pris ne se retrouve pas. D'autant que la mâtine a plus d'une corde à son arc pour éveiller le cochon qu'elle croit peut-être endormi.

Elle peut procéder par la bande, de façon allusive ; par exemple, sans que je le lui aie demandé, elle m'apporte une tasse de café.

Evidemment, je m'en étonne.

— Monsieur a l'air d'avoir sommeil, maugrée Toni. C'est mauvais pour Monsieur de somnoler pendant la journée ; après, la nuit, Monsieur a des insomnies !

Ce qu'on peut traduire ainsi : faut-il être abruti pour ne pas avoir remarqué dans quel état est la bonne de Monsieur.

Je peux alors la prendre au pied de la lettre et la remercier poliment. Dans ce cas, elle ne répugnera pas aux plus criantes provocations, sans pour autant se départir de sa réserve. En général, elle a recours à l'escabeau ; l'escabeau est l'arme la mieux adaptée à sa guérilla domestique ; je suis en effet terriblement vulnérable aux suggestions qu'offre ce petit meuble

lorsque Toni, en jupe courte et talons hauts, s'y perche pour faire les carreaux. L'article du *Monde* le plus passionnant ne parvient jamais longtemps à m'empêcher de lever les yeux sur sa croupe. Avouons que c'est tentant. Le va-et-vient de son bras se répercute dans toute sa personne et s'achève par un déhanchement qui entraîne les suaves molleses de son arrière-train dans la plus alléchante des danses orientales.

Consciente d'avoir enfin attiré mon attention, Toni se permet alors entre ses dents quelques récriminations contre cette satanée poussière qui se dépose partout, on a beau astiquer, elle revient aussitôt.

Il est temps de saisir la perche :

– Si vous le voulez, Toni, on pourrait faire venir une fois par semaine une fille du bureau de placement pour les gros travaux.

– Merci bien ! Pour tomber sur une idiote mal dégrossie, derrière laquelle il faudrait que je sois en permanence ! Ces filles du bureau de placement, ce sont celles dont personne n'a voulu, la lie de la profession... En général, elles boivent !

Une pause, puis :

– Je ne faisais pas cette réflexion pour me plaindre, mais pour m'excuser de déranger Monsieur en faisant les carreaux pendant qu'il travaille.

– Vous êtes une perle, Toni ! Et je vous rassure tout de suite ; cela ne me dérange pas du tout que vous fassiez les carreaux près de moi. Au contraire...

Autre pause, puis :

– C'est un spectacle très agréable de vous voir vous trémousser sur cet escabeau !

(Allusion transparente à un jour du mois précédent où je lui ai fait faire les carreaux, nue comme un ver.)

– Surtout, que Monsieur n'aille pas se mettre en tête que je le fais pour... lui donner des idées. Tenez, regardez !

Se retournant à demi sur son piédestal, ce qui a pour effet d'infléchir d'une façon des plus provocantes ses rondeurs arrière, elle me montre sa peau de chamois, laquelle, en effet, est marquée d'un point sombre à l'endroit qui a été en contact avec les carreaux. Cela dit, les vitres me paraissent d'une limpidité parfaite et le soin qu'en prend Toni, s'il était sincère, relèverait de la maniaquerie.

Entre-temps, je me suis levé, et maintenant je me tiens debout, devant la fenêtre, tout contre l'escabeau de ma bonne (vraiment tout contre : ma joue peut percevoir la chaleur qui émane de son corps). Toni, très absorbée par sa tâche, figole l'angle supérieur le plus éloigné du carreau le plus élevé. Pour cela, elle doit se dresser sur la pointe des pieds, comme une ballerine ; alors, comme si je craignais qu'elle ne perde l'équilibre, ma main, pleine de sollicitude, se referme sur sa jambe, juste sous le mollet. A travers le nylon

vapoureux qui laisse filtrer la chaleur de la chair, le contact est enfin établi.

– Faites attention à ne pas tomber, Toni !

– Oh, je me raccrocherai à la tringle si jamais...

Il ne manquerait plus qu'elle ait un accident du travail !

Est-ce un bas que je caresse, ou un collant ? Souvent, quand elle me boude, Toni met un collant. On ne distingue aucune marque de culotte sous sa jupe, ça pourrait donc en être un. Car si c'étaient des bas, cela voudrait dire qu'elle a le cul nu... Or nous sommes en froid. Tout au moins, nous l'étions... Tout en réfléchissant à la question, je flatte distraitemment le renflement inférieur du mollet avec mon pouce. Je sais que cette caresse agit sur elle... Je le sens à la rapidité croissante avec laquelle son chiffon se déplace sur les vitres. Alors, je laisse tomber une réflexion désabusée sur l'état dans lequel se trouve le jardin depuis le départ de Manon. On pouvait faire bien des reproches à mon ex, mais pas celui de ne pas avoir la main verte. Elle adorait jardiner. Ce n'est pas mon cas. Les rosiers retournent à l'état sauvage. Encore une saison sans être taillés, ils donneront des églantines. Et tout ce chiendent dans les allées ! Ne parlons pas des feuilles mortes.

– Il faudrait quand même les ratisser de temps en temps... près du jardin de nos voisins, le nôtre fait triste figure !

Mon allusion au ratissage n'est pas au goût de Toni ; je le sens à sa soudaine immobilité. En effet, lorsque me prend la fantaisie de lui faire nettoyer les pelouses, c'est souvent dans les tenues vestimentaires des plus succinctes (parfois au point d'être quasiment inexistantes). Quand il fait soleil, le bikini me paraît en effet la tenue la plus appropriée au jardinage ; celui que je fais enfiler à Toni appartenait à Manon, il s'avère notoirement insuffisant pour contenir les appas généreux dont la nature l'a dotée. Vous verriez ralentir le pas des passants qui longent la grille...

Mais pour l'instant, nous sommes dans le living.

– Bientôt l'été, Toni. Comme le temps passe vite...

– C'est bien vrai, Monsieur !

Pour faire durer la conversation, elle attire mon attention sur un peuplier qu'on vient de planter chez les Bardini. Nous discutons gravement pour savoir s'ils ont fait un choix judicieux. Et ma main accompagne notre conversation d'une promenade rêveuse le long de sa jambe. A chaque parcours, elle remonte plus haut. Graduellement. Toni ne se donne même plus la peine d'essuyer son carreau. Elle a posé, comme moi, son front contre la vitre, et laisse ses yeux se perdre dans la verdure. Nous attendons tous les deux le moment où mes doigts atteindront la peau nue, au-dessus des bas. (Ce sont bien des bas, finalement ! Elle n'a quand même pas eu le mauvais goût de mettre un collant.) Quand ça se produit, et que nos épidermes sont en contact direct, le même soupir nous échappe. J'ai saisi la chair nue de la cuisse, par-derrière, et maintenant que je sais qu'elle n'a pas

de collant, je peux m'étonner, avec un léger ton de reproche dans la voix.

– Comment, Toni ? Pas de culotte ?

Elle sait que cela se voit à travers sa jupe.

– C'est-à-dire... Je comptais en mettre une après avoir lavé celle que je portais... et puis, ça m'est sorti de la tête...

– Pas de culotte ! Vilaine Toni !

Mais que ma voix est douce. Toni ferme les yeux de bonheur et ses mains agrippent le rideau.

– Et si quelqu'un venait ? dis-je.

– Oh, dans ce cas, j'en mettrai une, Monsieur !

– C'est très mal, Toni, de ne pas mettre de culotte. Vous savez ce que vous mériteriez ?

– Pas une fessée, quand même !

– Vous mériteriez que je vous retrousse votre jupe... comme ça...

Je le fais. Les articulations des doigts de Toni blanchissent sur les rideaux qu'ils étreignent tandis que je fais remonter la jupe étroite au-dessus de son glorieux postérieur. La blancheur de ses provocantes rondeurs (pour l'accroître encore, la mâtime les a talquées !) m'emplit d'une extase quasi mystique.

– Monsieur !

Est-ce une protestation ? Dans ce cas, elle est bien timide. Je me recule pour juger du tableau. Il est coquin en diable ! Toni, cul nu, juchée sur son socle, le front appuyé à la vitre, comme une élève au piquet attendant la fessée.

– Vous avez eu une très bonne idée, Toni, de vouloir faire les carreaux !

– Si Monsieur le dit !

J'approche mes narines du sillon fessier. Sous la poudre de riz, je vois poindre la chair de poule. Ce n'est pas seulement le délicieux parfum de sa sueur que je hume, mais *odor di femina* qui s'échappe à profusion de son entrecuisse.

– Vous sentez la chienne en rut, Toni !

– Monsieur !

– Vous n'allez pas prétendre que vous ne l'avez pas fait exprès de grimper sur votre maudit escabeau, sans culotte sous votre jupe ?

Silence. Un imperceptible tremblement anime les chairs de Toni. L'angoisse du désir est si forte en elle qu'elle cherche son souffle sans le trouver. Claquerai-je son insolent fessier ? Prenons-en plutôt possession, d'une lente caresse de propriétaire.

Un murmure, un souffle plus qu'un gémissement, émane de Toni.

– Etes-vous propre, Toni ?

– Oh, je me suis lavée juste avant...

L'aveu trahit si naïvement la préméditation qu'un sanglot énérvé, qui réfrène un germe de fou rire, étrangle la voix de Toni, et qu'elle se punit en donnant un petit coup de front contre le carreau (Idiotie que je suis !). Spontanément (Dieu, que la petite salope est délicieuse !), un éclat de rire revêt son visage d'une telle grâce que ce qui subsistait en moi de rancune se dissipe comme une brume au soleil.

– Donc, vous l'avez fait exprès ?

– Oui, Monsieur ! avoue piteusement Toni.

– Vous avez retiré votre culotte avant de prendre l'escabeau ?

– Oui, Monsieur.

– Et vous êtes venue m'agiter votre obscène derrière sous le nez, en espérant que je finirais pas m'y intéresser ?

– Oui, Monsieur.

A ce stade, elle ne s'aviserait certes pas de mentir.

– Vous permettez, Toni, qu'avant d'utiliser votre cul (puisque vous me le proposez si gentiment), je vérifie qu'il est bien propre ?

– Monsieur va m'écarter les fesses, c'est ça ?

– Y voyez-vous un inconvéient ?

– Non, Monsieur. Mais je préviens Monsieur... Je crois bien que je suis... mouillée...

– Tiens, tiens ! Comme c'est curieux. Faites-le ressortir en arrière, et creusez bien les reins, Toni !

– Voilà, Monsieur.

Elle s'exécute. Entre les joues provocantes s'arrondit l'œil ahuri de l'anus, toujours aussi comique ; il est d'une propreté scrupuleuse, et je gage que Toni s'est même nettoyée au-dedans. L'imaginer en train de s'introduire un doigt gainé de linge blanc dans le derrière et de le faire tourner en elle pour bien se récurer, avant de fignoler aux Coton-Tige, m'emplit d'une soudaine tendresse pour cette perverse bécasse. Toni n'a pas menti ; elle est mouillée ; les sécrétions voluptueuses luisent sur la face interne de ses cuisses.

– De quoi avez-vous envie, Toni ?

– Tout ce que Monsieur voudra.

– Même la canne noire ?

– Oh, Monsieur ! Comment Monsieur peut-il être aussi méchant alors que Toni lui donne tout ?

– Mais nous avons été désagréable, toute cette semaine, Toni. Nous avons fait la gueule ! Cela mérite bien une correction, non ? Croyez-vous qu'il suffise de me donner votre cul pour que je perde la mémoire ?

– Alors... si Monsieur y tient absolument... il peut me punir. Mais demain, Monsieur. Maintenant, il y a mieux à faire !

Toni fond en larmes ; gros sanglots enfantins qui font s'écarquiller son anus.

– Disons, si vous le voulez bien, que nous mettons en attente dix coups de canne... que nous reporterons en fin du mois, quand nous ferons nos comptes.

– Si Monsieur y tient...

D'ici la fin du mois, doit-elle se dire, elle trouvera bien un moyen pour me faire revenir sur ma décision. Je prévois de délicieux marchandages...

– Et maintenant ? Lécherons-nous votre trou du cul, Toni ? Que diriez-vous si nous commençons par une petite feuille de rose, pour nous ouvrir l'appétit ? Ensuite, vous pourriez vous retourner, et vous asseoir sur l'escabeau, pour me présenter votre con... que je pourlécherai à son tour ?

– Si Monsieur me permet...

– Oui ?

– Je pourrais descendre d'une marche... ou deux... et quand je serais à la bonne hauteur, Monsieur... debout... n'aurait plus qu'à... qu'à entrer...

– Devant ou derrière ?

– Derrière, Monsieur, mais... par le trou de devant...

Dans l'état où se trouve Toni, un enculage lui procurerait un plaisir trop cérébral et ne la ferait jouir que par procuration, de façon indirecte, se résumerait à une forme de masturbation. Ce qu'elle désire, c'est que je la traite en femelle en rut. Que je l'enfile par le vagin, mais par-derrière, comme une chienne ou une vache. Et je sais d'avance quel mugissement satisfait répondra à ma première pénétration. S'ensuivront les plus impudiques, les plus vulgaires encouragements... Une gratitude éperdue la fera délirer.

Dans de tels moments, elle peut prolonger son orgasme pendant plusieurs minutes, restant constamment au paroxysme du plaisir. Quand enfin il consent à s'éteindre, dans les râles de l'agonie, tué par son intensité même, elle lâche les montants de l'escabeau et s'affaisse à mes pieds en sanglotant de bonheur, pour me prendre dans sa bouche, et boire ma vie à longs suçons voraces.

(Quand Toni me suce ainsi, j'ai l'impression que mon pénis n'est plus qu'un substitut du sein maternel, et que, redevenue nourrisson, elle se gorge de mon lait.)

Comme deux infirmes, ramper ensuite jusqu'au canapé, tirer sur nous le plaid, et sombrer dans le néant... Toni m'emprisonne dans ses bras robustes comme une mère son enfant, sa bouche au goût de sperme est collée à la mienne, elle noue autour de ma taille les souples boas de ses fortes cuisses, je suis à elle. Je suis son bien. Sa proie...

On voudrait mourir ainsi... Tout oublier.

Les Mots croisés

Il nous arrivait de goûter des plaisirs moins acrobatiques, et par exemple, ceux des mots croisés. J'aimais bien, avant de remplir ma grille du soir, après le repas, la faire venir à ma gauche, pour chercher l'inspiration dans son anus. Vous voyez la scène : Toni en tenue d'Eve à ma gauche, mon index gauche dans le cul, et *Le Monde* étalé devant moi ; sans que mon doigt quitte le nid douillet, je tourne les pages du journal. Dès que je trouve les mots croisés, j'agite mon doigt dans l'anus de Toni, et celle-ci, dont les yeux ont vu paraître en même temps que les miens la grille de Philippe Dupuis, cueille dans la poche du tablier qui est accroché au dossier de la chaise, le petit crayon qu'elle y garde en permanence pour ses comptes. Il me faut approximativement une dizaine de minutes pour remplir la grille. Cela veut dire que pendant dix minutes, elle restera près de moi, mon index dans le cul, à regarder les mots noircir les cases blanches. Dans les moments de perplexité, je ferai coulisser distraitemment mon doigt, ou je le ferai tourner sur lui-même. D'intestines réactions, contractions, dilatations, spasmes discrets, involontaires mouvements d'avant en arrière, répondant à mes explorations, me révéleront la part que la libido énervée de Toni prend aux plaisirs du cruciverbisme.

Ne lui arrive-t-il pas, me voyant hésiter devant une définition pourtant transparente, de me souffler la bonne réponse ?

– Esaü, Monsieur. Dès qu'il est question de lentilles, vous pouvez être sûr que c'est lui.

– Et pourquoi pas Iéna ? On fabrique des lentilles, à Iéna.

Les deux mots ont quatre lettres. Je fais frétiller le bout de mon doigt dans son anus, et, à son corps défendant (voici que nous versons dans la franche crapulerie), Toni se mord la lèvre pour étouffer le rire qui menace.

– Le mot horizontal, c'est Ur. (Ville endormie.) La dernière lettre est donc u, et pas a ! C'est bien Esaü !

– Très juste, Auguste !

Un petit rire non dénué de vanité récompense la facétie stupide (que j'ai empruntée à Hugo). Toni n'est pas fâchée de m'avoir rivé mon clou. Puis elle se souvient que c'est moi qui lui rive le sien ! Et sa bouche se fronce.

– Monsieur va me prendre ma température encore longtemps ?

En principe, non, puisque la grille est remplie. Je pose le crayon, je

reprends ma tasse, je la porte à mes lèvres. L'anus se crispe avec violence sur mon doigt, comme pour démentir la mauvaise humeur apparente de Toni, et comme je fais mine de le retirer du fourreau, je le sens aspiré du dedans et Toni se cambre sournoisement pour prolonger la caresse. Rien ne transparait de ce sournois mouvement interne sur son visage qui continue d'afficher la plus grande sérénité.

Quelle comédienne ! Et si nous lui mettions le nez dans son caca ? Elle m'agace, à la fin, à jouer les marquises !

– Si vous le souhaitez, Toni, nous pouvons en rester là.

Avec quelle avidité son anus me retient !

– Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire !

Comme je fais mine de retirer vraiment mon doigt, sa main, qu'elle plaque sur la mienne, entre ses fesses, m'en empêche.

– C'est mon mauvais caractère qui a parlé, Monsieur !

Que Monsieur me pardonne !

– On ne prendra plus ses grands airs ?

– Non, Monsieur ! Promis !

Sans lâcher ma main gauche qu'elle maintient derrière elle, elle vient de cueillir la droite et l'attire au bas de son ventre moite. Je la laisse faire. Elle a baissé les paupières, pour mieux se concentrer (c'est qu'il ne s'agit plus seulement d'Esau ou d'Iéna), et l'extrémité rose de sa langue pointe entre ses dents.

Appliquant ma main sur son entrecuisse, elle la replie pour qu'elle emprisonne le mont de Vénus, et elle appuie de son majeur sur le mien, comme sur la touche d'un piano, pour le faire pénétrer. Puis, se servant de ma main inerte comme d'un instrument, elle la tire vers le haut en enfonçant bien mon doigt dans le sillon gluant, jusqu'à ce qu'il vienne opprimer son clitoris. Par-derrière, elle agite mon autre main, de haut en bas, pour que le doigt qui est dans son cul lui malmène quelque peu la corolle. Utilisant ainsi mes deux mains, elle s'en sert pour se branler avec un plaisir manifeste. Elle a plié les genoux en écartant les cuisses, comme si elle s'apprêtait à pisser ; la fente bien ouverte, elle peut à son gré guider mon doigt replié entre ses nymphes ou vers son vagin, et même l'y faire pénétrer. Pendant qu'elle m'utilise ainsi, je l'interroge, et elle ne recule devant aucun aveu, employant les mots les plus crus, en prenant sa voix d'écolière qui fait des saletés en cachette.

– Le clito, Monsieur, le clito ! Monsieur... c'est sur le point de venir...

Je lui fais donc ce qu'elle attend, sa sordide petite caresse de fillette en rut, et dans son cul où j'ai maintenant fourré deux doigts, je joue du trombone à coulisse. C'est de la sorte que je la libère en quelques titillations de la tension insupportable qui s'est accumulée en elle pendant que je remplissais ma grille. J'ai droit alors à ses remerciements, Toni tombe à

genoux, me baise les mains, me les lèche pour me les nettoyer, en sanglotant de contentement. Monsieur la branle si bien ! Que Monsieur est gentil !

– Oh, chante-t-elle d'une voix que l'extase fait chevroter, qu'est-ce que c'était fort, on a bien fait d'attendre ! J'ai cru mourir, quand c'est venu ! Je n'ai pas pu me retenir, j'aurais voulu, je ne pouvais pas, il fallait que ça sorte ! Et quand c'est sorti, Monsieur ne peut pas savoir comme c'était bon ! Oh, merci, Monsieur, merci.

Des petits baisers mous et tièdes pleuvent sur les mains qui l'ont si bien branlée.

– Et Monsieur n'a rien eu, lui, s'apitoie Toni prise de remords. Egoïste que je suis ! Qu'est-ce que Monsieur voudrait que je lui fasse ? Que je le suce ? J'aimerais tellement faire plaisir à Monsieur, à mon tour ! C'est toujours Monsieur qui me branle !

Quel ravissement quand elle voit paraître ma queue !

– C'est pour moi ? (Elle la cueille du bout des doigts comme une grosse tulipe.) Oh, Monsieur est vraiment un amour, je peux vraiment ?

J'allonge mes jambes. Je fais mon pacha. Elle m'enfourche, et soutenant ses seins d'un bras, me les pousse au visage comme une corbeille de fruits, puis elle soulève un genou en se cambrant pour me proposer ses deux orifices.

– Le trou rose ? Ou le noir ?

– Fais ce que tu préfères, pour une fois !

Ce sera donc le rose. Et l'on glisse autour de moi, soyeuse et juteuse, avec un petit sanglot de satisfaction goulue. A peine la ventouse gluante m'a-t-elle absorbé, que la folie se réveille. Me livrant son visage défiguré, Toni pleure de bonheur, révoltée par l'injustice de ce plaisir si fort qu'il lui fait mal. Et la libération s'accompagne d'un flot de mouille tiède, voire de quelques gouttes de pisse, qui imprégneront le tweed de mon pantalon, si dans l'égaré du plaisir elle a oublié de disposer sous elle, autour de ma queue, une serviette de table ou son petit tablier...

Quand cela se produit, je me fais une règle de garder exprès sur moi le pantalon ainsi aromatisé. Quel amusement, ensuite, chaque fois que je passe auprès d'elle, de la surprendre à renifler sur moi d'un air malheureux le parfum dont elle m'a glorifié ! Au bout d'un moment, n'y tenant plus, elle me murmure, non sans appréhension, tout en fronçant comiquement son petit nez :

– Monsieur devrait changer de pantalon ! Monsieur sent la femelle ! Je suis vraiment honteuse !

– Il sent même la pisseuse, non ?

Toni émet un petit rire gêné ; ces moments d'incontinence que lui arrache un orgasme trop fort la mettent dans le plus cruel embarras. Pas seulement

dans l'embarras : une ombre d'inquiétude voile son regard candide ; c'est qu'il peut m'arriver de tirer profit de ces parfums intempestifs... le lendemain, en feignant l'amnésie sur leur origine.

Dans ces cas, je la convoque dans ma chambre au réveil et lui fourre le pantalon sous le nez !

– Mais sentez donc, Toni ! Voilà ce que c'est d'attirer ici la chatte des Bardini ! La maudite bête doit être en chasse, elle a encore pissé sur mon pantalon !

Vous la verriez piquer un fard !

– Ce n'est pas la chatte de la voisine, Monsieur !

Elle sait parfaitement que je le sais.

– Alors c'est la tienne ? Sale pisseuse ! Va chercher la règle noire !

– Monsieur ne préfère pas le martinet ? C'est deux fois moins cher. Monsieur a déjà beaucoup dépensé, ce mois-ci...

Elle avait bien besoin de me le rappeler. Du coup, une vraie fureur s'empare de moi ! La petite garce est en train de saigner mes finances à blanc !

– J'ai dit la règle !

Elle court la chercher au bureau, les joues soudain pâlies.

– Combien, Monsieur ? Combien ? demande-t-elle en me la tendant.

Déjà elle porte une main sous sa jupe.

– Mais sentez donc ça !

Je lui fourre le pantalon sous les narines.

– Six, Monsieur ? marchande Toni en baissant sa culotte à mi-cuisses.

– Six ? Plaisantez-vous ? Eh bien, pas moi ! Reniflez donc cette puanteur !

Elle se retourne, m'offre au-dessus du triangle de pilou son sublime fessier.

– Douze ? mendie Toni, en se troussant très haut sur les reins, m'épiant par-dessus son épaule.

Comme je reste muet, elle fond en larmes.

– Oh, Monsieur, Monsieur... c'était si bien, hier soir, pourquoi faut-il toujours que vous gâchiez tout ? Douze, c'est vraiment beaucoup, Monsieur le sait bien ! Surtout avec la règle !

Quand Monsieur s'emporte, il ne se domine plus.

Cette lapalissade a le don de me mettre en joie et je la soupçonne d'y avoir recours dans l'espoir absurde de désarmer ma fureur.

– Sotte créature ! Assez bavassé ! Donne ton cul à ton maître ! Nous allons vous apprendre, ma chère Toni, à parfumer mes pantalons.

– Douze, Monsieur ? supplie-t-elle en se penchant pour bien faire s'épanouir son vaste derrière, écartant les cuisses pour maintenir en place la

culotte qui l'entrave. Douze ?

– Treize ?

– D'accord, d'accord ! Treize, c'est entendu !

Quel soulagement dans sa voix. J'aurais tout aussi bien pu doubler, ou tripler ! Vingt-quatre coups de règle. Trente-six ! Ne m'est-il pas arrivé d'aller une fois jusqu'à soixante-douze ! (Elle avait pissé au lit, pendant que je l'enculais, et j'étais en fonds : j'avais fait sauter la banque au cercle.) Il est vrai que j'en fus puni plus qu'elle, car cela la rendit indisponible pendant toute une semaine.

Le Martini

Pour avoir toutes mes aises, quand j'ai vraiment envie de prendre du plaisir avec la règle, nous montons généralement dans ma chambre, où j'attache Toni, bien ouverte, sur mon lit. Pendant que je lui ligote les poignets et les chevilles aux montants du lit, elle ne cesse de supplier. Elle est pourtant payée (et chèrement !) pour savoir que cela ne sert à rien !

Voilà, c'est fait. Elle ne peut plus échapper à son sort. Livide, elle ferme les yeux, crispe les mâchoires, bande ses muscles. Je vois la sueur perler sur son front, entre ses seins. Une odeur âcre d'épouvante se dégage de ses aisselles et des poils de son pubis. J'attends. Je retiens mon souffle. De tels instants sont uniques, j'irais jusqu'à dire : divins. Surtout, ne vous y trompez pas, quand je m'y abandonne, *intérieurement* je suis plein d'amour pour elle !

C'est cet amour qui me fait, la frappant comme un forcené, sans tenir compte de ses hurlements, lui délivrer son dû, et même plus que son dû. Si bien que tout à coup, n'y tenant plus, tout se relâche en elle, et qu'elle se délivre d'un gros jet dru et bouillonnant ! Moment délicieusement vulgaire, la règle la mord, elle glapit à tue-tête, et il y a cette averse dorée qui ruisselle sous elle.

En criant (« Je n'ai pu me retenir, Monsieur, c'est sorti malgré moi ! »), Toni se cabre dans ses liens et continue de bénir mon matelas.

Monsieur ne perd pas le nord pour autant :

– Où en étions-nous ?

– Neuf, Monsieur. Il en reste encore quatre !

Elle ne se trompe jamais ; j'ai déjà dû le dire, cette fille a un esprit de comptable !

Cela dit, je tiens un bon prétexte pour punir les parties d'elle qui ont péché. Je ne m'en prive pas, et ces quatre derniers coups... elle les recevra sur les « parties intimes ». Vous devriez l'entendre s'égosiller !

Nous sommes vraiment d'étranges bêtes, nous, les hommes. Croyez-vous, après ça, que je la détacherais pour qu'elle puisse aller faire une toilette sommaire ; non, c'est ainsi, toute baignée de pisse, que je lui manifeste mon amour... en lui plongeant mon dard dans les entrailles pour m'y vider les couilles ! Opération qu'elle subit avec l'enthousiasme que vous devinez (vous vous doutez bien qu'elle n'a pas la tête à la bagatelle !), mais

qu'importe, Monsieur s'est soulagé, n'est-ce pas l'essentiel ? Il va pouvoir lui témoigner sa gratitude.

Tout en la pommadant avec délicatesse, je la remercie des plaisirs qu'elle me donne. Qu'elle ne s'y trompe surtout pas : ma méchanceté est un hommage à sa beauté. Je suis indigne d'avoir une bonne comme elle. Elle est une perle. Tout en elle fait mes délices ; ses adorables fesses, son succulent vagin, son anus mystique, et plus que tout (je ne recule pas devant le mot) : son âme innocente !

– Votre âme d'enfant, Toni ! Vous êtes ma petite sœur, ma fillette, mon agneau.

Comment dépeindre la stupeur pleine de haine avec laquelle elle accueille mes déclarations ? Je suis un fou, un malade, un monstre ; entre nous, comment pourrait-il être question de sentiment ? Voilà ce que me disent ses regards. Que je n'aille pas rêver : le rapport qui nous associe est celui d'une prostituée et d'un maniaque sexuel ; une pure transaction commerciale ; je vais les payer leur prix les plaisirs malades que j'ai pris sur elle ; inutile de chercher à l'amadouer.

« Cause toujours, pense-t-elle ! Sale con que tu es ! Ne crois surtout pas m'entuber : à la fin du mois, je présente ma note ! Laisse-moi te dire qu'elle sera salée ! »

Mais la pommade à base de cocaïne s'infiltrant sous l'épiderme, peu à peu l'atroce souffrance qui lui brûlait la croupe et les cuisses s'apaise, et lui succède une délicieuse torpeur. Cependant, je la nettoie avec la petite tige au bout de laquelle est fixé un tampon de coton. Je lui ramène le vagin délicatement, m'interrompant pour lui couvrir les nymphes et l'anus de baisers indubitablement amoureux (quelle merveille que son con, quelle délicate fleur de volupté !). Puis je l'essuie, je la talque. Je fourre plusieurs serviettes sous ses fesses pour que l'humidité froide qui imprègne le matelas ne lui procure plus le moindre désagrément.

Je reviens vers le haut. J'embrasse ses paupières. Je bois le reste de sel qu'ont laissé ses larmes à leurs commissures. Sa bouche a conservé son pli maussade, mais la fureur de ses yeux s'est atténuée. Elle le sait bien que je suis sincère. Abominablement sincère. Je suis fou, aucun doute à ce sujet. Mais ma tendresse (si haïssable qu'elle lui paraisse encore) n'est pas une comédie. Des stupeurs muettes se lisent sur son visage. Comment peut-on être comme moi ? Comment peut-on être *moi* ? Il s'en faudrait d'un rien pour qu'elle me prenne en pitié, mais une pitié pleine d'écœurement, pareille à celle qu'on éprouve pour certaines monstruosité de la nature. Il y en a qui naissent bossus, ou avec les bras atrophiés, moi, je suis venu au monde avec un esprit tordu.

– Un petit Martini, Toni ? Pour vous remonter le moral ?

De retour de la cuisine, je m'assois au bord du lit, et je pose sur mes genoux le plateau, avec les deux bouteilles, le seau à glaçons et un seul

verre. J'opère le mélange sous ses yeux, pour qu'elle voie bien que je ne mêle aucune drogue à son cocktail. Je connais le dosage exact qui lui convient. Un tiers de gin, deux tiers de martini, trois glaçons, un zeste de citron. Puis, givrer le bord du verre avec du sucre cristallisé. En attendant que les glaçons produisent la température désirée, faisons un brin de conversation à cette jeune personne, dont, toujours attachée sur mon lit, la nudité écartelée s'offre impudiquement à mes yeux. C'est un régal, dont ils ne se rassasient jamais. Elle les voit, avides, courir sur son corps, s'attarder aux endroits dont je suis si friand. J'ai poussé les convecteurs à fond, la chambre baigne dans une atmosphère proprement tropicale.

– Me détestez-vous toujours autant, Toni ?

– Vous détester ?

Quel ricanement plein de mépris. Me détester serait me faire trop d'honneur ! Vais-je m'attribuer tant d'importance à ses yeux ? De la pitié, voilà tout ce que je lui inspire. Un malade mental, voilà ce que je suis.

– Monsieur veut rire, dit suavement Toni. On ne déteste que ses égaux.

– Et je ne suis pas votre égal ?

Nouveau ricanement, plein de fiel :

– Monsieur est Monsieur, et moi je suis la bonne.

– Et rien d'autre ?

– Et que pourrait-il y avoir d'autre ? Si Monsieur préfère, Monsieur est le client, et je suis la putain !

– Vous vous calomniez, Toni.

– Ne croyez surtout pas ça ! C'est uniquement pour l'argent que je le fais ! Donc, je suis une putain ! Que Monsieur ne se berce pas d'illusions. Je me suis fixé une somme ; dès que je l'aurai, je m'établis à mon compte. Et Monsieur pourra se brosse pour la sérénade. Il devra se chercher une autre putain. Et une autre bonne. Parce que ça m'étonnerait infiniment qu'il trouve les deux réunies en une seule personne ! Les poires comme moi, qui font le ménage à poil et pissent au lit, ça ne court pas les rues.

– Vous n'avez peut-être pas tort, Toni. Et c'est bien ce qui me chagrine, car, j'ai un aveu à vous faire ma chérie, vu les sommes que vous me coûtez, je ne pourrai pas continuer indéfiniment à m'offrir des plaisirs aussi dispendieux.

Est-ce un soupçon d'inquiétude, cette ombre qui voile son regard ? Même si c'en était, il n'y aurait pas à m'en glorifier. Cela peut très bien être l'inquiétude d'une commerçante (ne fait-elle pas commerce de ses charmes ?) qui craint de voir son gogo lui échapper.

Dans la mesure où ses liens l'y autorisent, elle fait mine de hausser les épaules.

– Monsieur plaisante.

– Pas le moins du monde, Toni.

Je trempe mes lèvres dans le martini qui a la saveur voulue. A peine un soupçon d'amertume, et nettement plus de douceur qu'il ne conviendrait pour moi, qui préfère un dosage plus corsé. Pour la température, Toni aime son mélange très frappé, attendons encore.

Galamment, je dépose deux baisers sur les fleurs délicates de ses seins, un troisième sur son clito. J'accorde au passage un coup de langue à sa corolle. Toni arque les reins malgré elle. Dieu, qu'elle est affriolante ainsi, ligotée sur son lit de torture, avec ses seins lourds, luisants de pommade (ils ont goûté à la règle, eux aussi), étirés par la position oblique des bras, et la fascinante fente d'où débordent comme des glaïeuls ses nymphes chiffonnées.

– Vous voulez votre Martini, Toni ? Il doit être glacé comme vous l'aimez, maintenant.

Ni oui, ni non. Préoccupée, Toni réfléchit et feint de ne pas remarquer le doigt que je promène distraitemment entre les lèvres de son con. Peu à peu, pourtant, le clitoris sort de sa torpeur...

J'ingurgite une somptueuse gorgée et je me penche sur son visage. Tandis que mon doigt pénètre dans le vagin, ma bouche se pose sur la sienne. Coquettement, elle la garde fermée. J'attends, immobile, en lui taquinant doucement les nymphes. Le souffle de ses narines me caresse le visage. Enfin s'amorce un mouvement imperceptible sous mes lèvres, comme si elle faisait la moue. Ce n'est pas encore à proprement parler un baiser, mais ce n'est déjà plus de l'indifférence. Comme une bête marine qui émerge prudemment de sa coquille, l'extrémité de sa langue pointe entre ses lèvres pour interroger les miennes. Je les desserre juste assez pour qu'elle goûte le Martini. Ses yeux sont rivés aux miens. Elle bat des paupières et ses lèvres aspirent le breuvage que je laisse filer dans sa bouche ; je l'entends déglutir ; elle referme les lèvres après la première gorgée, puis les rouvre pour aspirer une autre tétée. Tout le contenu de ma bouche passe ainsi dans la sienne. Quand c'est fait, je prolonge le contact. Déjà, je le sais, la première lampée produit son effet, sa rancune se dissout dans un début d'euphorie.

Ce manège se répétera jusqu'à ce que le verre soit vide, il me faudra alors effectuer un nouveau mélange, qu'elle surveillera du lit, les yeux luisants.

– Monsieur va me soûler.

– Tu es charmante quand tu es soûle.

– Je serai incapable de faire la cuisine.

– Nous ferons des sandwiches.

– Pas plus d'un autre verre, alors ! Je suis déjà paf.

– A quoi le sens-tu ?

Haussement d'épaules.

– Monsieur sait bien.

Pendant que le nouveau mélange rafraîchit, j'introduis délicatement deux doigts recourbés dans son vagin. Toni a fermé pudiquement les yeux. Ses pommettes ont rosé. L'alcool la rend érotique ; c'est comme ça, elle n'y peut rien.

– Monsieur devrait enlever son doigt de là ! C'est très humiliant, pour une femme, d'être attachée, et qu'un homme lui mette ses doigts dans les trous. On a l'impression d'être un morceau de viande.

Je retire mes doigts... et les lui pousse dans l'anus. Toni se tait. Elle a fermé les yeux. Aucune résistance, la fibre musculaire du sphincter est toute relâchée. Je l'enculerais, à ce moment précis, elle y prendrait un plaisir extrême, en dépit de ce qui s'est passé une heure avant. Les bouts de ses seins se sont dressés...

Le second Martini est transvasé de bouche à bouche suivant le même processus. Tout en lui infusant son ivresse, mes doigts jouent tendrement avec les parties les plus sensibles de son anatomie.

Un troisième Martini ingurgité de la sorte, non sans que j'aie prélevé ma part au passage, et Toni sera dans l'état de lubricité voulu. Ouverte. Echauffée. Sans défiance. Prête à toutes les compromissions.

Il n'y a plus qu'à me laisser guider par elle.

– Faut-il vous détacher, Toni ? Ensuite, pendant que le matelas sécherait, nous pourrions aller nous coucher dans la chambre de Manon.

– Ensemble ?

– Je préparerais des sandwichs. On ouvrirait une bouteille de bordeaux. Et nous ferions la dinette au lit... tout en nous amusant...

Elle est tentée. Ce que je lui propose là, c'est le plaisir, certes, mais le plaisir avec l'amour. La chose n'est pas pour lui déplaire, mais voilà, l'alcool allume en elle des désirs moins avouables.

Devinant son humeur coquine, je répète ma question :

– Faut-il ou ne faut-il pas vous détacher ?

Le visage de Toni s'embrase, elle fuit mon regard.

– On pourrait rester comme ça ? C'est aussi bien, non ?

– Attachée ?

Signe d'assentiment, à peine perceptible ; entre ses paupières mi-closes, ses yeux m'épiaient.

– A une condition. Monsieur ne me frappera plus.

– Mais il pourra faire tout ce qu'il veut ?

– Oh, mais j'y compte bien !

Après avoir été battue, Toni a envie d'être léchée pendant des heures, possédée par toutes les ouvertures, taquinée des façons les plus vicieuses que je pourrais inventer. Je l'ai fait pleurer de souffrance, je me dois

maintenant de la faire pleurer de plaisir.

L'aube nous trouvera accablés de jouissance, elle toujours écartelée, et moi vautré sur elle, mon pénis au chaud dans son vagin ou dans son cul, ma joue sur sa poitrine, son cœur battant sous mon oreille. Je lui ai libéré une main, pour qu'elle puisse me caresser les cheveux. Nous regardons le jour poindre derrière les vitres. Deux naufragés que les plaisirs de la nuit ont rejetés sur le rivage.

– Nous avons été vraiment très vicieux, hein, Toni ?

– C'est surtout Monsieur. Moi, j'étais attachée.

Elle me pince gentiment l'oreille.

– Monsieur ?

– Hmmmm ?

– Il faudrait que je me lève.

– Tu as envie de pisser ou de chier ?

– Oh, pas de... seulement de...

– Eh bien, pisse ici. Le matelas est déjà trempé...

Elle réfléchit.

– Avec Monsieur dans moi ? Je vais le mouiller.

– Il faut bien que ces Martini et les deux bouteilles de bordeaux ressortent.

– Monsieur est ignoble !

Avec quelle satisfaction ces mots n'ont-ils pas été prononcés ; et la source chaude jaillit spontanément contre mon ventre, ruisselle autour de mes couilles, inonde mes cuisses. J'ai levé le visage, mes yeux sont plantés dans ceux de Toni qui me fixe espièglement, tout en compissant voluptueusement notre couche.

– Oh, ça me plaît, Monsieur ! Monsieur ne peut pas savoir à quel point ! Avec personne d'autre que Monsieur je ne pourrais faire des saletés pareilles.

Nous attendrons ensuite que l'urine refroidie nous picote, qu'au plaisir succède le déplaisir de l'enfant qui a pissé au lit et ne sait comment se placer dans les draps mouillés et froids, que la pièce empest comme une vespasienne. Et nous nous résignerons à émigrer dans la chambre de Manon.

Quelque chose de sale

N'allez pas croire pour autant que nous nous amusions ainsi tous les jours. Outre les phases de bouderies consécutives à nos excès, nous connaissions, comme tous les couples, nos périodes de mortes-eaux. L'ennui, le mortel ennui, nous accablait soudain. Si doués fussions-nous pour le stupre, on ne peut pas inventer sans cesse de nouvelles façons de s'envoyer en l'air. Comment échapper à la routine ? Ne pas retomber dans l'ornière ? Combien de fois cette question nous taraudait-elle ! (Toni autant que moi, parfaitement. Elle y avait pris goût, voyez-vous, à mes « saloperies ». Et pas seulement pour l'argent que ça lui rapportait.)

– Monsieur m'a mis le vice dans la peau, me disait-elle souvent.

J'aurais pu lui retourner le compliment. Aucune femme, pas même les juments d'Hugo les plus dépravées, par même Manon (qui était pourtant foutrement douée en la matière) n'auraient su me mettre comme elle dans ce perpétuel prurit de la libido ; inutile de me dorer la pilule, elle avait fait de moi un véritable obsédé.

Et ça me coûtait la peau des fesses ! Cette lubrique sangsue me pompait mes finances. Si je continuais à céder aux caprices que son cul m'inspirait, j'allais bientôt me retrouver à sec. Mais assez ruminé. Cherchons plutôt ce que nous allons bien pouvoir faire... Et si...

– Quelque chose de sale ?

Ce n'était vraiment qu'en dernier recours que ces mots franchissaient mes lèvres. Mais une fois qu'ils l'avaient fait, la suite coulait de source, si j'ose dire. Quand Toni les entendait, elle, en revanche, c'était avec un sentiment proche de l'horreur. Pas ça, quand même ? demandaient ses yeux. C'était tellement rare que je le lui demande.

Elle sait à quel point j'ai horreur des mauvaises odeurs. Autant je prends plaisir à faire pisser les femmes, autant leurs fonctions intestinales me soulèvent le cœur. Et pourtant (allez expliquer de tels paradoxes ?), j'aime VOIR Toni chier ! Rien ne m'amuse comme ses contorsions et ses mines honteuses... Si seulement sa merde ne puait pas autant !

– Monsieur ne pense quand même pas... ?

Long silence. Ses soupçons se transforment en certitude.

– Mais j'ai déjà fait ce matin, murmure Toni.

Un haussement d'épaule balaie son argument. Quand on veut, on peut

toujours. Toute une journée s'est écoulée. Elle a fait deux repas. Il suffira qu'elle se force ; ce sera plus long, voilà tout, ce qui ajoutera du suspense à l'opération.

– Mais Monsieur n'aime pas ça ! s'indigne Toni.

– Et pourquoi ne ferait-on que ce qu'on aime ?

Décrirai-je l'immuable cérémonial ? De la pharmacie, j'exhume le flacon d'éther et les tampons d'ouate. Ensemble, nous allons dans mon capharnaüm chercher la table de verre qui me sert de bureau ; pour la caser au centre du salon, nous déplaçons la télé ; entre les tréteaux, Toni éparpille des oreillers et des coussins pour que j'aie toutes mes aises en assistant au spectacle. Puis elle va à la cuisine chercher les assiettes transparentes et les cloches à fromage. Elle dispose le tout sur la plaque de verre.

Maintenant que l'affaire est décidée, nous ne gaspillons pas notre salive. Nous sommes aussi silencieux que deux complices se préparant pour accomplir leur forfait. Je me couche sous la table, sur le dos. Toni me glisse un oreiller sous la tête.

Puis elle me passe le miroir circulaire que je pose sur mon ventre, sous la plaque de verre, de façon qu'elle puisse voir l'image de son cul, sous elle. Je tiens absolument à ce qu'elle voie tout ce qui va se passer.

Une fois que je suis bien installé, Toni va mettre un CD dans le lecteur. En général, c'est du Mozart. Mozart est parfait pour ce qu'elle va faire. Beethoven ou Wagner seraient trop pompeux, pourraient lui donner des vents. Et Bartok n'irait pas du tout. Trop crispant. Il faut qu'elle ait les tripes souples, l'anus voluptueux, béat. Mozart est tout indiqué. En Suisse, on met du Mozart quand on fait vêler les vaches.

Après quoi, Toni prend tout son temps. Je la regarde s'immobiliser, une main sur le ventre, le regard vide. Je respecte sa concentration, vaguement angoissé. Et si, malgré tous ses efforts, rien n'allait venir ? Quand je vois sa bouche s'adoucir et ses yeux s'allumer furtivement, mon cœur se met à battre plus vite, et j'éprouve une bizarre appréhension.

Après avoir retiré sa jupe et s'être déculottée, Toni s'assoit sur la table, sous elle je vois son cul s'aplatir et blanchir sur le verre. Puis elle s'y hisse, se met debout et s'accroupit posément au-dessus de mon visage. Instant privilégié, je regarde s'ouvrir les régions interdites.

Spectacle toujours émouvant, pour moi, qu'un cul de femme vu par-dessous. Elles ont toutes quelque chose de la truie, ainsi. Posture bestiale. La fente bien écarquillée, l'œil noir à l'iris rose de l'anus...

Je débouche le flacon d'éther, en verse quelques gouttes sur le tampon d'ouate, aspire une légère bouffée. Je lui demande :

– Tu as de quoi faire ?

Pour toute réponse je récolte un haussement d'épaule qui, comiquement, fait bâiller le mollusque humide de sa vulve. Je remarque alors l'abondance

des sécrétions... Les muqueuses sont déjà baveuses. J'insiste (pour le plaisir de l'agacer) :

– Tu n'auras pas besoin de chercher trop loin, trop longtemps ?

– J'en ai !

Réponse brève, furieuse. Je vous garantis qu'elle ne me porte pas dans son cœur, à l'instant précis ! Quant à moi, l'éther commence à me monter à la tête ; cela procure une griserie étrange, très différente de celle de l'alcool. Une sorte d'hébétude hilare...

Toni glisse sous son cul la première assiette transparente. Elle surveille l'opération en visant à travers la table de verre le miroir que j'ai sur le ventre. Une fois bien en place, elle se concentre, les yeux fixés sur le miroir qui réfléchit son anus. Elle commence à pousser. Ses fesses se contractent, l'anus se fronce en cul de poule, un pet s'échappe assez bruyamment, qui me fait porter le coton imbibé d'éther à mes narines et la fait, elle, grogner de rage et de honte. Mais déjà, la pointe brune, effilée, luisante, mystérieuse, montre son nez. Alors, cessant de regarder son trou du cul dans le miroir, Toni me fixe dans les yeux. Elle sait que je veux voir son visage et son cul en même temps ; voir la merde sortir et le soulagement mêlé de honte qu'elle en éprouve... Son visage est souvent plus impudique que son cul, soit dit en passant.

Je colle le tampon d'éther à mon nez. Toni ouvre la bouche sur un gloussement idiot, alors mes yeux se déplacent vers la lourde saucisse noirâtre qui s'étire hors de son cul ; l'hôte de profondeurs, comme un monstre marin qui revient à la surface, surgit des entrailles, pointe son museau effilé. Les fesses s'ouvrent comme deux ailes de cygne ; Toni expulse de son anus un segment d'une dizaine de centimètres, puis elle le sectionne en crispant l'anus, et le tronçon tombe dans l'assiette, s'y aplatit comme une énorme limace sombre. L'opération se renouvelle quatre fois, et chaque fois Toni change d'assiette, en place une nouvelle sous elle.

Entre chaque assiette, je contemple son anus refermé, rose, avec un point sombre au centre de la cible. Je ne sens aucune autre odeur que celles de l'éther. Je commence à partir sérieusement. Somnolence. J'ai l'impression d'être sur la table d'opération. Or, bizarrement, je suis dessous ! Pour épargner mes narines, précisons que chaque assiette chargée d'un étron est protégée par une cloche à fromage.

En faisant sa crotte, Toni ne me quitte pas des yeux. Nous sommes maintenant au diapason. Je me sens bien. Et elle, une paix étrange anoblit son visage. C'est un don d'amour que chaque crotte qu'elle pond. Chaque fois, c'est notre enfant, le fruit divin de ses entrailles.

– Tu vois jusqu'où je vais pour toi ? disent ses yeux, tandis qu'elle pousse sa merde, rien ne m'arrête. Tiens, c'est pour toi, vilain Monsieur !

Mais j'interprète sans doute ; grisé par l'éther, j'ai tendance à voir les choses en rose. Il est plus probable qu'elle ricane *in petto* à l'idée de me

chier dessus.

Tiens, sa merde change de couleur, et de consistance. Voici qu'un gros boudin jaunâtre s'aplatit voluptueusement dans l'assiette de verre. Je porte une fois de plus le tampon d'éther à mes narines. Faisons gaffe, il ne faudrait pas que je m'endorme !

Je la supplie :

– Encore un, Toni ! S'il te plaît, ma chérie.

– Tout de suite, Monsieur. Tenez... en voilà un beau, je le sens venir...

Déflagration d'un pet monstrueux, et la merde explose hors de l'anus. Un étron pharamineux se gonfle, en forme d'ampoule. Je suis ivre, mais qu'y faire ? Il n'y a que l'éther qui parvienne à tuer ces parfums ignobles, j'ai tout essayé... avec l'eau de Cologne, c'est l'horreur absolue, une odeur de merde parfumée, c'est pire que tout. L'éther, lui, endort l'odorat...

Après l'explosion, la merde de Toni est devenue non pas liquide, mais onctueuse, c'est une espèce de purée qui s'étale maintenant dans l'assiette.

Tandis que dégouline d'elle cette immonde soupe, Toni, souriante, m'offre son regard amoureux. Elle est à ce moment d'une innocence absolue. Nous sommes deux enfants dans le jardin d'Eden. Rien n'est sale.

L'ultime expulsion, d'un beau jaune doré, presque liquide, emplit l'assiette à ras bord, comme de la crème de marrons.

J'attends encore. Elle vient de placer la dernière assiette sous la cloche à fromage. Elle met le bol de verre sous elle, pour pisser. C'est donc la fin. Quelques gouttes, trois fois rien, et un dernier effort, qui reste infructueux. Voilà, c'est fini. Elle a tout donné. Elle s'est vidée pour moi. Elle tend la main vers le bord de la table, je lui donne le morceau d'ouate imbibée d'éther dont je n'ai plus besoin : toute la merde est sous la cloche à fromage et ses exhalaisons ne peuvent empuantir l'atmosphère. On sent seulement l'odeur sucrée, entêtante, enivrante, de l'éther. Ma tête tourne, et mon sexe est en érection. Au-dessus de moi, Toni procède à une toilette minutieuse avec le coton imbibé d'éther. J'attends qu'elle ait fini, figé dans le respect.

Ses yeux m'interrogent, à travers la plaque. Silence. Communion. Extase paisible. Son doigt se replie, elle se caresse affectueusement la fente. Ma queue se cabre. Je pose le miroir par terre et je commence à me masturber en la regardant se caresser. Tout en observant ce que je fais, Toni a pris l'air absent ; elle se comporte comme une femme seule dans le cabinet, qui vient de se soulager, que personne ne peut voir, et qui s'accorde un petit plaisir furtif. Souvent, m'a-t-elle avoué, elle se branle après avoir chié, car à ce moment les « idées » lui viennent.

Elles doivent arriver en masse, car son doigt accélère. Honteuse, soudain (elle a toujours honte quand elle se fait jouir devant moi), Toni plonge son visage, que crispe un début de fou rire nerveux, entre ses genoux qui me le cachent. Ma main va plus vite. Brûlure du plaisir. Jouissance sale de collégien branleur, les yeux sur le con de ma bonne transformée en photo

cochonne.

Le spasme qui me tord est d'une violence extrême. Au fond d'un tunnel pourpre, une voix claire m'appelle.

– Monsieur, Monsieur, revenez ! Ne me laissez pas seule !

J'ouvre les yeux. Au-dessus de moi, la plaque de verre est nette. Le plateau à fromage a disparu. Le miroir aussi. Le flacon d'éther. Tout a disparu. Toni, nue comme Eve au premier matin, fleurant bon la savonnette, m'aide à sortir de là-dessous. Je titube comme un ivrogne. Cela la fait rire, elle m'enlace, m'entraîne vers le canapé.

Monsieur est soûl comme une grive ! Quand même, Monsieur est un drôle de zigoto !

La Règle d'ébène

Si infâmes fussent-ils, il ne s'agissait encore là que de divertissements badins comparés à certains accès de folie que je ne dominais toujours pas, contrat ou pas contrat ! Plus souvent que mes finances ne l'auraient souhaité, il m'arrivait de péter les plombs.

Voilà comment, une fois de trop, je me suis laissé aller à punir Toni jusqu'au sang. Avec la règle d'ébène. En me gardant bien de lui donner la vraie raison de son châtiment. A savoir que Manon, que je croyais définitivement retournée à Paris, était venue passer le week-end à Villeneuve, et s'était affichée au Café de Paris en compagnie de son dernier gigolo !

Ils s'étaient embrassés à bouche que veux-tu carrément sous mon nez, à deux tables de la mienne, et tout ce qui compte à Villeneuve était là ! De quoi avais-je l'air ? Pouvez-vous me le dire ? Nous étions divorcés, certes, était-ce une raison pour se vautrer en public sur ce pâle imbécile ? J'étais dans une telle furie que je suis rentré au pas de charge. Quand je suis dans un tel état, inutile de chercher midi à quatorze heures, il n'y a que Toni pour m'aider à en sortir.

Je me revois remontant le couloir ma règle noire à la main. La porte de la cuisine où je l'entends fredonner est entrebâillée. Je la pousse du bout des doigts. M'a-t-elle entendu ? Quel silence, tout à coup. Quel silence assourdissant !

Elle me tourne le dos, et ses mains sont plongées dans le bac à vaisselle. Les gants de caoutchouc rouge remontent jusqu'aux coudes. Les épaules, à la courbe si délicate, sont craintivement voûtées. Le long cou de gazelle, si surprenant sur ce corps voluptueux, se dresse. La taille est prise par un ceinturon de cuir qui l'étrangle coquettement. Dessous, le double épanouissement des fesses est une pure merveille. Telle qu'elle se tient, inclinée sur l'évier, je ne peux voir ses seins, mais je devine leur opulence à la courbure de son dos ; ils doivent peser, entre ses bras immobiles, tirant son buste vers l'avant.

Combien de temps ce silence dure-t-il ? Je serais bien incapable de le dire ; une seconde ? Un siècle ? Quoi qu'il en soit, voici qu'avec une infinie lenteur, le long cou flexible de Toni pivote, et qu'apparaît l'ovale délicieux de sa joue duveteuse.

N'est-elle pas ainsi le portrait craché de l'adolescente perverse ? J'aperçois maintenant son profil, la courbe de la joue, le renflement boudeur de sa moue. La lèvre inférieure, un brin trop charnue, avance un peu, défaut congénital qui fait que Toni a toujours l'air d'être sur le point de fondre en larmes, ou de se plaindre. Je vois aussi les longs cils de poupée, la paupière inférieure légèrement bistrée. Elle ne se tourne pas davantage. A quoi bon ?

Elle sait ce qui l'attend.

Entamons le dialogue :

– Vous en avez encore pour longtemps, Toni ?

– Non, Monsieur, murmure-t-elle, j'avais justement fini ma vaisselle. J'ai bien du repassage, mais ça peut attendre... si Monsieur a une autre idée en tête.

Sa voix de contralto, grave et voilée, si sensuelle, si surprenante, issue de ce corps de poupée pour adultes au visage puéril, produit toujours sur moi un effet aussi fort ; sur mes avant-bras, mes poils se sont hérissés et ma nuque s'alourdit.

Toni n'a pas eu besoin de regarder pour voir la règle noire, je le devine à la pâleur soudaine de ses joues. Elle pousse un étrange soupir (mi-soupir, mi-sanglot) en épluchant ses bras. Déposant les gants de caoutchouc sur le bord de l'évier, elle me lorgne prudemment par-dessus son épaule pour juger de mon humeur. Ses yeux s'écarchillent. Elle a vu tout ce qu'il y avait à voir sur mon visage ; elle sait que ça ne va pas être du Marivaux.

– Monsieur est vraiment contrarié, à ce que je vois ?

– Très contrarié, Toni.

Mon bras fauche l'air et la règle siffle avant de frapper ma jambe. Toni avale sa salive.

– Ce n'est pourtant pas de ma faute, Monsieur, se défend-elle, en lissant sa jupe sur ses hanches, je fais tout mon possible pour... satisfaire Monsieur ! Est-ce que j'ai jamais refusé quoi que ce soit à Monsieur ?

Un haussement d'épaules rageur, voilà ma réponse. Ses yeux se mouillent alors spontanément, phénomène qui me procure une volupté ineffable. Elle a vraiment peur, ce n'est pas une de nos saynètes du samedi soir.

– Même en la payant... comme il me paye, je ne crois pas que Monsieur trouverait jamais une bonne... prête à endurer tout ce que j'accepte...

C'est la pure vérité. En tout cas, je n'en trouverai jamais une qui (sur le plan sexuel tout au moins) me donnerait autant de satisfactions.

Alors que je rumine, frémissant de rage froide, mes yeux contemplent (sans la voir vraiment) la cigarette qui fume dans le cendrier, au bord de l'évier. (Une Craven ! Vous pensez bien qu'avec l'argent que lui font gagner mes petites fantaisies, mademoiselle ne va pas se contenter de Gitanes blondes !)

Toni a suivi la direction de mon regard. Elle cueille la cigarette entre

deux doigts et la porte à ses lèvres en levant ses beaux yeux tristes sur moi. Elle inhale une longue bouffée du délicieux poison, le laisse descendre dans ses poumons, sans me quitter du regard. Ah, les yeux de Toni... sans ses yeux de biche, ses fesses auraient-elles autant d'attraits pour moi ?

– Monsieur ne pourrait-il pas se contenter d'une fessée ? suggère-t-elle en prenant sa petite voix. Exceptionnellement ?

Elle sait que ce n'est pas en minaudant qu'elle y coupera, car elle ajoute aussitôt, cherchant à atteindre l'énergumène que je suis là où il est le plus raisonnable, au portefeuille :

– Monsieur a déjà beaucoup dépensé pour moi, ce mois-ci... Il devrait y réfléchir...

Ses yeux effleurent peureusement la règle noire.

– Ici, Monsieur ? demande-t-elle en dénouant son tablier.

– Avant tout, je tiens à vous dire, Toni, que je n'ai rien contre vous. J'entends : rien de personnel. En dehors du fait que vous existez. Mais il se trouve que je suis contrarié.

– Je comprends, Monsieur. Vraiment *très* contrarié ?

– Je ne le saurai qu'en vous punissant !

– Bien sûr, je comprends !

Deux larmes limpides emplissent ses beaux yeux. Elle se mord la lèvre, car elle sait que rien ne m'agace autant que de la voir fondre en pleurs AVANT. Après, elle peut gémir, verser toutes les larmes de son corps, au contraire, c'est une musique délicieuse et mon plaisir serait incomplet sans elle. Mais avant, ça m'agace. Elle me sourit donc bravement.

– Que Monsieur m'excuse, j'ai épluché des oignons, ce ne sont pas de vraies larmes.

Elle renifle, s'essuie les yeux du dos de la main, tire une dernière bouffée (la bouffée du condamné à mort) sur sa Craven, puis l'écrase dans le cendrier et esquisse un geste vers son col de dentelle.

– Toute... toute nue, Monsieur ? suggère-t-elle.

Quelle supplication éperdue dans ses yeux... mais aussi quel espoir fou. N'arrive-t-il pas que je sente mon courroux fondre comme neige au soleil, au fur et à mesure que sa chair émerge des étoffes ? Et qu'à la rage de la punir, se substitue en un clin d'œil la plus abjecte concupiscence ?

Mais ce soir, pas question de bagatelle. Toni l'a compris ; sans attendre, elle remonte sa robe et baisse sa culotte à mi-cuisses.

Coinçant sa jupe entre son ventre et le bord de l'évier, elle s'agrippe des deux mains à celui-ci, et ses fesses se contractent d'appréhension, ce qui fait naître deux charmantes fossettes de chaque côté.

– Si vous vous crispez, ça vous fera plus mal !

– Je sais, Monsieur, me répond une voix lamentable, mais je ne peux pas

m'en empêcher ! Oh, Monsieur, combien, Monsieur ? Pourrais-je avoir une petite idée ?

– Et si je vous disais que je n'en sais encore rien moi-même ?

Un sifflement de la règle dans le vide souligne ma réponse. Vous verriez durcir ses fesses ! Du marbre.

– Monsieur est méchant !

J'en conviens :

– Très méchant, c'est vrai. Mais personne ne vous oblige à travailler pour un maître aussi injuste. Pourquoi n'allez-vous pas vous plaindre aux prud'hommes ?

– Aux prud'hommes ? J'aurais l'air fine ! Leur avouer que Monsieur me...

Elle hausse les épaules, indignée par ma mauvaise foi... et ses fesses se relâchent. Stupide fille ! Comment s'arrange-t-elle pour tomber chaque fois dans le panneau ? Ne sait-elle donc pas que c'est l'occasion que je guettais ? Vive comme une vipère, la règle la mord féroce ment par le travers :

SCHHHPPPPLOKKK !

Elle n'a pas senti arriver le coup, la brûlure la fait hurler.

– Monsieur !

Celui qui n'a jamais goûté la joie divine qu'on éprouve à punir une jolie femme, comment pourrait-il comprendre le ravissement prodigieux dans lequel me plongent les cris de Toni et l'apparition magique de la profonde zébrure blême qui vient de marquer sa croupe ? Chaque fois, cela tient du miracle, le sang afflue sous la peau et enflamme le trait qu'a dessiné la règle, puis de chaque côté, instantanément, la chair nacrée se soulève et forme deux adorables bourrelets, et déjà (quelle peau merveilleuse a cette fille, comme elle répond vite, et bien !) le bleu apparaît.

– Monsieur ! piaille Toni, Monsieur, ça fait mal ! Oh, si mal !

Et de sautiller sur place, ce qui fait danser dans tous les sens les succulents fardeaux de chair qui s'accrochent à ses reins et à son buste. Dieu qu'elle est amusante ! (Quand je pense qu'il y a des imbéciles qui mourront sans avoir jamais fessé une femme !) Tandis qu'elle se démène ainsi, laissant aller les lobes de son opulent fessier à des mouvements passionnés, la culotte en profite pour descendre aux genoux où, sans cesser de trépigner comiquement, Toni l'arrête dans sa chute, en écartant les cuisses. L'anus pointe alors indiscrètement, hors du sillon moite, comme un minuscule bouquet de violettes. Certes, à l'instant précis, comme elle vient de contracter les deux grosses joues de son postérieur, on ne pourrait pas y introduire un pépin de raisin... alors que lorsque je m'apprête à l'enculer et qu'à dessein elle relâche ses entrailles, s'ouvrant toute pour m'aspirer dans ses tripes, j'y plonge d'un coup ma queue jusqu'aux couilles ! Elasticité infinie de la femme...

– Si mal ! hurle Toni, au paroxysme de l'indignation en m'entendant rire.

– Mais j'espère bien, Toni ! Crois-tu que ce serait amusant pour moi, si ça ne te faisait pas mal ?

Laissons-la digérer sa douleur. La marque qui barre son fessier est maintenant toute bleue, et même, bleu foncé, tirant sur le noir, avec de chaque côté, deux liserés pourpres. Nul besoin d'être devin pour gager que Toni va avoir du mal à s'asseoir après la correction que je vais lui infliger. Je n'ai pas fini, vivant reproche, de la voir trimballer partout, en affichant des airs de martyr, un coussin de kapok qu'elle placera sur son siège, avant d'y déposer avec mille précautions son arrière-train meurtri.

– Je n'aurais jamais dû laisser Monsieur coucher avec moi, grommelle-t-elle, alors que le feu qui lui embrase le cul se propage dans tout son corps. Je suis la première fautive. Mais Monsieur avait l'air si malheureux quand sa garce de femme l'a plaqué... Aaaaaaaahhhhhh ! Ohhhhhhhh ! Le chien !

Les deux ultimes cris sont la conséquence de la seconde morsure de la règle d'ébène ; encore une fois, je l'ai prise en traître ; tout en répondant d'un grognement distrait à ce qu'elle disait, j'ai abattu mon bras avec une violence inouïe. Je guettais l'instant où les fesses se relâcheraient, j'avais le bras en position ; il m'a suffi de laisser filer le coup. Quelle volupté !

SCHPPLOCKKK !!!

Bruit délicieux ! Suivi du hurlement presque orgasmique.

– Aaaaaaaahhhhhh !!! (Puis d'un second cri, incrédule, scandalisé.) Ohhhhhh !

Faut-il que j'aie l'âme noire ! Nous bavardions, et j'en ai lâchement profité !

– Oh mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !

Dix « Mon Dieu », peut-être plus, montant en crescendo, comme si elle vocalisait, accompagnés d'une piétinement bruyant et de crispations et de relâchements des fesses qui ne savent plus quoi faire pour avaler la douleur. Avec quelle sombre allégresse je la regarde se tortiller, une chose est sûre, le remède agit : à cet instant, Manon est à mille lieues de mes pensées.

– Oh, je ne pourrais jamais en supporter encore... Jamais Monsieur ne m'a frappée si fort... vous voulez donc me fendre la peau ?

– Tu dis chaque fois la même chose.

– Non, tenez, j'aime mieux qu'on arrête. Qu'on arrête tout. Dès demain, je vais au bureau de placement... C'est décidé. Je préfère gagner moins d'argent, mais au moins je ne travaillerai plus pour un fou !

– Réfléchis bien, Toni.

– C'est tout réfléchi !

Dans ce cas pourquoi continue-t-elle, jupe troussée et culotte aux mollets, à exposer à ma vue et aux morsures de la règle son pâle arrière-train où s'entrecroisent comme sur le drapeau anglais deux zébrures boursouflées ? Tandis que sa main les effleure pour vérifier les dégâts, Toni

renifle :

– Au début, c'était moi, la fautive, c'est vrai. Je n'aurais jamais dû coucher avec Monsieur ! Mais après tout, Monsieur était bien content ! Je ne l'ai pas violé !

Du bout des doigts, elle suit le tracé d'un sillon.

– Tu me tournais autour comme une chienne en rut !

– C'est vrai, reconnaît piteusement Toni, je ne dirai pas non. Monsieur m'a toujours plu, physiquement. Je dis bien physiquement, parce que moralement, Monsieur est un monstre ! Mais ces choses du physique ne se commandent pas ! Et quand on a été seuls, après le départ de votre salope de femme, je me suis dit... en toute innocence...

– Tu t'es dit : et si je lui vendais mon cul ?

Toni ne daigne pas répondre ; elle reprend la pose, les mains sur le bord de l'évier, pour m'offrir la cible de son opulent fessier. Une curieuse expression tendue se lit sur son visage congestionné que je vois de profil.

– Tu t'es dit : voici un homme que sa femme a plaqué, il n'est plus très jeune mais il est encore potable, et surtout, il a du fric. Je serais bien conne de ne pas en profiter ! Avec cet imbécile, je pourrais joindre l'utile à l'agréable. Dans l'état où il est, il ne demande qu'à s'amouracher de la première paire de fesses qui passera à sa portée. Or, je sais que les miennes lui plaisent. Il n'osait pas s'en occuper, quand Madame était là. Mais maintenant qu'elle n'est plus là, je n'ai qu'à lui faire comprendre qu'il peut y aller franco. Je n'aurai pas besoin d'aller draguer pendant mes jours de sortie dans ces infâmes bistrots du côté de la gare routière, où l'on ne rencontre que des militaires qui puent des pieds et se servent de leur queue comme d'un manche de pioche, ou de vieux célibataires avec des pellicules sur les épaules, qui font durer leur pastis pendant deux heures et vous font partager l'addition quand ils vous invitent au restaurant !

Tout en monologuant, je guette le moment où ses fesses crispées s'amolliront. Elle s'en doute et refuse de mordre à l'hameçon. Mais mes derniers mots l'ont fouettée au vif.

– Je ne me suis pas dit ça en ces termes, marmonne-t-elle.

Monsieur me voit plus mauvaise que je ne suis. Je ne suis pas aussi cynique que lui ! Mais seulement, Monsieur était malheureux d'avoir été plaqué... et de mon côté, je ne le nie pas, j'avais un faible pour Monsieur... Alors, je me suis dit, si ça peut le consoler de coucher avec moi, vu que moi, il me plaît aussi, pourquoi s'en priver ? Nous serions bien bêtes !

SCHPPLOCCKKK !!!

Rrrrrhhhhhaaaaaaahhhhhh !

Pour la troisième fois, emportée par la parole, elle a oublié que je guettais l'instant propice et, le temps d'un clin d'œil, ses fesses se sont relâchées. Il m'a suffi de ce quart de seconde. Et le concert recommence :

martèlement hystérique des hauts talons, vociférations, jérémiades, supplications, menaces (un certificat médical, parfaitement ! Et un constat !), plaintes aiguës, vocalises, trémolos. Et les larmes... Un flot de larmes ! C'est ce dont je raffole, chez Toni, elle pleure pour de bon. De tout son corps. Comme une adorable petite fille révoltée par l'injustice du sort.

– Le tort que j'ai eu, sanglote-t-elle, c'est d'avoir montré à Monsieur comme ça me plaisait... ces choses dégueulasses qu'il m'oblige à faire... Et jamais, je suis la première à le reconnaître, personne ne m'a léchée comme Monsieur ! Rrrrhhhh-hhaaaaaaaa... houlalalalalala... Oh le monstre ! Oh l'ignoble individu !

Elle s'y attendait cette fois, car sa croupe s'est pétrifiée à l'instant même où s'abaissait la règle. Et le son n'a pas été le même. Plus mat. Je suis assez inquiet. Quand les muscles sont durs, la peau trop tendue sur eux, un coup de règle peut faire des dégâts. Et c'est bien ce qui se produit. Le sang perle...

– Je suis sûre que Monsieur m'a coupée... ça pique... ça ne fait pas que brûler, ça pique... et quand ça pique...

– Tu n'avais qu'à te faire molle. C'est comme pour faire une piqûre, si la chair est molle, on a moins mal !

Pur mensonge. Vrai pour les piqûres intramusculaires, faux pour les coups de règle. La douleur est en fait plus forte, quand la fesse est relâchée ; seulement, on évite les risques de coupure. Le coup que je viens de lui délivrer, sans faire éclater l'épiderme (ce qui n'arrive que les fois où je l'accroche à la poulie), l'a quand même entamé. Fin comme un vermicelle, le sang a perlé. Il va sécher immédiatement, la minuscule lésion n'est que superficielle. C'est une blessure à fleur de peau. Mais quand même, elle a saigné !

Dans les duels entre gens du monde, en début de siècle, n'arrêtait-on pas la rencontre au premier sang ? Une égratignure suffisait... Mais, vous pensez bien, parti comme je suis, que je ne vais pas m'arrêter pour cette bagatelle. Et même, je viserai l'endroit que j'ai entamé, avec une satisfaction féroce. Quelle étrange chose que le plaisir qu'on éprouve à punir la femme qu'on adore. Car je l'adore, et elle le sait ! C'est bien pourquoi je la punis !

Abrégeons.

Le plaisir que me donnèrent ce soir les cris et les larmes de Toni fut quelque chose de divin (je pèse mes mots) ! A l'instant où j'écris ces lignes, j'ai encore devant les yeux les mouvements spasmodiques de sa croupe, dans les oreilles les cris, les supplications, les râles forcenés qui répondaient à ma stupide férocité. Pour mieux disposer d'elle, j'avais fini par l'attacher sur la table. Heureusement, car elle réagissait si violemment que par moments les pieds de ladite table se soulevaient avec elle. Comme ce fut étrange, alors qu'elle sanglotait, le buste sur la table, les bras en

croix, comme ce fut fou, de la saisir par les fesses (ce qui lui arracha un hurlement de rage) et de m'engouffrer dans son vagin. Je n'avais pas d'illusions à me faire sur les cris qui accueillaien mes élans. Pétrissant sadiquement les fesses martyrisées de ma bonne, tandis qu'elle s'égosillait, je laissai gicler mon sperme (je devrais dire mon poison, ma rage) en elle avec une volupté proprement démoniaque.

Quand je me retirai, elle resta dans la même position, comme morte, n'était qu'elle continuait à sangloter de tout son corps. Un peu honteux, alors, au spectacle de sa croupe sanguinolente, je lui remis sa culotte et rabaissai sa jupe. Puis (était-ce vraiment la chose à faire ?), tout en dénouant ses poignets, je me penchai sur elle et lui posai un petit baiser plein de gratitude sur la joue. Elle détourna furieusement le visage. Suite de quoi (mais était-ce vraiment la chose à dire ?), au lieu de m'excuser, comme j'aurais dû (n'aurait-ce pas été la moindre des choses ?), pour cet accès de bestialité, vexé par son attitude (rien ne me blesse plus que lorsqu'elle refuse mes baisers), je lui lâchai, avant de regagner mon bureau :

– Je vous remercie, Toni. C'était très réussi, ma chérie. J'espère que cela vous a plu, à vous aussi ? Naturellement, vous aurez droit à une prime spéciale, n'oubliez pas de me le rappeler à la fin du mois. Vous pouvez continuer votre vaisselle, j'en ai fini avec vous.

Comment peut-on être aussi con ? Alors que j'aurais dû me traîner à ses pieds, la porter dans sa chambre, la pommader, m'accuser, que sais-je...

Mais non !

L'Hypothèque

Ne fallait-il pas s'y attendre ? J'ai récolté ce que j'avais semé. Toute la semaine qui suivit, Toni m'a mis en quarantaine ; j'avais à mon service un zombie, un automate au visage inexpressif, un robot au regard vide qui ne me répondait, quand je lui adressais la parole, qu'avec la plus froide politesse.

– Bien Monsieur. Comme Monsieur voudra. A quelle heure faut-il que je serve Monsieur ? Monsieur prendra-t-il son apéritif ici, ou bien au club ? Monsieur veut-il des olives vertes avec son Cinzano ?

Et pas moyen de la prendre en faute quand elle se met en tête de ne plus être que la bonne. J'avais, je le savais, tout intérêt à me tenir à carreau. Tant que son derrière arborerait les traces de mon accès de démence, elle garderait ses distances. Dans ces cas rien ne pouvait la faire fléchir ; pour un mot de travers, elle m'aurait rendu son tablier. Rien que d'y penser, j'en avais des sueurs froides... Aussi, je fis le gros dos, et je jouai, moi aussi, à « Monsieur ».

Au bout de trois ou quatre jours de ce régime, mes insomnies revinrent. Mais pas question de la sonner en pleine nuit ; quand elle faisait la gueule, je pouvais me mettre une ceinture, prime ou pas.

Après plusieurs nuits blanches passées, en dépit du Luminal ou du Stilnox, à me tourner et à me retourner dans mon lit, en me souvenant de toutes les humiliations que m'avait infligées Manon, le doute me saisit. Et si, cette fois, Toni avait décidé de ne plus être que la bonne, définitivement ?

Je suis ainsi fait que lorsqu'une idée pénètre dans ma tête, si saugrenue soit-elle, rien ne peut l'en chasser ; elle bourdonne, comme une mouche prisonnière sous mon crâne, du soir au matin (car c'est surtout la nuit que ça me prend) ; pas moyen de penser à autre chose.

Après huit jours de ce traitement, j'étais à ramasser à la cuiller. Au point qu'à mon réveil, ce lundi, je me fis peur, quand je me vis dans le miroir du lavabo ; une vraie tête de déterré. Dans un sursaut de volonté, je décidai de me raser, mais ma main tremblait comme celle d'un ivrogne qu'on a sevré et je me fis une petite coupure. J'avais donc un sparadrap au menton quand j'entrai dans la salle à manger où, depuis qu'elle boudait, comme je me levais plus tôt, Toni me servait le petit déjeuner qu'en temps ordinaire

j'aurais pris au lit aux approches de midi. Je trouvai mon courrier sur la table, et Toni qui m'avait entendu me lever, ne tarda pas à m'apporter le plateau. Je vis qu'il y avait des croissants frais. Elle était donc allée chez le boulanger. Sans lever les yeux sur elle, j'en pris un et mordis dedans. Savoureux, croustillant, tiède. Elle avait pris la peine de le réchauffer au four. Elle me versa mon café. Il était délicieux.

– Monsieur s'est coupé ?

Était-ce l'armistice ? Par le biais du miroir de la cheminée, je lui jetai un coup d'œil. Faux espoir. Elle arborait toujours sa lippe maussade.

– Monsieur dort mal, en ce moment ?

Cette fois, elle se tourna vers moi. Nos regards se croisèrent. Je haussai les épaules.

– Le Luminal ne me fait plus d'effet.

Il y eut un éclair fugace dans ses yeux, mais tout de suite ses paupières s'abaissèrent. Elle gratta de l'ongle une tache imaginaire sur la table. Je la surveillais par l'intermédiaire du miroir de la cheminée, sans doute en était-elle consciente, car elle s'efforçait de ne rien laisser paraître sur son visage. Une petite crispation involontaire, pourtant, lui retroussa furtivement les lèvres. Je crus y lire une certaine satisfaction (et cela me mortifia, certes) mais aussi, un vague remords. Pas plus que moi, en fait, elle ne savait comment revenir à nos anciennes relations. Elle ouvrit la bouche pour parler, puis la referma. Mais elle restait... alors que les jours précédents elle retournait à la cuisine dès qu'elle m'avait servi. Était-ce bon signe, ou au contraire, après avoir réfléchi pendant toute cette semaine, allait-elle m'annoncer qu'elle ne voulait plus travailler pour moi ? Les affres par lesquels je passais durent certainement transparaître, car Toni me dit alors, d'une voix qui se voulait désinvolte :

– Si le Luminal de lui fait plus d'effet, Monsieur n'a qu'à me sonner... la nuit... je... je lui ferai une tisane...

Ma main trembla à un point tel quand je portai ma tasse à mes lèvres que du café déborda. J'eus un instant, comme une hallucination, le spectacle de Toni, entrant dans ma chambre en tirant sur sa courte chemise pour cacher sa toison... et ma verge se mit à durcir automatiquement.

– Je ne voulais pas vous déranger...

Voilà tout ce que je trouvai à balbutier.

– Me déranger ? Ne suis-je pas au service de Monsieur ? murmura Toni.

– Nuit et jour ?

C'était sorti avant que je réfléchisse. Je la vis se raidir de façon à peine perceptible. Puis elle fit oui, de la tête, en contemplant le jardin. Mon soulagement fut tel, à ce moment, que je dus reposer la tasse, et fort maladroitement, car à nouveau du café déborda.

– Monsieur est vraiment nerveux, ce matin ! murmura Toni, en réparant

les dégâts avec son torchon.

Et je perçus la chaude odeur de ses aisselles... C'était son tour, alors qu'elle essuyait le plateau, de m'épier par le biais du miroir, elle devait bien voir à ma pâleur à quel point j'étais bouleversé. Mon émotion devait être contagieuse, car s'oubliant un instant, elle posa furtivement sa main sur mon épaule ; mais tout de suite, elle la retira et s'éloigna. Contournant la table, elle alla se poster devant la fenêtre, me tournant le dos. Tout de suite (comment aurais-je pu m'en empêcher ?) mes yeux descendirent sur sa croupe... Son indécente croupe que moulait la jupe noire. L'étoffe adhérerait à ses fesses... et je ne vis pas, comme les jours précédents, se dessiner dessous le triangle de sa culotte. Vous dire l'allégresse qui m'envahit ; sous la table, ma queue était si raide qu'elle me faisait mal.

– Dois-je comprendre, Toni, que... tout est rentré dans l'ordre ?

Elle tourna quelque peu la tête, et je pus voir son profil. Ses joues s'étaient colorées.

– Je ne vois pas de quoi Monsieur veut parler.

– Nous ne sommes plus fâchés ?

– Nous étions donc fâchés ?

Elle se retourna, face au jardin, et je n'eus plus que sa nuque frisée (charmante) et son cul, où poser mes yeux. Mais je voyais également ses oreilles. Elles étaient en feu. Dire que pendant huit jours je croyais l'avoir perdue. Huit jours mortels. Et les nuits... Ne parlons pas des nuits !

– Vous m'avez manqué, Toni ! lui dis-je sans bouger de ma table.

– Surtout la nuit, je suppose ?

Je ne répondis pas ; alors elle appuya son front contre le carreau.

– Moi aussi, Monsieur m'a manqué.

Nous restâmes sans parler, saisis, tous les deux, par une insolite timidité.

Et voici donc ce que j'ai fait : j'ai achevé mon petit déjeuner avec le plus grand sang-froid. J'ai fini de lire mon courrier. J'ai même ouvert le journal du matin. Toni, entendant les petits bruits que je faisais, s'était retournée. Inutile de la regarder pour savoir quelle expression de stupeur indignée reflétait son visage ! Ainsi, c'était là tout le cas que je faisais du cadeau de sa personne ! Souriant intérieurement, je la vis lisser sa jupe sur ses cuisses, la tirant vers le bas, puis elle revint vers la table d'un petit pas décidé pour s'emparer du plateau.

– Quand Monsieur aura besoin de moi, il n'aura qu'à me sonner ! me lâcha-t-elle en quittant la pièce.

L'avouerais-je, je n'étais pas mécontent de moi ; je me fis un clin d'œil, dans le miroir, et fourrant le journal sous mon bras, mes lettres à la main, je me rendis dans mon bureau. Je n'imaginais que trop le dépit de Toni ; elle avait fait les premiers pas, m'avait littéralement proposé son cul, et j'avais décliné son offre ! J'entendis quand je passai dans le couloir le frottement

rageur d'une allumette ! Elle avait dû se jeter comme une furie sur son paquet de Craven !

Ne me demandez surtout pas pourquoi j'ai réagi de la sorte. Je ne crois pas que ce soit (pas uniquement, en tout cas) par vanité mal placée ; ce que je recherchais, en différant ainsi nos retrouvailles, c'était avant tout un surcroît de volupté. En effet, à peine assis à ma table de travail, je me relevai d'un bond. Je n'y tenais plus ! Il fallait que j'aille la retrouver. Il le fallait ! Mais comment ne pas perdre la face ?

C'est alors que je me souvins des boucles d'oreilles. Il s'agissait d'une paire de lourdes pendeloques en or, un cadeau que j'avais fait à Manon dans les premiers temps de notre mariage ; elles étaient superbes, mais un rien trop lourdes, et elle avait renoncé à les porter, car elles lui tiraient trop sur les lobes. Lorsque Toni, quand le départ de ma femme fut avéré, avait fait le grand nettoyage dans la chambre d'amis, elle m'avait rapporté, tout étonnée que Manon ait pu les oublier, les pendeloques qu'elle avait trouvées au fond d'un tiroir, parmi diverses babioles.

Manon les avait-elle oubliées volontairement ? C'est bien possible. Je n'ai jamais vraiment connu ma femme, je m'en aperçois. Mais ce matin, en faisant sauter les deux lourdes larmes d'or dans ma paume, je me souvenais de l'étonnement de Toni, quand elle me les avait rapportées. J'avais bien vu, alors, que les boucles lui plaisaient beaucoup, à elle, mais comme nous n'étions pas encore sur un grand pied d'intimité, l'idée de les lui offrir ne m'avait pas effleuré. Ce jour-là, c'était différent. Je me rendis donc à la cuisine où je trouvai Toni qui fumait, assise derrière la table. Elle leva sur moi un regard hostile, encore toute mortifiée par l'accueil que je lui avais réservé, et souffla la fumée devant elle.

– Levez-vous, Toni.

Elle obéit d'assez mauvaise grâce, s'imaginant Dieu sait quoi ; que j'avais un divertissement érotique en tête. Mais au lieu de ça, quand elle fut debout, face à moi, j'ouvris la main et lui montrai les pendeloques. Ses yeux s'arrondirent de stupeur. C'est un bijou de prix, elle ne l'ignore pas.

– Ne bougez pas, lui dis-je, je ne voudrai pas vous faire mal.

Elle entrouvrit la bouche, comme si le souffle lui manquait, et je vis ses paupières battre, tandis que ses yeux s'emplissaient d'eau. Je posai les pendeloques sur la table, et je lui pris un lobe, entre les doigts. Doucement, je retirai les anneaux de pacotille qu'elle portait, et je les remplaçai par les pendeloques... Je retenais mon souffle, comme elle, en lui passant les agrafes dans les trous d'oreilles. Elle avait posé une main effrayée sur mon poignet. Mais j'y parvins sans lui faire mal, et dès que les pendeloques furent en place, je me reculai pour juger de l'effet. Les boucles lui allaient à ravir ; certes, l'effet était incongru, dans sa tenue de soubrette, mais cela me plut. Je me disais même que ce serait encore plus incongru, quand elle les porterait nue.

Elle porta une main prudente à ses oreilles et caressa les bijoux.

– Elles sont lourdes ! C'est de l'or massif.

– Comme vous...

Elle eut un petit rire scandalisé ! Elle ne savait jamais où se mettre quand je lui faisais un compliment.

– Oh, moi ! fit-elle, soupesant toujours les pendeloques, je ne suis qu'une petite pouffiasse qu'on saute entre deux portes !

– C'est peut-être ce qui me plaît le plus, chez vous !

– Elles sont vraiment à moi ?

Elle n'y croyait pas encore. C'est alors seulement que je me permis de porter la main sur son corps. Dès que je lui soupesai les seins s'alluma dans ses yeux la petite lueur sale que j'aime tant. Je venais de lui faire un cadeau (de l'or !) et maintenant, j'allais faire des cochonneries avec elle. A l'émotion sincère que nous éprouvions tous les deux se mêla tout de suite quelque chose de trouble. J'allais me payer sur la bête. La traiter comme une fille vénale...

Et cela nous plaisait infiniment.

– Qu'allons-nous devenir, Toni ? lui dis-je, deux ou trois heures plus tard (nue comme l'esclave de Baudelaire, elle n'avait gardé que ses bijoux). Vous vous rendez compte ? Je vous demande de me montrer votre cul, vous me le montrez.

Je vous dis de vous mettre nue, vous le faites. De me donner vos trous, vous me les donnez. Je vous fesse, je vous fouette... Vous acceptez tout ! Pensez-vous que ça puisse continuer ainsi longtemps ?

– C'est aussi ce que je me dis, Monsieur, quand j'y réfléchis ! soupira Toni, en se caressant les mamelons avec précaution (je les lui avais quelque peu mordus, dans l'emportement de nos retrouvailles).

– Je vais me montrer de plus en plus exigeant, si vous ne dites jamais non ! De plus en plus méchant.

– C'est bien ce qui me fait peur.

– Comprenez-vous au moins ce qui se passe en moi ?

Oh pour le comprendre, elle le comprenait ! Cette fille qu'on pourrait si souvent prendre pour une idiote (je soupçonne que c'est un genre qu'elle cultive pour me séduire) est en réalité fine comme l'ambre.

– Souvent, m'avoua-t-elle, en me caressant les cheveux, je suis folle de rage contre Monsieur. Je me dis que si ce n'était pas pour le fric, il y a longtemps que je l'aurais plaqué. Qu'il est fou à lier, méchant comme une teigne (elle me tira doucement les cheveux, puis soupira), qu'il ne me mérite pas ! Et puis, je me mets à la place de Monsieur. Je me demande ce que je ferais, moi, si j'étais lui et que j'avais... que j'avais une conne comme moi à ma disposition.

– Et alors ?

– C'est tentant, pour sûr. On a envie d'en profiter !

Depuis son adolescence, Toni se sent responsable de l'attrait que son excessive féminité exerce sur les hommes ; de l'appel sensuel qui émane de sa chair. Et par moments, elle éprouve une sorte de culpabilité.

Ils sont trop tentants, en effet, ses gros nichons lubriques, cette taille si fine, le petit ventre replet de bébé, ses fesses de génisse, et, nec plus ultra, la motte succulente (glabre ou velue selon ma fantaisie) que partage, toujours humide, l'adorable fente rose... Comment voulez-vous qu'un homme normalement constitué puisse leur résister ?

Il n'empêche, coupable ou pas, Toni a la tête sur les épaules. Ce soir-là, la voyant aller et venir dans le plus simple appareil (j'avais exigé qu'elle me serve uniquement vêtue de ses escarpins à hauts talons), je ne me faisais guère d'illusion sur la portée de cet armistice. En regardant se balancer ses boucles d'oreilles et ses nichons, je calculais ce qu'allaient me coûter à la fin du mois nos dernières fredaines.

Au stade où nous en étions, Toni engloutissait maintenant les trois cinquièmes de mes revenus mensuels. Or, mon héritage fondait à vue d'œil (mon divorce avec Manon m'avait déjà saigné à blanc !). Pour continuer à vivre sur le pied auquel j'étais accoutumé, j'avais commencé à puiser dans mes réserves, sans encore, à proprement parler, écorner mon patrimoine. Mais à ce train, toutes mes économies allaient passer sur son compte en moins de deux ans. J'en serais alors réduit à piocher dans le capital. Une fois qu'on commence, pas besoin d'être ministre des finances, chacun sait que c'est la fin des haricots. Ou alors, il aurait fallu que je vende la voiture, que je cesse de fréquenter le cercle. (Ce qui, dans une petite ville comme Villeneuve, aurait été une forme de suicide social.) Il va de soi que la solution la plus raisonnable, qui consistait à m'en tenir avec Toni à des relations anodines de maître couchant avec sa bonne, était à exclure, comme foncièrement irréaliste.

– Monsieur a encore de quoi, allez, objecta Toni, quand je me résolus à lui toucher un mot de la situation. Il a encore toutes ses actions. Et surtout, sa maison ! Une belle maison ancienne comme ça, au cœur de Villeneuve, ça vaut de l'argent !

– Il n'est pas dit que je ne sois pas obligé de la vendre. Ou de l'hypothéquer, à tout le moins !

J'eus droit à un regard aigu.

– Au fond, Toni, vous pourriez la prendre vous-même, cette hypothèque ; comme ça, ça ne sortirait pas de la famille.

– Moi ?

– Vous avez de l'argent, non ? Depuis deux ans que vous mettez à gauche tout ce que je vous donne. Ce serait peut-être la solution idéale. Vous pourriez m'avancer une forte somme, nous irions devant notaire, vous prendriez une hypothèque sur la maison. L'opération pourrait se renouveler.

Peu à peu, vous deviendriez propriétaire des lieux (tout en restant la bonne).

(Et la putain.)

Toni avait beau afficher un sourire incrédule, un pli vertical barrait son front. Devenir la maîtresse des lieux ? Quelle revanche, pour une petite bonne !

– Je croyais Monsieur plus riche que ça ! s'étonna-t-elle néanmoins. Et sa société d'édition ?

– Elle est comme moi, elle périlcite. Disons que vous avez encore un an grosso modo à me subir, surtout si vous continuez à me présenter des notes aussi salées. Ensuite, il faudra bien trouver une autre solution.

– Une autre solution ? s'alarma-t-elle (et sincèrement, je le vis). Monsieur devrait se séparer de moi ?

– Ou renoncer à nos plaisirs, ne plus vous considérer que comme une bonne ordinaire, au tarif syndical. Vous pourriez vous consacrer entièrement à vos copains, moi, je ferais comme avant. Je coucherais avec les femmes de mes amis. Au moins, avec elles, c'est gratuit.

La perspective ne paraissait guère lui sourire.

– Si seulement Monsieur voulait se montrer moins fou, maugréa-t-elle, ça ne lui coûterait pas aussi cher. Il pourrait m'avoir dans son lit pour un salaire très raisonnable.

Toute la question était là. Comment, après avoir goûté les plaisirs qu'elle me donnait, me résoudre à rentrer dans le train-train fastidieux d'une coucherie ordinaire ?

Il ne fallait pas rêver.

Si nous continuons ainsi, plaisantais-je intérieurement, il ne me restera plus qu'une solution : l'épouser. Elle me coûterait moins cher comme épouse que comme bonne ! Comme nous ferions bourse commune, je n'aurais plus besoin de la payer et je récupérerais même tout ce que je lui ai déjà versé.

Ce n'était pas la première fois que je *plaisantais* ainsi intérieurement.

Je n'ignorais pas que Toni plaçait tout l'argent qu'elle m'extorquait en bons du trésor au Crédit Lyonnais. Cette écervelée n'avait rien d'une cigale. Aucun danger qu'elle gaspille en frivolités comme une Manon le pécule qu'elle accumulait grâce à ses fesses. Les fanfreluches coquines, quand j'avais envie qu'elle en porte, c'est moi qui allais les acheter - et pas au sex-shop, figurez-vous ! Elle n'aurait pas lâché un radis pour de telles sottises. La seule dépense superflue qu'elle s'autorisait, c'était ces magazines idiots qui tiennent à jour la chronique amoureuse des stars du cinéma, des mannequins à la mode et des princesses ; ça ne risquait pas de la ruiner. Pas folle, la guêpe songeait à ses vieux jours.

– Auras-tu des enfants, plus tard, Toni ?

Se montrait-elle si économe pour bâtir un foyer ? Songeait-elle à me

quitter ? Son air indigné me disait que, vraiment, c'était bien le moment de lui poser une question pareille, alors qu'elle était en train de desservir le cul nu.

– Je ne sais pas, Monsieur ! J'ai le temps d'y réfléchir, je n'ai que vingt ans ! (En bonne femelle, elle se rajeunissait de deux ans.) J'aime autant rigoler encore quelques années ! Pour ce que la vie d'une bonniche est marrante, s'il fallait en plus pondre des chiards !

Le fait est qu'elle aurait été moins drôle affublée d'une marmaille. Cela dit, je la voyais bien allaiter un bébé. Sa chair sentirait le lait. Je me mis à rêvasser, laissant mes yeux se promener sur ses rondeurs. C'était un beau mammifère, quand même, cette rustique pécore ; j'étais un rude veinard de l'avoir sous mon toit. (Et dans mon lit.) Arrêtée de l'autre côté de la table, elle se grattait distraitement la toison en m'observant. Machinalement, elle avait enroulé une mèche de poils autour de son annulaire, comme pour s'en faire une alliance.

– Pourquoi monsieur veut-il le savoir ?

– Comme ça. Je me demande ce que tu deviendras, plus tard, une fois mariée... avec ce fiancé que tu vas voir tes jours de sortie...

Elle eut un petit rire involontaire.

– Oh, ce n'est pas ce genre de fiancé, me rassura-t-elle.

C'en est juste un que je vois... pour la rigolade... il est trop barge pour que je l'épouse jamais !

– Tu en épouseras bien un, plus tard. Dans le tas, il s'en trouvera forcément un qui sera moins bouché que les autres...

J'essaie de t'imaginer, vivant avec lui... pondant des enfants...

Elle joignit les mains devant elle, me dissimulant sa toison.

– ... tu m'auras oublié...

Cela sortit du fond de son cœur :

– Oublier Monsieur ? Comment pourrais-je l'oublier après tout... ce qu'il m'a fait ? Jamais je ne pourrais l'oublier !

Je l'avoue humblement, ma gorge se noua.

– Je suis très bien avec Monsieur... pour l'instant, en tout cas. Je ne suis pas pressée de me marier. Il faudrait vraiment que je tombe sur quelqu'un d'exceptionnel, qui me comprenne aussi bien que Monsieur...

Elle laissa planer un assez long silence.

– Quelqu'un comme Monsieur, quoi. (Elle se reprit immédiatement.) Oh, pas Monsieur, bien sûr !

Elle pouffa d'une voix fausse, en se claquant la cuisse avec une vulgarité charmante, et leva les yeux au plafond, à l'idée qu'on pût envisager une pareille absurdité : elle, Toni, la bonne, épousant « Monsieur ».

Mais je ne m'y laissai pas prendre ! Elle y avait donc pensé, elle aussi ?

Elle se retourna pour cacher sa confusion.

– Je plaisantais, bien sûr !

– Bien sûr !

Ce même soir, au lit (en l'honneur des pendeloques je lui avais accordé une nuit conjugale), après que je l'eus honorée de la façon la plus classique (dans le vagin, position du missionnaire) et alors que je m'apprêtais à plonger dans les bras de Morphée sans quitter ceux de Toni (mon nez niché dans son aisselle, ma main entre ses cuisses) :

– Monsieur disait vrai, tout à l'heure ? demanda-t-elle.

– A propos de quoi ?

– A propos que je lui coûte trop cher ?

Je la sentais aux aguets. Ainsi, pas un instant, elle n'avait perdu de vue ses intérêts. Ruser encore ? A quoi bon ? N'étais-je pas à sa merci ? Dans le combat qui nous opposait depuis ce jour où je l'avais vue, en tablier de soubrette, me soupeser d'un regard perspicace alors que je venais de raccompagner Hugo, et que Manon m'attendait sous la tonnelle, n'était-il pas prévisible que je ne pourrais être que le vaincu ? Propriétaire d'une paire de fesses pareilles, et du docile caractère dont la nature l'avait dotée, n'était-il pas fatal qu'elle l'emporte ? Je lui ai donc lâché le morceau :

– Dans un an, Toni, dix-huit mois tout au plus, il ne me restera plus qu'une solution pour te garder.

– Laquelle, Monsieur ?

– Que je récupère l'argent que je t'ai versé, pardi.

– Et pourquoi le rendrais-je à Monsieur ? Je l'ai gagné, non ?

Pas question de plaisanter avec l'argent ; fille du peuple, Toni en connaît la valeur tout autant que moi, fieffé bourgeois.

– Certes. Mais nous pourrions le considérer comme ta dot.

– Ma dot ? Monsieur a bien dit... ma dot ?

Ses bras m'emprisonnèrent.

– Monsieur veut bien dire... ?

– Réfléchis : si je t'épouse, je n'aurai plus besoin de te verser un salaire. On baise sa femme gratuitement.

– Monsieur est soûl.

– Et tu n'épouserai pas un ivrogne, bien sûr ?

– Je n'ai pas dit ça ! gloussa Toni en m'étreignant.

La graine est semée ; laissons-la germer. Reste à savoir qui l'a semée : quand on parle de ces mariages, qu'en dit-on ? « Elle (la boniche) a su se servir de son cul pour se faire épouser ! ». Quel mépris, quelle condescendance n'accablent pas alors l'imbécile bourgeois qui s'est laissé rouler dans la farine par ladite paire de fesses ; il aurait pu continuer à baiser sa bonne, et il l'épouse !

Cela étant, les plus mauvaises langues ne pourront pas nier que les fesses de Toni sortent de l'ordinaire ! Les sinistres épouses de mes congénères peuvent toujours aligner les leurs. Des noyaux de pêches, ou des sacs de cellulite ! Leurs culs, je les connais aussi bien que les maris. Mieux, peut-être : elles ont presque toutes été mes maîtresses.

– Monsieur vient à peine de divorcer, se moque doucement Toni, et il pense déjà à se remarier. Et avec sa bonne, encore ! Monsieur est incurable !

Elle n'a pas tort. Mais que faire ? Je suis bien trop fatigué pour y réfléchir. Au moment de sombrer dans l'oubli, pourtant, je me souviens vaguement d'un conseil d'Hugo.

« Méfie-toi des idiots, Pierre ; il n'y a pas de pire ruse que l'innocence. ».

Profondément pensé, non ? En attendant, dormons, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

Attendrie, Toni regarde dormir l'amant fatigué qu'elle berce contre son sein généreux. Comme il dort bien quand elle est près de lui ! Pas besoin de Luminal. Un enfant ! Un vieil enfant... à la mamelle. Combien de fois s'est-il endormi ainsi, en la tétant ! Mais c'est rusé, un enfant. Il ne faudrait surtout pas que celui-là s' imagine que Toni est née de la dernière pluie. Qu'il suffise de lui parler mariage pour lui faire perdre la tête. La bagatelle et les sentiments sont une chose, les affaires une autre.

« S'il croit, se dit-elle, qu'une fois que nous serons mariés il pourra me faire tout ce qui lui chante à l'œil, j'en connais un qui va tomber de son haut ! Il aura tout juste droit qu'à me baiser (et m'enculer, à la rigueur, soyons de notre temps !), mais pour les autres fantaisies, mari ou pas, il casquera comme avant. D'ailleurs, dès demain je vais consulter mon notaire. (Car Toni en a un, elle aussi !)

« Avec un mari capable de jeter l'argent par les fenêtres comme Monsieur, un contrat de mariage avec séparation des biens me paraît la solution la plus prudente, marmonne-t-elle en s'endormant à son tour. Quant aux hypothèques... si jamais nous devons en venir là, nous aviserons. Il n'a pas tort : inutile d'engraisser une banque avec les intérêts. Si je lui avance l'argent, ça restera en famille. En somme, ce serait une sorte de viager : même lessivé, il aura toujours un abri pour ses vieux jours. »

DU MÊME AUTEUR :

Le Pornographe et ses modèles

Roman, La Musardine, 1998 (nouvelle édition 2006)

Contes érotiques de l'an 2000

Nouvelles, La Musardine, 1999

La Pharmacienne

Roman, La Musardine, 2002

La Foire aux cochons

Roman, La Musardine, 2003

Les Mains baladeuses

Roman, La Musardine, 2004

Amour et Popotin

Roman, La Musardine, 2005

Le Goût du péché

Roman, La Musardine, 2006

esparbec@lamusardine.com

En couverture :

Photographie © Chas Ray Krider

www.motelfetish.com — chasray@motelfetish.com

© Editions La Musardine, 2007

122, rue du Chemin-Vert - 75 011 Paris

www.lamusardine.com

ISBN : 978-2-84271-268-6

Version numérique réalisée par Numilog

www.numilog.com